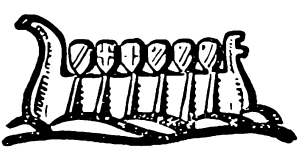
BIBLIOTHÈQUE CATHOLIQUE
DES SCIENCES RELIGIEUSES

littérature grecque chrétienne

par

G. BARDY



LIBRAIRIE
BLOUD & GAY

IL A ÉTÉ TIRÉ DE CET OUVRAGE
400 EXEMPLAIRES NUMÉROTÉS DE
1 A 400 SUR PAPIER VÉLIN ALFA
RUYSDAËL. CE TIRAGE SPÉCIAL
RÉSERVÉ AUX SOUSCRIPTEURS
CONSTITUE L'ÉDITION ORIGINALE

NIHIL OBSTAT
Vesontione, die XIII[a] junii 1927
P. BRINGARD,
censor dep.

IMPRIMATUR
Vesontione, die XVI[a] julii 1927
A. LAURENT,
provic.

Copyright 1928
By Bloud et Gay

Littérature grecque chrétienne

Introduction

CARACTÈRES GÉNÉRAUX DE LA LITTÉRATURE GRECQUE CHRÉTIENNE

Lorsque, vers la fin du premier siècle, disparaissent les derniers témoins de la vie du Seigneur, l'Eglise a déjà une littérature. Cette littérature a ses caractères propres qui la distinguent de toutes les autres; et, si l'on ne craignait pas les formules d'allure paradoxale, on serait tenté de dire que sa marque distinctive est précisément d'être aussi peu littéraire que possible. Les premiers livres chrétiens ne rentrent dans aucun des cadres tracés par les fabricants d'arts poétiques, ou par les rhéteurs de profession. Ils brisent ces cadres étroits qui ne sont pas faits pour eux. Sans se servir des formes classiques, sans se préoccuper de l'harmonie des périodes ou de l'élégance des termes, leurs auteurs se sont refusés à mettre du vin nouveau dans de vieilles outres, ou à coudre aux vêtements usés des pièces de drap neuf. Pour rappeler la vie du Sauveur ou pour distribuer ses enseignements aux communautés qu'ils ont créées un peu partout dans le bassin de

la Méditerranée, il leur a suffi de laisser parler leurs âmes croyantes, et d'obéir à l'inspiration de l'Esprit Saint.

Car l'historien catholique ne saurait oublier que les plus anciens témoins de la littérature chrétienne sont pour la plupart des livres inspirés, et que l'Eglise les regarde comme l'œuvre de Dieu. Même, lorsque, pour en décrire les apparences humaines, il n'en rappelle pas expressément l'origine divine, il se garde bien de la méconnaître, et il n'aborde qu'avec respect l'étude de ces livres qui sont pour lui des livres sacrés.

Nous n'avons pas ici à nous étendre longuement sur les ouvrages dont l'ensemble constitue le Nouveau Testament. Il nous est pourtant impossible de ne pas en rappeler les traits essentiels, puisque ce sont ces traits qui déterminent en quelque sorte l'orientation de toute la littérature chrétienne.

Avant de quitter le monde, le Seigneur n'avait pas ordonné à ses apôtres et à ses disciples de composer des livres. Lui-même n'en avait jamais écrit; et sa doctrine devait être surtout propagée par l'enseignement oral. Mais la parole ne suffit pas à tout : de très bonne heure, les apôtres sont obligés de prendre le calame du scribe et de confier au papyrus les enseignements et les conseils qu'ils doivent à leurs communautés.

Les plus anciens écrits qui nous restent d'eux sont des lettres, celles de saint Paul avant toutes les autres, puis celles de saint Pierre, de saint Jacques, de saint Jude et de saint Jean. Lorsqu'ils sont obligés de quitter les églises qu'ils ont fondées, ou auxquelles ils s'intéressent, les apôtres tiennent à rester en communication avec elles; ils doivent résoudre les problèmes nouveaux que pose chaque jour la pratique de la vie chrétienne; ils doivent aussi préciser certains points de leur enseignement, et surtout ceux que l'on discute, que l'on critique, que l'on combat : l'inutilité de la circoncision, la réalité de la résurrection, bien d'autres

encore. Adressées plus souvent à des collectivités qu'à des individus, ces lettres d'apôtres empruntent parfois aux circonstances dans lesquelles elles ont été écrites un certain ton de solennité : la lettre aux Romains par exemple prend les allures d'un véritable traité sur la justification. Elles n'en restent pas moins d'une manière habituelle des lettres véritables, remplies de détails précis, faites pour des destinataires spécialement désignés, adaptées aux exigences très particulières de leur composition. Le nom d'*Epîtres*, que nous leur appliquons ordinairement, ne doit pas nous faire perdre de vue leurs caractères essentiels de spontanéité.

Aux lettres s'ajoutent des récits. Au fur et à mesure que les années passent, et que diminue le nombre des disciples immédiats du Sauveur, les fidèles témoignent le désir de conserver le souvenir précis de ce qu'a fait et enseigné Jésus. Le premier, semble-t-il, l'apôtre saint Matthieu rédige en araméen ses souvenirs sur le Maître; ce premier Evangile n'a laissé aucune trace perceptible dans la littérature postérieure. D'autres, après lui, enseignent aussi par écrit ce qui leur a été dit, ou ce qu'ils ont appris par leur expérience personnelle de la vie du Seigneur. En plusieurs Eglises se forment ainsi des ébauches plus ou moins complètes, plus ou moins ordonnées, sur lesquelles nous sommes surtout renseignés par le prologue de saint Luc. Ces ébauches, sans doute anonymes, sont reprises et complétées. Dès avant 70, l'évangile grec de saint Matthieu, ceux de saint Marc, interprète de saint Pierre et de saint Luc, disciple de saint Paul, sont livrés au zèle des communautés. Ces récits méthodiques, grâce à leurs qualités intrinsèques, grâce surtout à l'autorité qui s'attache à la personne des narrateurs et que garantit l'inspiration divine, ne tardent pas à rejeter dans l'ombre les essais plus ou moins maladroits de leurs devanciers.

En même temps que la vie de Jésus, saint Luc raconte la

vie des premiers jours de l'Eglise. Les *Actes des Apôtres* sont la suite logique de l'Evangile auquel ils se rattachent par leur prologue. L'écrivain ne cherche pas à rédiger une histoire complète de la prédication apostolique. Il lui suffit de mettre en ordre ce qu'il sait, ce qu'il a appris par des documents écrits, par des récits autorisés, et mieux encore par son expérience personnelle, au cours de ses voyages avec l'apôtre saint Paul. Ces matériaux suffisent amplement pour faire éclater au grand jour la conduite de Dieu sur l'Eglise naissante. Les païens qui se convertissaient à la foi nouvelle, avaient surtout besoin de connaître les grandes lignes de la vie de Jésus, ses miracles, ses enseignements, sa passion, sa résurrection : ils avaient aussi besoin de savoir comment avait grandi l'Eglise, depuis Jérusalem jusqu'à Rome, et ce qu'avait été l'œuvre de saint Paul, le fondateur de la plupart des grandes communautés du monde hellénique. Voilà ce que les récits de saint Luc leur décrivent excellemment, en un style correct et clair qui découvre la personnalité du médecin d'Antioche, dont saint Paul avait fait son disciple. Mais ils sont des catéchèses, beaucoup plutôt que des ouvrages savants.

Resté seul de tous les apôtres, saint Jean ne veut pas mourir avant d'avoir lui aussi rédigé ses souvenirs. Durant de longues années, il a pieusement médité les enseignements de son Maître : il se doit à lui-même, et il doit à ses Eglises d'Asie-Mineure de confier au papyrus la fidèle image qu'il a gardée de Jésus, et dont le temps n'a pas pu effacer les traits en son esprit. Il est un témoin, qui sait que son témoignage est véritable : aux docteurs hérétiques qui sèment l'inquiétude dans les esprits, et qui, en ces dernières années du premier siècle, multiplient les portraits mensongers du Sauveur, il oppose ses propres souvenirs, il annonce ce que ses yeux ont vu, ce que ses oreilles ont entendu, ce que ses mains ont touché du Verbe de vie. Livre unique en son genre, l'Evangile de saint Jean

complète les synoptiques, mais pas plus qu'eux, il n'est un livre d'histoire au sens très strict que les littérateurs attribuent à ce terme.

L'Apocalypse, due elle aussi à l'activité de l'apôtre saint Jean, achève le Nouveau Testament : cette étonnante révélation touchant les derniers jours du monde, semble à bien des lecteurs d'aujourd'hui un livre scellé. Sans doute, n'en était-il pas tout à fait de même au temps de sa publication. Les esprits des premiers chrétiens s'adaptaient avec moins de peine que les nôtres à tant d'images saisissantes qui devaient leur faire entrevoir la grandeur des jugements de Dieu; et, tout en songeant aux générations à venir, c'est surtout l'instruction de ses fidèles que poursuivait l'apôtre quand il rédigeait les grandes visions dont il avait été le témoin dans l'île de Patmos. Malgré ses obscurités, l'Apocalypse a toujours été regardée par l'Eglise comme un livre saint : elle clôt la Révélation.

Des lettres, des récits de la vie du Seigneur et de la prédication de ses premiers apôtres, une prophétie sur la fin du monde, tels étaient donc les écrits que possédait en propre l'Eglise chrétienne aux environs de l'an 100. Aucun de ces ouvrages n'avait été rédigé pour des buts proprement littéraires, et le grand public d'Athènes ou de Rome les ignorait; il les aurait sans doute méprisés, s'il les avait connus, tant il aurait été frappé, en les lisant, de l'incorrection de leur style et de la simplicité de leur vocabulaire. Mais l'Eglise gardait précieusement ces livres. Elle y tenait d'autant plus qu'ils étaient pour elle un héritage sacré. Elle savait qu'ils avaient été inspirés par l'Esprit Saint lui-même à leurs auteurs. Elle y retrouvait encore vivant le souvenir de son divin fondateur; elle y apprenait les luttes qu'avaient dû affronter les premiers prédicateurs de l'Evangile; elle y entendait retentir, toujours pleine d'ardeur et de zèle, la grande voix de saint Paul; et si certains détails, dans les lettres des apôtres surtout, avaient cessé de s'appliquer à

la situation présente, elle n'avait pas de peine à découvrir dans ces livres assez d'éléments durables pour que leur lecture fût toujours bienfaisante.

Toutes ces raisons et surtout la première d'entre elles, à savoir l'inspiration des écrits apostoliques, expliquent le respect dont le christianisme les entoura immédiatement. A la fin du premier siècle et au commencement du second, nous les voyons cités comme des Ecritures au même titre que les livres de l'Ancien Testament.

Héritière des traditions du judaïsme, l'Eglise, en effet, avait précieusement conservé les Livres Saints reçus par la Synagogue. Dans les prophéties, que Jésus avait réalisées en sa personne, elle trouvait le meilleur des arguments en faveur de sa mission divine; dans les récits des livres historiques, elle se plaisait à découvrir les éléments d'une tradition grâce à laquelle elle se rattachait elle-même aux ancêtres d'Israël et remontait sans interruption jusqu'à la création du monde. La Bible était son livre sacré comme il l'était de la Synagogue : Jésus et les apôtres l'avaient lue, l'avaient commentée; elle continuait à la lire et à la commenter respectueusement. Mais les Juifs s'en tenaient à la Bible. Aux livres qu'ils avaient reçus d'eux, les chrétiens pouvaient désormais ajouter leurs livres à eux. A l'alliance jadis conclue par Moïse entre Iahveh et Israël avait succédé l'alliance scellée par le sang de Jésus : il était juste que la nouvelle alliance eût ses écrits et que les croyants allassent y chercher la vérité.

Dès la fin du premier siècle ou le début du IIe siècle, les livres des apôtres et des disciples se trouvaient ainsi l'objet d'une vénération spéciale; ils formaient avec les livres saints reçus du judaïsme l'essentiel de la bibliothèque de l'Eglise. Comment, au cours des siècles suivants, s'est peu à peu développée cette bibliothèque : c'est précisément ce que doit rechercher l'historien de l'ancienne littérature chrétienne.

Le fait même de l'existence d'une littérature chrétienne a d'ailleurs quelque chose d'un peu inattendu. Religion de la tradition que transmettent les successions épiscopales, le christianisme n'a jamais dû attacher grande importance au livre si l'on met à part les écrits inspirés dont nous venons de parler; et de fait, le livre a toujours été pour lui l'auxiliaire ou le suppléant de la parole. Les chrétiens ont écrit lorsqu'ils ont été empêchés de parler, ou lorsque leurs prédications orales ne pouvaient pas atteindre les milieux que leur zèle voulait conquérir à la foi. Aussi ne cultivent-ils pas les genres proprement littéraires; ils n'ont pas d'épopée, ni de tragédie; la seule poésie que l'on trouve chez eux est d'abord celle qu'exige en quelque sorte la célébration des cérémonies liturgiques; l'histoire même n'apparaît à leurs yeux que sous la forme d'un argument apologétique. Par contre, ils écrivent des lettres, ils multiplient les discours, sermons ou homélies bien plutôt qu'œuvres de rhétorique; ils rédigent des apologies contre les païens, contre les juifs, contre les hérétiques; ils composent des exposés de leur foi ou de leur morale; ils expliquent, plus ou moins longuement, les livres saints sur lesquels s'appuient leurs croyances.

Ainsi se forme petit à petit une littérature essentiellement pratique. Tous les livres en sont des actes et servent à l'édification. Rien n'y est sacrifié à la vanité du style, à la recherche du beau langage, à l'harmonie des phrases savamment balancées. Et comme les premiers écrivains chrétiens sortent du peuple et n'ont pas grande instruction, ils rédigent leurs œuvres en une langue familière, pleine souvent d'incorrections, de fautes grammaticales, d'hérésies rhétoriques, contre lesquelles protestent à l'envi les philosophes et les lettrés. Mais ces protestations leur sont bien indifférentes : ils ne demandent pas à plaire; ils veulent instruire et élever, et ils y réussissent. Ils finissent même par plaire dès qu'on veut prêter attention à leurs ouvrages.

A défaut de l'éloquence artificielle et savante des écoles, ils possèdent en effet l'éloquence du cœur, celle qui vient de la foi, du zèle, de l'enthousiasme. Nul chez eux ne perdrait son temps à rédiger, comme un Fronton, un éloge de la fumée, avec des mots choisis et des périodes ciselées avec art. Mais leurs livres sont la traduction de leurs âmes; et de quelles âmes! Ce sont des hommes vivants que nous retrouvons dans les vieux écrits chrétiens, que nous entendons, que nous voyons agir devant nous. Les lettres du IIe, du IIIe siècle, nous font connaître, dans le détail, les angoisses, les sollicitudes, les espérances des croyants de ce temps-là. Les apologies, bien loin d'être des démonstrations didactiques, bonnes pour tous les temps et tous les pays, s'attachent à réfuter des objections actuelles, à faire valoir des arguments décisifs, et leurs auteurs ne craignent pas de se mettre en scène, de parler d'eux à la première personne, pour bien montrer qu'ils ne cherchent qu'à convaincre et non à plaire. Les sermons s'adressent à des auditeurs réels; ils nous introduisent de plain-pied au milieu des communautés d'Alexandrie, de Césarée, et d'ailleurs, sans craindre de nous en dévoiler les faiblesses. En un temps où la littérature païenne s'achève en banalités stériles et s'épuise à la composition d'œuvres vides, grandit une littérature nouvelle, toute spontanée, et vraiment puissante par sa spontanéité même.

Sans doute, à mesure que l'Eglise se développe et que ses conquêtes s'étendent dans les classes élevées de la société, elle apprend à parler et à écrire avec plus d'élégance. Dès le IIIe siècle, quelques-uns du moins de ses fidèles avaient compris la force que donne parfois à un argument une rédaction harmonieuse. Au IVe siècle, beaucoup de ses plus grands évêques sont les disciples des rhéteurs, et ils apportent dans la chaire les préoccupations qu'ils ont apprises à l'école. Dès lors, le christianisme a lui aussi ses lettrés, soucieux d'un vocabulaire châtié et d'une

syntaxe irréprochable. Mais ceux-ci ne sacrifient jamais le fond à la forme. Ils n'écrivent que lorsqu'ils ont quelque chose à enseigner; ils n'ont pas de temps à perdre pour le seul plaisir des oreilles ou des yeux. Aussi réalisent-ils la perfection de l'art littéraire : un admirable vêtement, une langue souple, abondante, enrichie par l'expérience des siècles antérieurs et devenue capable d'exprimer sans effort les plus difficiles idées de la métaphysique chrétienne, leur sert à recouvrir les sentiments dont leurs âmes débordent. Un saint Basile, un saint Grégoire de Nazianze, un saint Jean Chrysostome, ne sont pas seulement à mettre parmi les plus admirables des chrétiens qu'ait connus l'histoire, ils sont dignes de figurer au premier rang dans une liste des grands écrivains dont s'honore l'humanité.

Le déclin, d'ailleurs, est souvent proche de l'apogée, et dès le V^e^ siècle commence une période de décadence pour la littérature chrétienne. C'est que cette littérature perd peu à peu ce qui faisait sa force et sa valeur. Elle devient artificielle et vide. Les orateurs, au lieu de se soucier des âmes qu'ils devraient convertir, se préoccupent de charmer la curiosité de leurs auditeurs par des phrases à effet, par des jeux de mots et des pointes, par le lourd attirail d'une rhétorique superficielle. Les exégètes n'essaient plus de comprendre l'Ecriture et d'en adapter les divins enseignements aux besoins actuels : ils se contentent de cueillir çà et là les interprétations proposées par leurs devanciers et de forger des chaînes, faites de pièces et de morceaux de toute provenance. Les théologiens eux-mêmes, pour réfuter les hérésies, n'emploient pas une autre méthode : la tradition remplace la raison; d'immenses florilèges recueillent les témoignages patristiques et dispensent les maîtres de réfléchir personnellement sur la fécondité de la divine doctrine. La pseudépigraphie fait dès lors d'incommensurables ravages. Les noms des maîtres d'autrefois sont l'objet d'une telle vénération que leur patronage sert à

couvrir toutes sortes d'écrits, sermons, traités, documents, que sais-je encore? Aux fraudes apollinaristes succèdent les ouvrages du pseudo-Denys l'aréopagite, et ceux-ci excercent dès leur apparition une influence qui ne fera que grandir durant tout le Moyen-Age.

Aussi longtemps que les chrétiens n'ont pas cherché à plaire, ils ont écrit des œuvres pleines d'intérêt, parce qu'ils y ont fait passer le meilleur de leur âme. Du jour où ils se sont laissés gagner par le désir d'étonner ou simplement de réaliser un soi-disant idéal artistique, ils sont tombés dans la platitude et la stérilité. Ainsi la littérature chrétienne n'a de valeur que dans la mesure où elle reste indifférente à la littérature : formule un peu paradoxale, mais profondément vraie. Ce qui fait sa beauté, c'est l'étroit contact que, durant des siècles, elle garde avec la vie dont elle est l'expression naturelle. Lorsque la vie perd quelque chose de sa fécondité, ou lorsque les lettrés remplacent les évêques et les conducteurs d'âmes dans l'estime du public, il est permis de dire qu'une période nouvelle commence, dont le début correspond à peu près au règne de Justinien.

C'est donc entre la fin du premier siècle et le milieu du VI^e^ que se développe l'histoire de la littérature grecque chrétienne que nous avons à étudier; et cette histoire se divise naturellement en trois périodes. La première, qui s'étend jusqu'à la paix de l'Eglise, est celle des origines : on écrit des lettres; on rédige des catalogues épiscopaux et des chroniques; on grave des épitaphes, on chante des hymnes; un peu plus tard on compose des apologies, on réfute les hérésies, on essaie de présenter sous une forme cohérente l'ensemble du dogme et de la morale. Les écrivains sont souvent peu instruits; ceux-là mêmes qui ont, avant leur conversion, fréquenté les écoles païennes, ne trouvent, pour exprimer les idées si profondément neuves de la

religion chrétienne, qu'une langue mal adaptée, pleine de vulgarismes, pénétrée d'influences étrangères, celle-là même qu'ont employée les premiers traducteurs de la Bible grecque et les auteurs du Nouveau Testament. Ils doivent, avec de grands efforts, forger l'instrument capable de traduire les révélations divines. Ils y arrivent d'ailleurs. Leurs livres, qui sont si peu des livres, révèlent, malgré les siècles écoulés, quelque chose de la foi profonde dont ils sont les témoins.

A travers tout l'ancien monde circule le puissant courant de cette littérature naissante. Mais très tôt se forment quelques centres d'où partent et où reviennent toutes les influences. Rome en est le plus ancien et le plus important; et c'est un fait remarquable que, jusqu'aux premières années du IIIe siècle, le christianisme romain ait continué à parler et à écrire en grec. Sans doute, les œuvres écrites de Rome portent la marque indélébile de leur origine, ce sens du commandement, cette transposition de tous les problèmes vers une solution pratique, cette fermeté tempérée de prudence, qui distinguent le génie romain. Elles n'en sont pas moins grecques par la langue et par certains aspects de la pensée; elles réalisent ainsi un admirable équilibre que l'on cherche assez vainement ailleurs. Aussi est-ce pour la littérature, aussi bien que pour l'histoire générale, un fait de toute première importance que l'apparition, aux environs de l'an 200, d'une série d'ouvrages rédigés en latin. La révolution, inaugurée en Afrique, s'étend très vite à Rome et en Gaule : on traduit sans tarder les livres saints du grec en latin; on traduit de même ceux des livres chrétiens qui sont particulièrement respectés; et les maîtres, qui, comme saint Hippolyte, persistent à enseigner en grec sont rapidement dépaysés en une Eglise qui ne les comprend plus.

Tandis que Rome s'éloigne ainsi de l'hellénisme et que le christianisme romain s'oriente vers l'Occident, d'autres

foyers de culture orientale brillent d'un vif éclat. Le plus resplendissant au second siècle est l'Asie Mineure, jadis évangélisée par saint Paul et longtemps édifiée par la vieillesse de saint Jean. Une vie religieuse extrêmement puissante anime alors les vieilles Eglises de Smyrne, d'Ephèse, d'Hiérapolis, de Sardes, de Tralles, de Magnésie du Méandre, de Laodicée, bien d'autres encore. Cette vie n'est pas toujours très saine, et l'hérésie trouble souvent les communautés, le docétisme judéo-chrétien, le montanisme, plus tard le novatianisme. D'autant plus nombreux et plus ardents se lèvent les défenseurs de l'orthodoxie : beaucoup d'entre eux ne sont plus pour nous que des noms; ceux dont nous connaissons encore les ouvrages sont des personnalités de premier plan, comme évêques aussi bien que comme écrivains.

Antioche et la Syrie doivent être citées ensuite : c'est là que le christianisme a pris naissance, et c'est de là qu'il est parti à la conquête du monde. Ces régions ne semblent pourtant pas exercer, jusqu'au IV^e^ siècle, une influence aussi considérable qu'on serait tenté de le croire. La prise de Jérusalem, sa destruction par Hadrien surtout, les controverses soulevées en Palestine par la question des observances judaïques, ces raisons suffisent d'ailleurs à expliquer la persistante faiblesse du christianisme dans son pays d'origine. A Antioche, les mêmes causes n'agissent pas, mais il y en a d'autres, tout aussi puissantes, et avant toutes les autres la légèreté des Antiochiens, leur indifférence aux grands problèmes religieux. Ce n'est guère qu'à la fin du III^e^ siècle qu'Antioche commence à jouer un rôle de premier ordre dans l'histoire de la pensée chrétienne.

L'Egypte fait assez tardivement son apparition dans le domaine de la littérature, et, chose curieuse, elle y pénètre d'abord par les noms des docteurs gnostiques qui enseignent à Alexandrie pendant la première moitié du II^e^ siècle. Mais aux environs de l'an 200 s'élève une grande lumière.

Deux hommes, Clément et Origène, font alors de l'école d'Alexandrie le flambeau de l'Eglise. Leur influence, celle d'Origène surtout, se prolongera longuement, au milieu des vicissitudes les plus diverses.

Tels que nous venons d'en dessiner les grands traits, les trois premiers siècles sont pour la littérature grecque chrétienne une période de formation. Les cent années environ qui s'étendent de l'édit de Milan à la mort de saint Jean Chrysostome en marquent l'apogée. Toutes les circonstances s'unissent pour faire de ce temps un véritable âge d'or. Grâce à la paix, désormais signée entre le christianisme et l'empire, les fidèles et leurs chefs ont le loisir de penser davantage aux choses de l'esprit. Le paganisme cesse d'être l'épouvantail que l'on repousse avec effroi, si bien que les jeunes chrétiens n'hésitent plus à demander aux lettres classiques, aux chefs-d'œuvre de l'antiquité profane, le secret de la beauté. La langue, assouplie par trois siècles d'efforts et de recherches, est devenue capable d'exprimer sans peine les idées les plus complexes de la théologie : entre les mains des disciples des chrétiens qui montent sur les grands sièges épiscopaux de l'Orient, elle est un admirable moyen de conquête. En même temps la lutte contre les hérésies oblige les docteurs à perfectionner sans cesse leur vocabulaire, à travailler constamment leur style, pour découvrir les formules les plus propres à démasquer l'erreur. Les nécessités du combat empêchent d'ailleurs les écrivains ou les orateurs de tomber dans une artificielle stérilité; il leur faut se renouveler sans arrêt, donner à leurs explications la forme précise exigée par les besoins du moment, faire passer dans leurs œuvres la vie intense qui les anime eux-mêmes. La réunion de tous ces éléments explique l'admirable développement de la littérature chrétienne au IV^e^ siècle.

De nouveau, nous aurons à étudier séparément les trois provinces dont l'individualité s'est manifestée dès le début

de l'histoire de l'Eglise. L'Egypte, la Syrie, l'Asie-Mineure restent les centres autour desquels gravitent les autres régions de l'Orient. Alexandrie est la terre promise de l'allégorisme. Lorsqu'on y interprète les livres saints, on en cherche d'instinct le sens spirituel. L'esprit des Egyptiens, prompt au mysticisme, ne redoute rien tant que les explications terre à terre; il s'élève sans effort au divin; il est chez lui dans le monde surnaturel. Les Antiochiens au contraire préfèrent l'histoire et ses réalités; ils expliquent au sens littéral l'Ancien et le Nouveau Testament. Le Christ qu'ils se plaisent à honorer est le Fils de Marie qui a habité parmi nous, bien plutôt que le Verbe divin né avant tous les siècles : c'est à Antioche que se développera le nestorianisme, tandis que le monophysisme n'aura pas de partisans plus fidèles que les chrétiens d'Alexandrie. Cette opposition des tendances s'exprime, avec plus ou moins de force, dans la littérature : saint Athanase, Didyme, saint Cyrille sont les porte-paroles des Alexandrins; Diodore, Théodore, saint Jean Chrysostome, Théodoret représentent l'école rivale d'Antioche.

Entre les deux provinces, la Palestine forme un trait d'union. Ses écrivains se rapprochent tantôt d'Alexandrie et tantôt d'Antioche. Au IIIe siècle, grâce au long séjour d'Origène à Césarée, ils avaient été orientés vers l'Egypte. Au IVe siècle, ils regardent plutôt du côté d'Antioche, où ils cherchent des directions spirituelles, et c'est à l'école d'Antioche que nous les rattacherons de préférence.

En Asie Mineure, les vieilles Eglises de Smyrne, d'Ephèse, de Laodicée cessent de jouer le rôle de premier plan qu'elles ont longtemps tenu. C'est la lointaine Cappadoce qui recueille leur héritage. De cette province sortent durant tout le IVe siècle, les aventuriers en mal d'évêchés les rhéteurs sans élèves qui se font les avocats de l'arianisme : l'Occident lui-même est obligé parfois d'accueillir ces étranges personnages. Mais de cette province aussi

viennent les grands évêques qui achèvent l'œuvre du concile de Nicée, et dont les sermons, les lettres, les traités théologiques, les poésies mêmes sont peut-être les œuvres les plus achevées de la littérature chrétienne. Formés dans leur jeunesse aux plus illustres écoles de l'antiquité classique, nourris en même temps aux plus pures sources de la tradition catholique, un saint Basile, un saint Grégoire de Nazianze, un saint Grégoire de Nysse, un saint Amphiloque d'Iconium, et d'autres encore, élèvent bien haut le flambeau que leur ont transmis leurs devanciers. Ils sont vraiment les lumières de leurs temps; et c'est grâce à eux que l'hellénisme produit alors dans le monde des œuvres dignes de se survivre éternellement.

Lorsqu'ils achèvent de disparaître, c'est la décadence, lente mais irrémédiable. Sans doute, nous trouverons encore au V^e^, au VI^e^ siècle, de grands noms et de grandes œuvres. Plus heureux que l'Occident, l'Orient n'a guère connu le fléau des invasions barbares qui emportaient avec elles toute la civilisation du passé. S'il n'a pas réussi à se préserver complètement de ce fléau, du moins n'en a-t-il pas souffert des maux irréparables. Mais les hommes de premier plan sont trop rares. La vie se retire peu à peu de l'Eglise qui accepte ou qui subit une subordination de plus en plus complète à l'Empire. Les grands écrivains chrétiens de cette dernière période sont très souvent les révoltés, les insoumis : c'est en résistant aux injonctions d'un pouvoir qui prétend gouverner les consciences, qu'ils trouvent des accents d'une véritable éloquence. Tous ne sont pas des orthodoxes : l'hérésie elle aussi a ses hommes de talent et de foi. C'est pourtant dans les rangs des fidèles catholiques qu'apparaissent les derniers noms de l'ancienne littérature chrétienne, ceux de Léonce de Byzance, de Maxime le Confesseur, de saint Jean Damascène. Déjà ces noms peuvent être revendiqués par l'histoire de la littérature byzantine. Il suffit de les citer pour mettre

en relief la continuité de la vie, dont on ne réussit à distinguer les étapes qu'en la brisant.

BIBLIOGRAPHIE GÉNÉRALE

I. — Editions

La plupart des ouvrages dont se compose la littérature grecque chrétienne sont réunis dans l'immense recueil édité par J.-P. Migne, *Patrologiae cursus completus* : *Series graeca* (Paris, 1857-1866). La Patrologie grecque comprend 162 volumes et va jusqu'au concile de Florence (1439); un volume d'*Indices* a été rédigé et publié par F. Cavallera (Paris, 1912).

L'Académie de Berlin a entrepris, à la fin du XIX^e^ siècle, l'édition critique d'un certain nombre de Pères grecs, sous le titre, inexact d'ailleurs et incomplet, *Die griechischen christlichen Schriftsteller der ersten drei Jahrhunderten* (Leipzig, 1897 ss.). Trente-quatre volumes de la collection ont jusqu'ici paru.

Une collection de vulgarisation et d'études, avec introductions, notes, indices et traduction française, avait été inaugurée naguère sous la direction de MM. Hemmer et Lejay, *Textes et documents pour l'étude historique du christianisme* (Paris, 1904 ss.). Cette collection dont 18 volumes ont été publiés, semble malheureusement interrompue. La collection G. Budé doit comprendre, d'après son programme, les principaux ouvrages des Pères grecs : aucun d'eux n'a paru jusqu'ici.

On trouvera encore de nombreux textes importants dans les collectionssuivantes : R. Graffin et F. Nau, *Patrologia orientalis*, Paris, 1903 ss. O. von Gebhardt, A. Harnack et C. Schmidt, *Texte und Untersuchungen zur Geschichte der altchristlichen Literatur*, Leipzig, 1882 ss.; A. Robinson, *Texts and Studies*, Cambridge, 1891 ss.

II. — Histoires littéraires

Parmi les auteurs anciens, que l'on ne consu.tera pas sans profit, il faut citer :

Le Nain de Tillemont, *Mémoires pour servir à l'histoire ecclésiastique des six premiers siècles*, Paris, 1692-1712.

FABRICIUS, *Bibliotheca graeca seu notitia scriptorum veterum graecorum*. 1705-1728, rééditée par J. CHR. HARLES, Hambourg, 1790-1809.

Dom R. CEILLIER, *Histoire générale des auteurs sacrés et ecclésiastiques*, Paris, 1729-1763, rééditée en 1858-1869.

Les auteurs récents les plus utiles ou les plus accessibles semblent être :

O. BARDENHEWER, *Patrologie*, Fribourg, 1894; 3e édition, Fribourg, 1910, Une traduction française des Pères GODET et VERSCHAFFEL a paru sous le titre *Les Pères de l'Eglise*, Paris, 1905.

— *Geschischte der altkirchlichen Literatur*, Fribourg, 1902 ss.

Les quatre volumes parus en juillet 1926 couvrent les cinq premiers siècles de l'Eglise. L'ouvrage est un admirable répertoire, d'une extraordinaire richesse de documentation.

A. et M. CROISET, *Histoire de la littérature grecque*, t. V, Paris.

P. BATIFFOL, *Anciennes littératures chrétiennes* : I. *La littérature grecque*, 6e édit., Paris, 1905. Très bon manuel.

H. KIHN, *Patrologie*, Paderbon, 1906-1908.

H. JORDAN, *Geschichte der altchristlichen Literatur*, Leipzig, 1911.

O. STAEHLIN, dans W. VON CHRIST, *Griechische Literaturgeschichte*, 5e édit. Munich, 1914.

J. TIXERONT, *Précis de Patrologie*, Paris. 1918. Très bien renseigné; c'est presque le précis idéal.

Il est à peine besoin d'ajouter qu'on ne peut comprendre la littérature chrétienne sans être au courant de l'histoire de l'Eglise et de l'histoire des dogmes. Aussi sera-t-il bon de consulter souvent :

J. TIXERONT, *Histoire des dogmes dans l'antiquité chrétienne*, 3 vol., Paris, 1905 ss.

L. DUCHESNE, *Histoire ancienne de l'Eglise*, 3 vol., Paris, 1906 ss. (à lire avec les réserves qui s'imposent pour un ouvrage condamné par l'Index).

— *L'Eglise au VIe siècle*, Paris, 1925.

P. BATIFFOL, *L'Eglise naissante et le catholicisme*, Paris, 1909.

— *La paix constantinienne et le catholicisme*, Paris, 1914.

— *Le siège apostolique*, Paris, 1924.

PREMIÈRE PÉRIODE

LES ORIGINES (vers 97-313)

Il est à peine possible d'écrire une histoire de la littérature chrétienne jusqu'à la paix de l'Eglise, ou tout au moins jusqu'à la fin du IIe siècle. De cette longue période, très peu de documents et d'écrits sont parvenus jusqu'à nous. L'historien Eusèbe de Césarée nous fait connaître beaucoup de noms dont nous ne savons rien de plus. Sans doute d'heureuses découvertes accroissent de temps à autre le trésor de ces premiers ouvrages rédigés par des chrétiens; elles restent trop rares pour que nous puissions espérer de combler jamais les lacunes de notre science.

D'autre part, la littérature primitive du christianisme est essentiellement pragmatique. Et partout, au second siècle, les mêmes besoins ont donné naissance à des ouvrages du même genre. Nous retrouverons des lettres, des apologies, des chroniques, des récits plus ou moins légendaires de la vie du Christ et des apôtres, dans toutes les Eglises. D'ailleurs, les maîtres chrétiens sont de grands voyageurs; ils appartiennent au monde plus qu'à une province déterminée : saint Justin, né à Néapolis de Palestine, habite quelque temps Ephèse, avant de se fixer à Rome; son disciple Tatien naît et meurt en Mésopotamie, mais passe à Rome, puis à Antioche, une grande partie de sa vie. L'Egyptien Valentin, le Syrien Cerdon, l'Asiate Polycarpe, Marcion de Sinope, Théodote de Byzance, bien d'autres encore, viennent à Rome et y font des séjours plus ou moins prolongés. Origène d'Alexandrie réside longtemps à Césarée de Palestine; on le trouve à Sidon, à Tyr, à

Bostra, à Antioche, à Césarée de Cappadoce, à Nicomédie, à Athènes, à Nicopolis, à Rome, et ailleurs encore. Jules Africain, originaire d'Emmaüs en Palestine, va à Edesse, à Rome, à Alexandrie. On pourrait sans peine multiplier les exemples.

Il suit de là qu'un exposé, qui prend pour centres de perspective les diverses provinces, a forcément quelque chose d'artificiel et que sa division est en partie arbitraire. Chacune des grandes provinces chrétiennes garde cependant sa physionomie propre : les écrivains de Rome se distinguent entre tous par leur esprit pratique, par leur sens des responsabilités, par la fermeté de leurs préoccupations morales. Les Egyptiens, plus idéalistes, s'essaient aux vastes synthèses; ils cherchent à expliquer le monde, ou tout au moins à donner des vues d'ensemble sur l'enseignement chrétien. Les Asiates tiennent avant tout à transmettre la tradition qu'ils ont reçue des apôtres et luttent avec une indomptable fermeté contre les hérésies. Les Syriens enfin et les Palestiniens se font volontiers chroniqueurs ou historiens, à moins qu'ils ne rédigent des codes liturgiques et moraux. Le détail doit corriger ce que ces vues d'ensemble ont de trop absolu; mais, puisqu'il faut diviser la matière pour l'exposer plus clairement, la division par provinces garde, même pour la période primitive, sa raison d'être et sa valeur.

ROME ET LA GAULE

C'EST en Occident que nous étudierons d'abord les premiers témoins de la littérature grecque chrétienne. Jusqu'aux environs de l'an 200 en effet, les chrétiens d'Occident, tout au moins ceux de Rome et de la Gaule, ont parlé et écrit en grec. Pour beaucoup d'entre eux, orientaux d'origine, cette langue était la langue nationale, celle dans laquelle ils aimaient à s'exprimer familièrement; il était naturel qu'ils en conservassent l'usage avec fidélité. Pour tous, même pour les Latins, elle était du moins la langue traditionnelle dans laquelle les apôtres avaient annoncé la bonne nouvelle du salut, dans laquelle saint Paul avait composé sa lettre aux Romains, puis avait rédigé, de Rome même, ses lettres aux Philippiens, aux Colossiens, à Philémon, aux Ephésiens, celle dont s'était servi saint Marc pour composer son Evangile : l'Eglise devait tenir à garder une langue déjà consacrée par tant de vénérables souvenirs. Enfin c'est en grec que s'exprimait à Rome le public lettré; et lorsque les chrétiens voulaient avoir accès auprès de lui, ils étaient amenés à employer l'idiome qu'utilisaient le philosophe Epictète et l'empereur Marc-Aurèle.

Saint Clément. — Le plus ancien de ces écrivains romains de langue grecque est le pape Clément, troisième successeur de saint Pierre et quatrième évêque de Rome.

De la vie de Clément, nous ne savons à peu près rien, sinon qu'il pouvait être d'origine juive et appartenir à une famille d'affranchis de la *gens Flavia*, qu'il avait reçu une certaine éducation, et qu'il gouverna la communauté romaine sous le règne de Domitien, plus précisément encore dans les dernières années du I^er^ siècle. C'était un homme remarquable, esprit ferme et modéré tout ensemble, qui avait un sens très net de ses responsabilités et savait parler en maître lorsque le besoin s'en faisait sentir. Il a laissé après lui un souvenir profond, dont s'est emparé la légende, sans qu'elle parvienne d'ailleurs à déformer la vraie physionomie de ce grand pape.

Nous n'avons de Clément qu'une lettre, adressée vers 97 à l'Eglise de Corinthe. Des troubles, sur lesquels nous sommes mal renseignés, s'étaient alors élevés dans cette vieille Eglise. Un parti de jeunes écervelés s'était révolté, semble-t-il, contre l'autorité des presbytres légitimes et refusait obstinément de revenir à l'obéissance. Instruit de ces faits, le pape se crut obligé d'intervenir. Sa lettre, rédigée au nom de la communauté romaine tout entière, mais très personnelle d'allure, est une invitation à la paix et à la concorde. L'auteur montre longuement les dangers des schismes provoqués par l'envie; il insiste sur les bienfaits de l'ordre et de l'unité, et sans jamais élever la voix, il parle avec une impressionnante maîtrise, qui a permis à de bons juges de voir dans son épître « l'épiphanie de la primauté romaine ». Après avoir rappelé les origines divines de la hiérarchie et invité les perturbateurs à se soumettre aux autorités légitimes, il termine par une longue prière d'allure liturgique, admirable monument de la piété chrétienne, dans laquelle se manifestent déjà toutes les qualités de sobriété, d'élévation, de grandeur de la liturgie romaine.

La lettre de Clément devint rapidement célèbre. Pendant longtemps on la lut dans les Eglises et on la copia à la suite des Livres inspirés dans les manuscrits de la Bible.

Une telle célébrité fut un encouragement pour les faussaires. Sous le nom de Clément, on publia, entre le IIe et le Ve siècle, toute une littérature, extrêmement variée dans son contenu : vingt *Homélies*, précédées de soi-disant lettres de Pierre, de Jacques et de Clément lui-même, qui doivent garantir l'orthodoxie de la doctrine; ces homélies, sous couleur de reproduire l'enseignement de saint Pierre lors de ses controverses avec Simon leMagicien, exposent une doctrine judéo-chrétienne très accentuée; des *Récognitions*, ou reconnaissances, véritable roman d'aventures, dont le héros, Clément, retrouve, au cours de voyages extraordinaires, le père, la mère et les deux frères qu'il avait perdus; deux *Epîtres* aux Vierges, remplies de conseils moraux; les *Constitutions des Saints apôtres par Clément*, écrit disciplinaire et liturgique où l'on voit les apôtres expliquer à leurs disciples les règles à suivre dans l'organisation des Eglises. Cette littérature clémentine mélange d'ailleurs les éléments les plus divers. Les Homélies et les Récognitions sont des remaniements indépendants, composés tous deux au IVe siècle, d'ouvrages antérieurs, dont le prototype pourrait être d'origine romaine et dater des environs de 200; les lettres aux Vierges proviennent de la Syrie et doivent avoir été écrites au IIIe siècle. Quant aux Constitutions, rédigées elles aussi en Syrie, elles n'ont trouvé leur forme définitive que vers 400. Seul le grand nom de Clément donne à tant d'ouvrages une apparente unité, comme il explique le succès dont ils ont joui durant toute l'antiquité chrétienne.

Hermas. — Des témoignages autorisés font d'Hermas le frère du pape Pie I, qui gouverna l'Eglise romaine de 140 à 150 environ; et ils lui attribuent la composition d'un long ouvrage intitulé le *Pasteur*. Cet ouvrage, extrêmement curieux, est une sorte d'apocalypse destinée à prêcher la pénitence et à annoncer aux pécheurs qu'ils ont à leur dis-

position, tout au moins dans les circonstances actuelles, un moyen de salut différent du baptême; il tire son nom du personnage qui joue le principal rôle comme révélateur, l'ange de la Pénitence apparu à Hermas sous la forme d'un berger.

L'auteur lui-même, tel qu'il se manifeste dans son livre, est le type le plus achevé du chrétien moyen. Il n'appartient pas au clergé et montre une certaine défiance à l'égard des prétentions de quelques évêques ambitieux. S'il se décide à écrire, c'est pour faire profiter ses contemporains des révélations qu'il a reçues; mais ces révélations elles-mêmes sont assez simples; elles sont loin d'avoir l'allure terrifiante et grandiose des visions de l'Apocalypse; destinées uniquement à mettre en relief la nécessité de la conversion, elles représentent l'Eglise comme une tour en construction, dont les bâtisseurs examinent soigneusement les pierres; comme un arbre dont les branches sont diversement verdoyantes et fécondes. Il n'y a là rien de mystérieux, et le Pasteur a d'ailleurs soin d'expliquer à Hermas le moindre détail de ces paraboles, afin qu'il puisse à son tour en instruire tous ses frères.

Esprit peu cultivé, théologien médiocre, mauvais écrivain, Hermas n'a rien de ce qui peut séduire le lettré. Mais il intéresse par sa franchise et son naturel. Il donne l'impression d'un parfait honnête homme qui, sans être un grand saint, essaie tout au moins de réaliser ses devoirs de chrétien. Et son livre jette d'extraordinaires clartés sur la situation de l'Eglise romaine durant la première moitié du second siècle. Nous y voyons une communauté nombreuse, obligée de vivre sous la constante menace des persécutions, fidèle dans son ensemble aux grands engagements du baptême malgré d'inévitables chutes de fragilité; nous y voyons aussi l'envahissement progressif de la médiocrité parmi les croyants, et même parfois le triste spectacle d'apostasies, de fautes retentissantes, dont Hermas se

désespère. C'est pour ramener tous ses frères à la pratique de la vertu qu'il raconte ses visions : la fin du monde n'approche-t-elle pas? la construction de l'Eglise n'est-elle pas en train de s'achever? et les pécheurs ne profiteront-ils pas de ce grand et solennel appel pour faire pénitence?

Tel quel, le livre eut grand succès. Les chrétiens du second siècle aimèrent ce moraliste souriant et modéré qu'ils sentaient si proche de leurs préoccupations; ils s'intéressèrent à ces paraboles dont le transparent mystère leur était si accessible. L'Egypte surtout fit grand accueil au Pasteur et le recopia parfois dans ses manuscrits de l'Ecriture Sainte. A Rome même, on en fit sans tarder une traduction latine pour les fidèles qui ne connaissaient pas le grec. Peu d'ouvrages ont joui, dans l'antiquité chrétienne, d'une telle réputation, et ont exercé une aussi durable influence.

La 2ª Clementis.—A peu près contemporain d'Hermas est l'auteur inconnu de l'homélie que l'on cite habituellement comme une seconde lettre de saint Clément aux Corinthiens. Cette désignation compte autant d'erreurs que de mots, car il est assuré que nous n'avons pas affaire à une lettre, que les Corinthiens n'ont rien à voir ici, et que l'auteur de cet écrit n'est pas le pape saint Clément. On a conjecturé, non sans vraisemblance, qu'il pouvait être le pape saint Soter (vers 166-175). Quoi qu'il en soit, l'homélie est sans doute romaine et date du milieu du second siècle: elle est le plus ancien spécimen que nous ayons gardé de la prédication chrétienne; une grande partie de son intérêt vient ainsi de ce qu'elle marque une date dans l'histoire. D'ailleurs elle est d'une lecture agréable : son auteur n'est pas un styliste ni un philosophe; il écrit, ou plutôt il parle simplement, sans chercher à mettre beaucoup d'ordre dans la suite de ses idées; il tombe quelquefois dans la banalité; mais il donne toujours l'impression d'une âme droite et

d'un esprit sérieux. Il enseigne une morale austère, fondée sur la pureté du corps et du cœur, à l'aide d'arguments empruntés de temps à autre aux Evangiles apocryphes. Sans doute a-t-il fait beaucoup de bien à ses auditeurs, puisqu'on a trouvé bon de mettre son sermon par écrit.

Saint Justin. — Les écrivains dont nous avons jusqu'ici parlé étaient d'authentiques Romains. L'apologiste saint Justin vient d'Orient, étant né au début du second siècle à Flavia Néapolis en Samarie, d'une famille païenne, et ayant pendant quelque temps habité Ephèse. Mais c'est à Rome qu'il a le plus longtemps enseigné, c'est à Rome qu'il a souffert le martyre vers 165, et nous avons le droit de le ranger dans cette histoire parmi les Romains.

Peu d'hommes excitent autant de sympathie que Justin. Avant de venir au christianisme, il avait longuement cherché la vérité chez les philosophes païens, et de ses recherches il avait gardé une vive admiration pour toutes les nobles doctrines qu'il avait rencontrées dans l'hellénisme. Mal satisfait pourtant, il était arrivé à l'Eglise : il y apporta toute sa générosité et consacra toute sa vie à la défendre. A Ephèse, il discuta avec le juif Tryphon; à Rome, il établit une école et y enseigna la philosophie chrétienne. Son zèle, un peu naïf peut-être, le poussa à adresser aux empereurs, au Sénat et au peuple romain une apologie de la religion, qu'il compléta un peu plus tard par un appendice désigné sous le nom de Seconde apologie. Rien ne l'arrêtait ni ne le déconcertait. Son âme loyale, candidement optimiste, ne connaissait aucun obstacle. Il fut pourtant dénoncé comme chrétien, comparut devant le préfet de Rome, Junius Rusticus, et fut décapité avec six de ses compagnons. Nous avons encore les Actes authentiques de son martyre : ils sont parmi les documents les plus émouvants d'une collection si belle.

Justin avait beaucoup écrit. Eusèbe, qui nous a transmis

le catalogue de ses livres, mentionne, outre les deux Apologies, un, *Discours aux Grecs*, une *Réfutation contre les Grecs*, un traité *De la monarchie divine*, un *Dialogue avec Tryphon*, d'autres ouvrages encore. Tout cela est perdu, à l'exception des apologies et du Dialogue. Du moins ces trois écrits nous permettent-ils de connaître la méthode de Justin et d'apprécier son enseignement. Avec le Juif Tryphon, l'apologiste discute les arguments et montre, en s'appuyant sur les prophètes, la valeur du christianisme. Avec les païens, il se place d'emblée sur le terrain philosophique : après avoir réfuté les objections courantes, il fait voir, dans l'enseignement du Verbe, le couronnement définitif de tous les systèmes humains. Sa science, il est vrai, n'est pas toujours à la hauteur de ses desseins. S'il a lu les principaux ouvrages de Platon, s'il connaît bien les Livres de l'Ancien Testament et les Mémoires des apôtres, il n'a pas entièrement assimilé la philosophie grecque, si bien qu'il se méprend souvent sur le sens de telle ou telle doctrine. Par ailleurs il compose mal et n'écrit pas mieux. De fréquentes et longues digressions interrompent la suite de ses arguments; des développements annoncés se font parfois désirer en vain ou tournent court sans raison. Sa phrase est lourde, traînante, souvent incorrecte; son vocabulaire reste monotone. Malgré de tels défauts, on le lit avec intérêt, car on sent une âme qui vibre sous le fardeau des mots. L'entreprise tentée par Justin aurait mérité peut-être un meilleur ouvrier, car il ne s'agissait pas d'autre chose que de mettre en relief les harmonies du christianisme et de montrer que l'humanité doit au Verbe divin tout ce qu'elle a de bon et de vrai. Du moins est-il assuré qu'elle ne pouvait avoir d'ouvrier plus dévoué et plus enthousiaste, et cela est bien quelque chose.

La réputation de Justin fut très grande dans l'antiquité. Elle valut au philosophe un héritage pseudépigraphique des plus considérables : Procope de Gaza et saint Jean

Damascène mettent sous son nom un traité *De la Résurrection* qui est certainement ancien. Un *Discours aux Gentils*, une *Exhortation aux Gentils*, un traité *Sur la monarchie*, que lui attribuent les manuscrits, remontent au IIe ou au IIIe siècle. Beaucoup plus récentes sont par contre des *Questions et réponses* sur divers sujets, dans lesquelles il faut voir, semble-t-il, une œuvre antiochienne du Ve siècle. Le Moyen-Age se montra plus oublieux; il laissa tomber même les écrits authentiques de Justin, si bien qu'ils ne nous ont été transmis que par un seul manuscrit du XIVe siècle.

Saint Irénée. — Pendant son long séjour à Rome, Justin eut beaucoup de disciples. De leur nombre furent Tatien et saint Irénée; nous retrouverons Tatien un peu plus loin. Arrêtons-nous un instant à saint Irénée.

Celui-ci était d'origine asiate. Dans sa jeunesse, il avait été le disciple de l'évêque de Smyrne, saint Polycarpe, et de beaucoup d'autres anciens dont il avait recueilli avec zèle les enseignements et les souvenirs. Puis il était venu à Rome, où il avait fait un assez long séjour. Enfin il s'était installé à Lyon dans les Gaules : il devait y passer la partie la plus active et la plus féconde de sa vie.

C'est en 177 que nous entendons pour la première fois parler d'Irénée : Lyon était alors le siège d'une communauté florissante, qui se rattachait à l'Asie Mineure par de nombreuses traditions et qui comptait beaucoup d'Asiates parmi ses fidèles. Une persécution ayant décimé cette Eglise, les Lyonnais crurent devoir en faire le récit à leurs frères d'Asie et de Phrygie : leur lettre, dont Eusèbe nous a transmis la plus grande partie, et qui peut avoir été rédigée par Irénée lui-même, est admirable : une émotion intense la parcourt d'un bout à l'autre, et l'écrivain trouve d'inoubliables accents pour retracer le martyre du vieil évêque Pothin ou de la petit esclave Blandine.

Au moment où les confesseurs furent mis à mort, Irénée

était en mission à Rome, chargé de porter au pape Eleuthère une lettre en faveur de la paix de l'Eglise. Lorsqu'il revint à Lyon, il fut nommé évêque, et pendant vingt-cinq ans, il remplit ses fonctions avec le plus grand dévouement. Nous savons qu'il envoya de nombreuses missions pour travailler à l'évangélisation de la Gaule, qu'il intervint activement dans les controverses soulevées au sujet de la date de Pâques, qu'il combattit sans trêve les hérésies gnostiques que l'on répandait dans la vallée du Rhône. Sa mort, sur laquelle nous sommes mal renseignés, se place vers 202; saint Jérôme assure qu'il fut lui aussi martyrisé.

Ce grand évêque fut un grand écrivain, ou du moins un écrivain fécond. Eusèbe cite de lui une lettre à Florinus *Sur la monarchie*, ou sur ce que Dieu n'est pas l'auteur du mal; un traité *De l'Ogdoade* dirigé contre ce même Florinus; une lettre à Blastus *Sur le schisme*; un livre contre les Grecs intitulé *De la science*; un recueil de *Discours*; enfin diverses lettres au pape Victor et à d'autres évêques sur la question pascale. De tout cela, il ne nous reste que des fragments. Mais nous pouvons juger du talent de saint Irénée par deux ouvrages dont nous possédons, sinon le texte authentique, du moins des traductions anciennes.

La *Démonstration de la Vérité évangélique* a été retrouvée en 1909 dans une version arménienne : c'est un rapide exposé des dogmes chrétiens, suivi de leur preuve par l'argument des prophéties. L'intérêt capital de ce petit livre est de représenter pour nous le premier essai de catéchisme populaire.

Beaucoup plus considérable est le traité intitulé *La fausse gnose démasquée et réfutée*, et généralement désigné sous le nom de *Contre les hérésies*. De l'original écrit en grec, nous avons d'importants fragments. L'ensemble de l'ouvrage nous est parvenu dans une traduction latine, certainement ancienne mais de date controversée. Une traduction armé-

nienne des deux derniers livres complète encore notre connaissance de l'écrit d'Irénée.

Comme l'indique le titre, l'auteur s'attaque ici aux hérésies gnostiques : il commence par en exposer les diverses formes, surtout celles contre lesquelles il doit personnellement lutter; puis il en donne la réfutation : successivement la dialectique, la tradition de l'Eglise, les paroles du Seigneur sont mises en œuvre pour combattre les fausses doctrines; enfin il rappelle l'enseignement catholique sur les fins dernières et montre la consistance du plan divin, d'où il tire un dernier argument en faveur de sa croyance.

A l'inverse de son maître Justin, Irénée n'est pas un philosophe. Il ne combat pas la sagesse profane; il se contente de la dédaigner. Son argument préféré est celui de la tradition : les hérétiques sont dans l'erreur parce qu'ils innovent, l'Eglise a la vérité parce qu'elle est fidèle à l'enseignement du Sauveur et des apôtres; c'est afin de prouver cette fidélité que l'évêque de Lyon apporte tant de soin à établir et à rappeler la liste épiscopale de Rome, l'Eglise principale à laquelle concourent les croyants de tout le monde catholique. Cet Asiate, transporté en Gaule, est d'ailleurs un esprit fin, délicat, cultivé : il s'excuse, au début de son œuvre, parce que l'habitude qu'il a de prêcher en celtique lui a désappris le maniement de la langue grecque. Excuse inutile, car le grec d'Irénée est facile, abondant, spirituel. Certains de ses portraits d'hérétiques sont pleins de malice, et l'écrivain atteint une véritable éloquence pour décrire la récapitulation de toutes choses dans le Christ. Les historiens lui ont quelquefois reproché de brouiller les dates, d'interpréter de travers quelques documents, de mal distinguer les diverses phases des hérésies gnostiques. Cette sévérité est peut-être injustifiée. Personne du moins n'a suspecté la loyauté de l'évêque de Lyon, son entière bonne foi, son amour de la vérité, la noblesse de son esprit et sa générosité.

Telle quelle son œuvre est capitale dans l'histoire du christianisme.

Avec saint Irénée naît et meurt en même temps la littérature grecque chrétienne dans les Gaules. Quelques inscriptions dont la plus connue est celle de Pectorius évêque d'Autun, achèvent seules de la représenter. Son destin à Rome ne devait pas se prolonger au delà du premier tiers du III^e siècle.

Caïus. — C'est tout au début du III^e siècle qu'enseignait dans cette dernière ville le prêtre Caïus. Les trop rares fragments qui nous restent de lui nous permettent de nous le représenter comme un polémiste fougueux, ardent jusqu'à l'exagération et à l'erreur. Son principal adversaire était un montaniste du nom de Proclus, qui avait peut-être exposé par écrit les doctrines de la nouvelle prophétie. Pour le réduire au silence, Caïus ne trouva rien de mieux que de nier l'authenticité de l'Evangile de saint Jean et de l'Apocalypse. Cette imprudence ne resta pas sans réponse. Hippolyte se fit contre Caïus le défenseur des écrits johanniques dans un traité dont nous possédons quelques passages.

Hippolyte. — Curieuse physionomie que celle d'Hippolyte, le dernier maître chrétien de langue grecque en Occident et l'un des plus féconds écrivains de son époque. De bonne heure, il est entré dans la légende. Ses ouvrages eux-mêmes, après avoir été traduits dans toutes les langues de l'Orient, ont été rapidement oubliés : la découverte, morceau par morceau, de l'héritage littéraire d'Hippolyte, a recommencé en 1851, elle se poursuit encore aujourd'hui, au milieu de vicissitudes diverses.

Hippolyte était prêtre de l'église romaine vers 212, lorsqu'Origène vint en Occident, et le maître alexandrin assista à l'un de ses sermons. Tel est le premier fait certain

d'une histoire terriblement obscure. A cette époque, saint Zéphyrin occupait le siège épiscopal, ayant saint Calliste pour conseiller. Hippolyte et Calliste ne s'aimaient pas. Lorsque, en 217, Calliste succéda à Zéphyrin, Hippolyte fit schisme et devint le chef d'une communauté dissidente. Il le resta jusqu'au jour où, en 235, la persécution faisant rage, lui et le pape légitime Pontien furent tous deux transportés en Sardaigne et moururent à peu près en même temps dans cette île malsaine. Leurs restes furent ramenés à Rome le même jour, et le nom d'Hippolyte fut inscrit avec celui de Pontien dans la liste officielle des martyrs.

Cet homme tenace avait joui de son vivant d'une grande popularité. Ses amis lui élevèrent un jour une statue magnifique qu'on a retrouvée en 1551 sur la voie Tiburtine. Ils avaient gravé, sur les montants de la chaire, le canon pascal et la liste des ouvrages de leur maître. Cette liste, si considérable qu'elle soit, est encore incomplète; elle doit être contrôlée et complétée par les renseignements que fournissent Eusèbe et Ebed-Jesu. Nous arrivons ainsi à connaître les titres d'environ trente-cinq ouvrages qu'avait rédigés Hippolyte entre 200 et 235; ces ouvrages embrassent à peu près toutes les sciences sacrées : exégèse, chronographie et histoire, apologie et dogmatique, discipline et liturgie. Hippolyte nous apparaît ainsi comme le premier des esprits encyclopédiques qu'a produits l'Eglise ancienne.

Exégète, il a expliqué une grande partie de l'Ancien et du Nouveau Testament, tantôt sous forme d'homélies, tantôt sous forme de commentaires suivis. De tout cela, il nous reste de nombreux fragments, dont la critique n'est pas toujours aisée; il nous reste surtout une grande partie du commentaire *Sur le Cantique* et presque tout le commentaire *Sur Daniel*.

Chronographe et historien, il a rédigé des *Chroniques*, destinées principalement à rassurer ses contemporains

quant à la date de la fin du monde : traduites, copiées, imitées, complétées durant toute l'antiquité, ces chroniques nous sont surtout connues par leurs remaniements. Il a aussi cherché à calculer la date de Pâques et déterminé un canon pascal de seize ans qui commençait en 222.

Apologiste, il a écrit *Contre les Grecs et contre Platon* ou *Sur l'Univers*; *Sur Dieu et sur la Résurrection de la chair*; *Contre les Juifs*. Il a écrit surtout contre les hérésies : d'abord un *Syntagma*, ou réfutation abrégée de trente-deux hérésies, qui a été adapté par le pseudo Tertullien, saint Epiphane et Filastrius; puis un gros ouvrage en dix livres, *Réfutation de toutes les hérésies*, qu'on appelle souvent du nom de *Philosophoumena*, et qui contient l'histoire des hérésies depuis celles des philosophes grecs jusqu'à la dernière et à la plus redoutable, celle de Zéphyrin et de Calliste. Cet ouvrage d'une érudition tumultueuse, rempli de documents et de textes reproduits avec plus ou moins de discernement, se termine comme un pamphlet : l'auteur, avec une verve incroyable, déverse tout le flot de sa rancune contre les deux papes qui l'ont méconnu. Sans doute l'historien ne doit-il pas accepter sans réserve des récits aussi pleins de fiel, mais au moment même où il en fait la critique, il ne peut s'empêcher d'en admirer l'éloquence. Aux erreurs contemporaines, Hippolyte a encore opposé un livre *Contre Noet*, et des *Capita* contre Caïus sur l'Evangile de saint Jean et sur l'Apocalypse. On lui doit aussi un traité *Sur l'Antéchrist*, qui développe toutes ses conceptions sur la fin du monde.

Liturgiste enfin et canoniste, il a rédigé deux ouvrages perdus sur ces questions : *Faut-il jeûner le samedi* ? et : *Doit-on communier chaque jour* ?. Il a surtout composé une *Tradition apostolique* que de récentes études ont permis d'identifier à la *Constitution apostolique égyptienne*, et des *Odes sur toutes les Ecritures*, qui sont peut-être l'original grec du fragment connu sous le nom de *Canon de Muratori*.

Si incomplète que soit encore cette liste, elle suffit à donner une idée du talent d'Hippolyte. Cet homme a touché à tout, s'est intéressé à tout, et en bien des points il fait pour nous figure d'initiateur. Dans son école, avant de faire schisme, il dut enthousiasmer ses auditeurs à qui il apprenait tant de choses; dans son Eglise, il ne dut pas moins gagner l'attachement de ses adeptes par son zèle d'organisateur. Un écrivain aussi fécond n'a pas le temps de soigner beaucoup son style : Hippolyte ne recherche pas en effet le beau langage, mais il s'exprime clairement, avec facilité, et lorsqu'il traite des sujets qui le passionnent, il atteint sans peine une véritable éloquence. Son malheur est d'être venu trop tard, alors que déjà le christianisme à Rome commençait à parler latin et de ne pas avoir entrevu la nécessité d'un tel changement. La tournure de son esprit pratique, volontiers dirigé vers les problèmes moraux faisait de lui un vrai Romain : il lui a manqué d'employer, dans ses ouvrages, la langue populaire de Rome. Il lui a manqué surtout, pour devenir classique, de rester uni à la grande Eglise.

Autres écrivains.—Rome a connu, durant le second siècle, d'autres écrivains chrétiens que ceux dont les noms viennent d'être rappelés. Vers elle venaient tous ceux qui désiraient se faire un nom, tous ceux qui voulaient conquérir le monde à leurs doctrines: à côté des orthodoxes comme Justin et Tatien, des hérétiques comme Valentin, Marcion, Apelles, Théodote, Praxéas, Proclus, et d'autres encore. Tout ce monde parle, enseigne, écrit. Malheureusement, nous sommes mal renseignés sur le détail des faits et nous ne possédons que de rares fragments de tant de livres qui furent publiés au cours du II^e^ siècle. De bonne heure, les ouvrages des hérétiques furent condamnés à disparaître; plus tard on cessa d'en copier les restes : il n'en subsiste

que les citations faites un peu au hasard par ceux qui les ont réfutés.

Valentin, qui venait d'Egypte, habita Rome pendant quelque vingt-cinq ans, de 135 à 160. Il semble avoir assez peu écrit, car on ne lui attribue guère que des hymnes, des homélies et des lettres. Mais l'influence qu'il exerça par son enseignement oral fut immense; et ses disciples laissèrent de nombreux ouvrages : Héracléon fit du quatrième Evangile un commentaire qui mérita une réfutation d'Origène ; Ptolémée écrivit à Flora une lettre remarquable pour essayer de la convertir à la gnose; Alexandre composa un traité qui pouvait porter le nom de *Syllogismes*. On écrivait décidément beaucoup dans cette école.

On n'écrivait pas moins dans l'Eglise de Marcion. Celui-ci venait de Sinope dans le Pont et était arrivé à Rome aux environs de 135. Il y enseigna longtemps, et, en face de la communauté catholique, organisa une nouvelle Eglise dont le dogme fondamental était le rejet de l'Ancien Testament. Pour légitimer cette attitude, Marcion avait composé un livre d'*Antithèses* où étaient opposés les enseignements des prophètes et ceux du Christ; il avait aussi revu le Nouveau Testament pour l'adapter à sa théorie. Ses disciples poursuivirent son œuvre, non sans la corriger sur quelques points : le plus connu d'entre eux est Apelles, l'auteur de *Syllogismes* et de *Révélations* qui sont perdus les uns et les autres.

Un peu plus tard, tout à la fin du IIe siècle, ce fut au tour de Théodote de Byzance de s'installer à Rome et d'y propager ses théories monarchiennes. On faisait beaucoup de critique textuelle dans son école; Asclépiodote, Hermophile, Apollonide se distinguaient entre tous par leur zèle à corriger la Bible; mais leurs exemplaires ne s'accordaient pas entre eux. Des catholiques se réjouissaient de ces contradictions qu'ils ne manquaient pas de mettre en relief lorsqu'ils réfutaient les doctrines de la secte. Un ouvrage

anonyme *Contre Artémon*, l'un des successeurs de Théodote, est cité par Eusèbe et semble bien avoir été l'un des tous derniers écrits de langue grecque qu'on ait composés à Rome.

Déjà, nous l'avons vu, saint Hippolyte faisait dans son milieu figure d'attardé. Après lui les papes, saint Corneille et saint Denys en particulier, continuent à écrire en grec à leurs correspondants orientaux et nous savons, par les fragments que nous possédons de cette correspondance, qu'ils étaient capables de s'exprimer très correctement en cette langue. Mais ils employaient le latin pour écrire en Afrique, en Espagne, en Gaule. On peut dire qu'aux environs de 250 le grec disparaît définitivement de Rome et de l'Occident comme langue littéraire.

L'ASIE MINEURE ET LA GRÈCE

L'ASIE Mineure est au second siècle la terre chrétienne par excellence, et le grand souvenir de l'apôtre saint Jean, qui a si longtemps vécu à Ephèse, continue à planer sur toutes les Eglises de ce pays. On garde son esprit; on reste fidèle à ses traditions; même lorsque ses disciples ont disparu à leur tour, on aime à rappeler l'enseignement qu'il leur donnait et dont on veut continuer à vivre. Cependant il n'est pas possible de sauvegarder partout l'orthodoxie de la foi : dès les jours de l'apôtre, des hérésies ont pris naissance dans la province d'Asie et dans les provinces voisines; elles se développent après sa mort. Durant la seconde moitié du IIe siècle, la Phrygie est violemment secouée par la crise montaniste; un peu plus tard, Noet enseigne à Smyrne. La paix semble renaître au IIIe siècle; mais peut-être ne le croyons-nous que par suite de notre ignorance. Quelques noms surnagent à peine de l'oubli, qui nous font bien mal connaître les hommes et les œuvres des cent années antérieures à la paix de Milan.

Les disciples de saint Jean. — Des disciples de saint Jean, le plus célèbre est saint Polycarpe de Smyrne, qui fut martyrisé en 155 ou 156, à l'âge de quatre-vingt-six ans. Pendant de longues années, il fut à la tête de l'Eglise de Smyrne; il en occupait déjà la chaire épiscopale lorsque, vers

110, Ignace d'Antioche traversa cette ville; il noua alors avec lui des relations d'amitié qui trouvent leur expression dans deux lettres adressées par Ignace, l'une à la communauté smyrniote, l'autre à l'évêque lui-même. Après le séjour d'Ignace, il fut invité par les chrétiens de Philippes à leur envoyer une collection complète des lettres rédigées par l'évêque d'Antioche : à cette occasion, il écrivit aux Philippiens une Epître pleine de conseils moraux et de recommandations pratiques, mais assez terne d'ailleurs. Beaucoup plus tard, en 154, nous retrouvons Polycarpe à Rome, où il était allé s'entretenir avec le pape Anicet de questions disciplinaires. Peu de temps après son retour à Smyrne, il était mis à mort. De son martyre, nous avons un émouvant récit dans une lettre adressée par « l'Eglise de Dieu qui pérégrine à Smyrne à l'Eglise de Dieu qui pérégrine à Philomélium et à toutes les paroisses en tout lieu de l'Eglise catholique ». Cette lettre, rédigée par des témoins oculaires, est un merveilleux témoignage de la piété chrétienne : la sobriété de son récit laisse transparaître des âmes ardentes et fières, et la vaillante personnalité du vieil évêque y est mise en un saisissant relief.

Un ami de saint Polycarpe, Papias, évêque d'Hiérapolis en Phrygie, n'est guère moins célèbre. Sa célébrité d'ailleurs est faite presque tout entière du mystère qui l'environne. Il avait composé, paraît-il, un ouvrage en cinq livres, intitulé *Exégèses des paroles dominicales*, que citent saint Irénée et Eusèbe. Mais les fragments donnés par ces deux auteurs sont insuffisants pour nous faire connaître la véritable nature des *logia* qu'expliquait Papias, si bien que depuis de longues années les critiques font de l'ouvrage perdu du vieil évêque d'Hiérapolis le thème, assez peu varié, d'innombrables et vaines dissertations. Esprit étroit et borné, selon le témoignage d'Eusèbe qui avait lu ses ouvrages, Papias ne méritait peut-être pas tout le bruit fait autour de son nom.

D'autres disciples de saint Jean, mais anonymes, sont cités à plusieurs reprises par saint Irénée, qui aime à faire état de leur témoignage. L'évêque de Lyon leur donne le nom général de presbytres, qu'employait déjà Papias pour désigner ses propres informateurs. Il n'est pas sûr qu'aucun de ces presbytres ait jamais écrit. Les fragments qu'on en possède peuvent avoir été recueillis simplement par la tradition orale.

C'est enfin à l'école de saint Jean que se rattache, à la fin du IIe siècle, l'évêque d'Ephèse, saint Polycrate, dont nous avons encore une lettre, fière et hautaine, adressée au pape saint Victor au sujet de la date de Pâques. Polycrate, dans cette lettre revendique avec assurance la légitimité des traditions asiates, et parle, avec une impressionnante sérénité, des six évêques qui ont été pris, avant lui, dans sa propre famille.

Les adversaires de l'hérésie. — Peu après 160, toute l'Asie fut troublée par une erreur sortie de la Phrygie, et dont les chefs annonçaient la prochaine descente de la Jérusalem céleste. Montan, tel était le nom de l'hérésiarque, n'avait sans doute pas écrit; il s'était contenté de prononcer des oracles que ses disciples recueillaient avec soin. Ses fidèles ne durent pas écrire beaucoup plus. Mais les orthodoxes se crurent obligés de réfuter par le menu les affirmations de la nouvelle prophétie. Une littérature très riche se constitua de la sorte, dont les auteurs étaient les évêques des principales Eglises d'Asie. Il n'en reste plus que d'informes fragments, et nulle perte peut-être, dans le domaine de l'ancienne littérature chrétienne, n'est aussi regrettable que celle des apologies antimontanistes de ces vaillants évêques.

De Miltiade, dont nous ne savons même pas avec certitude s'il fut un Asiate, et qui dut écrire sous le règne de Marc-Aurèle, Eusèbe cite les titres de trois apologies :

Contre les Juifs, Contre les Grecs, Aux princes. Nous connaissons encore le titre d'un autre ouvrage : *Qu'il ne faut pas qu'un prophète parle en extase,* évidemment dirigé contre Montan et ses adeptes.

Apollinaire d'Hiérapolis en Phrygie, n'est guère mieux connu. C'est toujours à Eusèbe que nous devons la liste de ses écrits : une apologie à Antonin *Pour la foi,* un traité *Contre les Grecs,* deux livres *Sur la vérité,* dirigés peut-être contre les Juifs, et des lettres contre les prophètes montanistes. Mais il ne reste rien de tout cela, qui remontait au temps de Marc-Aurèle.

De Méliton de Sardes, l'une des gloires de l'Eglise d'Asie dans la seconde partie du II^e^ siècle, nous avons du moins quelques fragments; débris informes d'une riche production littéraire, qui comptait au moins une vingtaine d'ouvrages : *Sur la Pâque, Sur l'Eglise, Sur le dimanche, Sur les prophètes, Sur la nature de l'homme, Sur la création, Sur l'obéissance des sens à la foi, Sur l'âme et le corps, Sur le Baptême, A Antonin, La clef*; bien d'autres encore, dont la seule liste est impressionnante et nous fait deviner, en l'auteur de tant de livres, un de ces esprits encyclopédistes qui s'intéressent à tout et dissertent avec une égale facilité de tous les grands problèmes. Comme on pouvait s'y attendre, le nom d'un écrivain si prodigieusement fécond a été exploité par les faiseurs d'apocryphes; parmi les fragments mêmes qui nous sont parvenus sous le patronage de Méliton, beaucoup sont d'une authenticité douteuse, tandis que d'autres sont certainement des faux.

Apollonius, qui combattit le montanisme vers 195, n'est pour nous qu'un nom. Par contre nous ignorons le nom de l'écrivain à qui est dû le seul écrit antimontaniste dont Eusèbe ait copié d'importants fragments. Cet anonyme, très bien renseigné sur les débuts de la secte, très vivant, avait dédié son ouvrage à un certain Avricius Marcellus, évêque d'Hiérapolis, dont, par la plus curieuse des coïnci-

dences, nous possédons encore l'épitaphe, une des plus importantes inscriptions que nous ait léguées l'antiquité chrétienne.

Apocryphes. — Le peuple a toujours aimé les belles histoires. Celui qui lui en raconte est sûr de lui plaire, et son succès est d'autant plus grand qu'il y introduit plus de détails merveilleux. A mesure que l'on s'éloignait du temps où avaient vécu le Seigneur et les Apôtres, on se prenait à regretter de savoir si peu de choses sur leur vie et de ne trouver que de si pauvres renseignements dans les livres authentiques des apôtres et de leurs disciples. Il était facile d'ailleurs de remédier à cette ignorance : ne suffisait-il pas de composer des livres nouveaux, où l'imagination suppléerait aux lacunes de l'histoire? L'esprit positif des chrétiens de Rome les protégea longtemps contre l'invasion des apocryphes; mais ailleurs on succomba à la tentation, et l'on se laissa aller d'autant plus volontiers, que l'on pouvait trouver ainsi une admirable occasion pour recommander aux lecteurs des doctrines plus ou moins orthodoxes. Les grandes officines d'apocryphes furent les communautés hérétiques, mais il serait faux de prétendre que, dans la grande Eglise, personne ne se prêta jamais à une telle fabrication.

Rien n'est plus obscur d'ailleurs que de suivre l'histoire de ces Evangiles ou de ces Actes imaginaires. Publiés sous des noms d'emprunt, très vite répandus loin de leur pays d'origine, sans cesse transformés par des lecteurs ou des traducteurs avides de nouveaux détails, le propre de ces livres est d'être un bien commun, d'exprimer un moment de l'âme populaire, et, sans avoir été jamais reçus par les autorités ecclésiastiques, d'exercer partout une influence invisible et profonde.

Le II^e^ siècle a vu naître ainsi beaucoup de ces merveilleux récits, et l'Asie n'est pas restée étrangère à leur publication

bien que d'autres provinces aient peut-être été plus audacieuses et plus fécondes. C'est à l'Asie par exemple, et aux environs de l'an 170, que remontent les *Actes de Paul*, rédigés à ce que nous apprend Tertullien, par un prêtre enthousiaste de Paul, qui fut déposé pour ce fait. Peut-être est-ce encore à l'Asie que se rattachent les rédactions originales des *Actes de Pierre*, des *Actes d'André*, des *Actes de Jean*, que nous lisons aujourd'hui en des adaptations secondaires, et maintes fois transformées.

Du plus haut intérêt est une *Lettre des Apôtres*, conservée en copte et en éthiopien, et qui, censée écrite après la Résurrection du Christ, donne à ses destinataires des conseils moraux, des instructions liturgiques, et même des renseignements sur le monde de l'au-delà. On peut la dater de la période 160-180 et y voir encore un écrit asiate.

Les *Odes de Salomon*, retrouvées dans une traduction syriaque et dont quelques-unes existent aussi en copte peuvent également avoir l'Asie pour pays d'origine. Du moins leur style, leur vocabulaire, peut-être même leurs enseignements sont de nature à rendre cette conclusion vraisemblable. D'une théologie hésitante, sur le sens de laquelle les critiques ne se sont pas encore accordés, ces odes sont l'expression d'un mysticisme ardent; elles restent, à notre connaissance, un des plus précieux témoignages d'une prière chrétienne qui essaie de traduire le divin mystère.

Les Grecs. — D'Ephèse à Corinthe et à Athènes, la route est brève et facile. Les relations ont toujours été fréquentes entre les deux rivages de la mer Egée, et les chrétiens de la Grèce continentale ont gardé avec ceux d'Asie les relations les plus étroites. Aussi est-il naturel de signaler ici ceux d'entre eux qui, au second siècle,se sont distingués dans l'histoire littéraire.

La liste sera d'ailleurs brève. Elle peut s'ouvrir avec

Quadratus, qui, vers 125, adressa à Hadrien une *Apologie* du christianisme, dont Eusèbe a conservé une phrase relative aux miraculés du Sauveur. Elle se poursuit avec Aristide, philosophe d'Athènes, auteur lui aussi d'une *Apologie* dédiée à Antonin le Pieux : nous possédons cette apologie en syriaque et partiellement en arménien; nous la possédons même en grec, enchâssée par un compilateur peu scrupuleux dans la légende des saints Barlaam et Joasaph, où personne ne songeait à la rechercher; de nouveaux fragments en ont été découverts dans les papyrus.

Un peu plus récente est l'Apologie d'Athénagore, qui est appelée *Supplique pour les chrétiens*, et qui fut adressée en 177 aux empereurs Marc-Aurèle et Commode. Athénagore est également un Athénien. On lui doit, outre son apologie, un traité *De la résurrection des corps*. La conservation de ces deux ouvrages est pour nous une bonne fortune, car ils nous font connaître un véritable philosophe, instruit, méthodique, clair; l'un des premiers parmi les chrétiens qui sache composer un livre et faire valoir un argument. Ses preuves ne sont pas neuves, pas plus d'ailleurs que les accusations auxquelles il se propose de répondre. La rigueur, un peu sèche, de son exposé lui mérite une place de choix parmi tant d'autres apologistes, qui, au II^e^ siècle, se sont efforcés, avec plus ou moins de succès, de défendre devant les empereurs la religion chrétienne.

Le seul évêque de Grèce qui, au II^e^ siècle, doit être cité ici est Denys de Corinthe, un contemporain du pape Soter (166-175). Eusèbe possédait un important recueil de ses *lettres* écrites aux Eglises de Lacédémone, pour la paix et l'unité; d'Athènes, sur la foi et sur la vie selon l'Evangile; de Nicomédie, sur le canon de la vérité contre Marcion; de Gortyne en Crète, contre les hérétiques; d'Amastris, sur le même sujet, spécialement contre les Encratites; de Cnossos, de même; de Rome, celle-ci adressée nommément au pape Soter; enfin à Chrysophora, dame chrétienne. Le

nombre de ces lettres, la variété de leurs destinataires, mettent en un saisissant relief l'activité d'un grand évêque à cette lointaine époque : on découvre admirablement par là la puissante réalité de l'unité chrétienne.

Le IIIe siècle. — L'Asie Mineure, qui avait fourni à l'Eglise tant de grands écrivains au IIe siècle, est à peine représentée dans l'histoire littéraire du IIIe siècle. Il faut se rappeler d'ailleurs que nous connaissons très mal, et seulement par des épisodes détachés, les événements de cette longue période. Notre ignorance est ainsi la véritable explication d'une apparente stérilité.

Firmilien, évêque de Césarée en Cappadoce, exerça de son temps une très profonde influence. Il était en route pour Antioche où il devait prendre part à un concile contre Paul de Samosate, lorsqu'il mourut en 268 : il y avait près de quarante ans qu'il exerçait l'épiscopat, et il s'était intéressé à toutes les grandes affaires de l'Eglise. Il est surtout connu par une lettre extrêmement violente qu'il écrivit à saint Cyprien à propos de la validité du baptême des hérétiques, lettre que l'évêque de Carthage trouva bon de traduire en latin et d'insérer dans sa propre correspondance. C'est une pièce curieuse, pleine de renseignements sur l'histoire des chrétientés asiates au IIIe siècle, en même temps que la révélation d'un caractère entier, absolu, intraitable. La thèse de Firmilien est fausse, ses arguments mauvais: mais sa lettre, comme document psychologique, garde une inestimable valeur. L'évêque de Césarée avait composé d'autres écrits, spécialement sur la question du Saint-Esprit : il ne s'en est rien conservé.

Saint Grégoire, évêque de Néocésarée dans le Pont, est d'une autre grandeur que Firmilien. Il fut dans sa jeunesse l'un des plus illustres disciples d'Origène, dont il suivit les leçons pendant cinq ans, de 233 à 238: esprit cultivé, intelligence ouverte; avec cela, une âme d'apôtre dévorée de zèle

un cœur rempli de foi et d'une foi capable de transporter les montagnes. Sa longue carrière épiscopale, qui se prolongea jusque vers 270, est remarquable par le grand nombre des conversions qu'il opéra dans son diocèse et par les miracles dont Dieu se plut à récompenser sa foi. Au milieu de ses occupations, Grégoire trouva pourtant le temps d'écrire; mais la plupart de ses ouvrages offrent un caractère pratique très prononcé et répondent à des préoccupations actuelles.

Le plus ancien de ces ouvrages est un *Discours de remerciement à Origène*, prononcé en 238, au moment où l'étudiant, devenu maître à son tour, allait quitter l'école. Il y a là beaucoup de rhétorique, un enthousiasme juvénile qui prête parfois à sourire, mais tant de vraie reconnaissance, tant de fidélité émue, qu'on finit par se laisser prendre à ce beau morceau d'allure classique, où l'on trouve par surcroît de précieux renseignements sur les méthodes employées à l'école de Césarée.

Viennent ensuite un symbole de foi, une lettre canonique, une paraphrase de l'Ecclésiaste, un livre à Théopompe *Sur la passibilité et l'impassibilité de Dieu*; pour ne rien dire des ouvrages perdus tels qu'une *Discussion avec Aelien*. Tout cela est intéressant pour l'historien, plus encore que pour le littérateur. Grégoire, s'il l'avait voulu, aurait pu être un rhéteur. Il préféra être un évêque et n'écrire qu'en cas de nécessité, pour exposer sa foi, pour indiquer les mesures à prendre à l'égard des pécheurs, pour combattre les païens. Il est permis de croire qu'il fit bien.

On trouve beaucoup plus de littérature dans l'œuvre de saint Méthode, évêque d'Olympe en Lycie, martyrisé vers 311 sous Dioclétien. Nous ne savons rien de la vie de Méthode : c'était un adversaire d'Origène; pour se venger de ce qu'il regardait comme une trahison, Eusèbe n'a pas parlé de lui, et personne n'a pu réparer cette omission. Du moins beaucoup de ses ouvrages sont conservés, les uns

en grec, d'autres dans des traductions slavonnes, qui témoignent le succès prolongé de l'évêque d'Olympe.

Dans ses écrits exégétiques : *De la distinction des aliments et de la génisse dont le sang purifiait les pécheurs, De la lèpre; De la sangsue et sur ces paroles : les cieux racontent la gloire de Dieu,* Méthode ne craint pas d'employer les procédés allégoriques chers à Origène et à l'école d'Alexandrie. Par contre, il les combat sans pitié dans ses livres philosophiques et théologiques : le traité *Sur la résurrection* est une réfutation impitoyable, mais habituellement juste, du spiritualisme exagéré du maître égyptien; l'ouvrage *Sur le libre arbitre* est dirigé contre surtout le dualisme gnostique et les thèses valentiniennes relatives à l'origine du mal.

Le plus curieux des écrits de Méthode, le plus lu et le seul dont nous ayons en grec le texte complet, est le *Banquet des dix Vierges*, qui constitue une apologie de la virginité. Le titre en est déjà caractéristique et manifeste à lui seul l'intention que poursuit l'auteur d'imiter Platon. Cette intention se révèle tout le long de l'ouvrage, rédigé en forme de dialogue, un dialogue assez terne qui se ramène presque à une série de longs discours. Il est bien remarquable qu'à la fin du III^e^ siècle, un évêque asiate éprouve le besoin de développer les thèmes de la morale chrétienne, en employant les moules traditionnels de la pensée antique. Nous sommes, avec Méthode, bien loin du temps où les premiers fidèles écrivaient sans aucun souci de la forme et laissaient leurs âmes s'épancher librement. Déjà l'Eglise se rend compte de la puissance que possède la magie des mots et elle prétend l'asservir. Méthode ne suit que de très loin son grand modèle; son style, assez fluide, n'évite pas la banalité. Mais il cherche à bien écrire, et cette préoccupation lui mérite une place à part dans une histoire littéraire

SYRIE ET PALESTINE

C'EST en Palestine que le christianisme a pris naissance, à Antioche de Syrie qu'il a trouvé sa première capitale. Ces régions n'occupent cependant pas dans l'histoire des lettres une place proportionnée à leur rôle religieux. Elles n'ont pas à se glorifier, au cours des trois premiers siècles, d'un penseur éminent ou d'un écrivain remarquable. Du moins ont elles donné naissance à deux des formes les plus caractéristiques de l'ancienne littérature chrétienne : les traités disciplinaires et liturgiques, et la chronique, annonciatrice de l'histoire.

La Didachè. — Au premier de ces genres appartient le plus ancien peut-être des écrits chrétiens qui nous ont été conservés, en dehors du Nouveau Testament, la *Didachè* ou *Doctrine* des douze Apôtres. Tout est mystère dans ce petit livre. Son texte original, connu jusqu'alors par des citations ou des allusions, n'a été découvert qu'en 1873 et publié en 1883. Sa patrie, sa date de composition sont également ignorées : ce n'est que par hypothèse qu'il est permis de l'attribuer à la Syrie et d'en faire une œuvre du dernier vicennium du I^er^ siècle; encore s'est-il trouvé récemment des critiques pour en abaisser l'apparition au III^e^ siècle. Bien plus, la liturgie qu'il nous fait connaître, les institutions ecclésiastiques qu'il nous révèle, ne trouvent nulle

part leur exact équivalent. La *Didachè* nous transporte dans un monde mystérieux, et l'on ne s'étonne pas que les seize chapitres, qui la constituent, trouvent chaque jour de nouveaux commentateurs.

La Doctrine des douze Apôtres se divise en deux grandes parties. La première (chap. I-VI) est une instruction morale Il y a deux voies, celle de la vie et celle de la mort. A l'homme de choisir entre ces deux voies, dont le détail est longuement expliqué. La doctrine qu'exposent ces chapitres est toute traditionnelle; nous la retrouvons telle quelle dans d'autres écrits, particulièrement dans l'*Epître de Barnabé*; et l'on a supposé, non sans vraisemblance, que la catéchèse morale des *Deux Voies* avait d'abord circulé seule, sous forme d'un ouvrage indépendant.

Les derniers chapitres offrent un contenu liturgique et disciplinaire : ce sont eux surtout qui excitent l'étonnement du lecteur. On y trouve deux prières pour la fraction du pain et la bénédiction du calice : sommes-nous ici en présence de formules anciennes pour la consécration eucharistique? On y trouve des renseignements sur la hiérarchie, et il est question d'apôtres, de prophètes, de didascales, tous prédicateurs itinérants, qu'il faut recevoir après les avoir éprouvés; puis d'évêques et de diacres qui semblent bien attachés à demeure à la communauté locale. Et finalement le livre s'achève sur les perspectives de la fin du monde et de la parousie. L'archaïsme de tous ces traits a quelque chose de déconcertant. Si la *Didachè* n'est pas l'œuvre d'un faussaire habile, ce que nous ne pouvons décidément nous résigner à croire, elle est pour nous le plus précieux document qui nous soit parvenu sur la vie intérieure des communautés primitives ou tout au moins, de quelques-unes d'entre elles.

Saint Ignace. — Autant la *Didachè* nous transportait-elle dans un monde nouveau, autant nous trouvons-nous

en pays de connaissance lorsque nous abordons la lecture des sept lettres de saint Ignace d'Antioche. Ici du moins nous avons des repères assurés; une date, le règne de Trajan, et plus spécialement les années 107-111; un écrivain, Ignace, appelé aussi Théophore, évêque de Syrie, conduit à Rome pour y être dévoré par les bêtes. Tout est concret et vivant dans cette correspondance, une des plus émouvantes qu'il soit possible de lire. N'a-t-elle pas été rédigée par un homme que l'on menait à la mort? D'emblée nous sommes jetés en pleine action. Brutalement arraché à son siège épiscopal, Ignace est en route pour la capitale de l'empire. De Smyrne, où son escorte fait une halte assez longue, il écrit aux Eglises d'Ephèse, de Magnésie, de Tralles et de Rome. Une nouvelle étape le mène à Troas : c'est de là qu'il envoie des lettres aux Eglises de Philadelphie et de Smyrne et à Polycarpe, évêque de cette dernière ville. Il espérait poursuivre cette correspondance, écrire à toutes les communautés. Un ordre imprévu vient hâter le départ. Le prisonnier doit se remettre en route. La fin de l'histoire nous est aussi ignorée que son début.

Les lettres aux Ephésiens, aux Magnésiens, aux Trallien, aux Philadelphiens, aux Smyrniotes, et à Polycarpe sont remplies d'encouragements et de conseils. Indifférent à son sort, l'évêque d'Antioche ne pense qu'à l'Eglise. Il sait que des hérétiques s'efforcent d'en altérer la foi, d'en corrompre la discipline: il connaît par expérience les subterfuges habiles de ces hommes qui prétendent que Jésus-Christ n'est pas venu dans la chair. Et tout cela l'inquiète. Avec une tendre sollicitude, il supplie ses lecteurs de rester fidèles à la hiérarchie établie, à l'évêque, au presbytérium et aux diacres; il leur rappelle qu'il n'y a de baptême et d'eucharistie valides que dans l'Eglise catholique; il les adjure de ne pas oublier la règle de foi qu'ils ont reçue de la tradition. L'histoire et la théologie trouvent dans ces lettres d'inestimables renseignements. Le lecteur profane

leur préfère encore l'Epître aux Romains. Celle-ci n'est qu'un cri du cœur, un élan passionné vers le martyre. Saisi tout d'un coup d'une horrible crainte, Ignace a peur que les chrétiens de Rome ne cherchent à lui épargner la mort, qu'ils ne l'empêchent de réaliser le plus ardent de ses vœux; et il leur écrit pour leur exprimer sa volonté de mourir, pour leur crier son amour du Christ; jamais aucune littérature n'a rien produit de semblable.

Ignace n'est pas un écrivain. Son style est surchargé, lourd, embarrassé d'épithètes interminables; ses phrases, souvent incohérentes; son vocabulaire, plein de néologismes intraduisibles. On ne prête pas attention à ces défauts. Car dans toutes ses lettres transparaît son âme, pleine d'une ardente générosité : il faut la suivre, de bon ou de mauvais gré. On est emporté par le torrent; et lorsqu'on arrive au terme, on se trouve, avec le grand évêque, dans le monde des réalités spirituelles, bien loin des petitesses et des méchancetés d'ici-bas.

Il n'est pas surprenant que cette admirable correspondance ait tenté les faussaires. Les uns l'ont raccourcie, n'en conservant que trois lettres sous une forme abrégée; les autres, au contraire, l'ont allongée et enrichie : non contents de développer les sept lettres authentiques, ils ont forgé six lettres nouvelles d'Ignace aux Tarsiens, aux Antiochiens, à Héron, aux Philippiens, à Marie de Cassobola et de Marie à Ignace. En face de ces trois recensions, bien des critiques ont hésité. Plusieurs en sont venus à nier même l'authenticité des vraies lettres du martyr. La question ignatienne a été longuement débattue. Elle semble aujourd'hui résolue, du moins aux yeux des meilleurs juges; et c'est en toute sécurité d'esprit que nous pouvons aborder la lecture des sept épîtres de l'évêque d'Antioche.

Les Palestiniens du II^e siècle. — L'Eglise de Palestine mène au II^e siècle une existence assez effacée. La

ruine de Jérusalem l'a nécessairement affaiblie. Ses controverses avec les Juifs et surtout avec les Judéo-chrétiens qui essaient de concilier l'Evangile et les pratiques de la loi mosaïque, accaparent, sans grand profit, le meilleur de ses efforts, et c'est à peine si quelques noms ou quelques œuvres méritent d'être sauvés de l'oubli.

Au judéo-christianisme appartiennent de nombreux apocryphes sur lesquels d'ailleurs nous sommes imparfaitement renseignés. Ce sont d'abord des Evangiles destinés à suppléer ou à compléter les évangiles canoniques. Les critiques les plus récents en comptent jusqu'à trois : l'*Evangile des Nazaréens*, composé en araméen et très vite traduit en grec, qui ressemblait beaucoup à l'Evangile de saint Matthieu; l'*Evangile des Ébionites*, rédigé primitivement en grec, et lui aussi étroitement apparenté au Matthieu canonique, mais destiné sans conteste à servir les thèses de ces hérétiques; enfin l'*Evangile des Hébreux*, que nous font surtout connaître Clément d'Alexandrie et Origène. De tout cela, nous n'avons que des fragments, difficiles à attribuer avec certitude.

D'autres Evangiles, que nous avons conservés dans des remaniements postérieurs, peuvent aussi remonter au second siècle comme à leur point de départ, et avoir circulé d'abord dans les milieux judéo-chrétiens; tels le *Protévangile de Jacques* qui raconte l'enfance de la Sainte Vierge, ses fiançailles et la naissance du Sauveur; ce livre est resté l'un des plus populaires parmi les apocryphes; il a exercé, dans la littérature et dans l'art, une influence hors de proportion avec son véritable mérite.

Il faut ensuite citer des récits plus ou moins légendaires sur les apôtres : des *Voyages de Pierre*; des *Degrés de Jacques*; d'autres encore qui ont été utilisés par les rédacteurs de la littérature pseudo-clémentine; et ne pas oublier une série d'ouvrages qui se rattachent à l'Ancien Testament et qui, composés aux environs de l'ère chrétienne par des

Juifs authentiques, ont été remaniés au IIe siècle par des judéo-chrétiens avec d'arrière-pensées apologétiques. Il est aujourd'hui très difficile de démêler les détails d'une histoire littéraire fort embrouillée. Du moins est-il assuré que la Palestine, durant la première moitié du IIe siècle, vit apparaître une série d'œuvres populaires destinées à mieux faire connaître le Sauveur, et à prouver aussi la légitimité des prétentions judéo-chrétiennes.

Nous arrivons sur un terrain plus sûr avec Ariston de Pella, l'auteur de la plus ancienne apologie contre les Juifs. Il avait écrit vers 140 un *Dialogue de Jason et de Papiscus*, qui mettait aux prises un Juif et un chrétien. Cet ouvrage est perdu. On a cru plusieurs fois le retrouver, ou du moins pouvoir en reconstituer l'argumentation : jusqu'ici tous ces espoirs sont demeurés vains.

De la personne d'Hégésippe nous savons peu de choses. Suivant les vraisemblances, il était originaire de Palestine et juif de naissance. Devenu chrétien, il entreprit une longue série de voyages : il était à Rome sous le pontificat de saint Anicet (155-166) et il y fit un long séjour. Vers la fin de sa vie, il composa un ouvrage en cinq livres, sous le titre de *Mémoires* : cet ouvrage, dont Eusèbe nous a transmis quelques fragments, ne paraît pas avoir été une histoire suivie de l'Eglise, mais une démonstration apologétique contre les hérésies. L'auteur y faisait surtout appel à l'argument de tradition : c'est pour cela qu'il avait cru devoir y insérer les successions épiscopales des grandes Eglises; il trouvait dans ces listes, pieusement conservées par les fidèles, la preuve décisive de l'attachement aux doctrines traditionnelles. Esprit sans critique, écrivain médiocre, et plus habitué, semble-t-il, à l'araméen qu'au grec, Hégésippe était un observateur consciencieux. Ses mémoires devaient contenir une foule de renseignements intéressants sur les origines chrétiennes, et nous voudrions bien qu'Eusèbe eût trouvé l'occasion de s'en servir davantage.

Tatien. — En même temps qu'Hégésippe, on pouvait rencontrer à Rome un étranger qui venait encore de plus loin que lui. Tatien était né en Assyrie vers l'an 120, et, après avoir pendant longtemps mené la vie errante d'un sophiste, il finit par se convertir. Peut-être sa conversion fut-elle l'œuvre de saint Justin : ce qu'il y a de sûr, c'est que Tatien fut, à Rome, le disciple du philosophe et qu'il y ouvrit lui-même une école dont l'asiate Rhodon suivit longtemps les leçons.

Il avait l'esprit inquiet et tourmenté; son âme n'était pas plus capable que son corps de se fixer. Aussi, en 172, abandonna-t-il l'Eglise et tomba dans une sorte de gnosticisme. A ce moment, et depuis quelque temps déjà, il avait quitté Rome pour Antioche. Il finit par rentrer dans sa patrie et il y mourut, assez oublié.

Tatien avait beaucoup écrit, et sur divers sujets : *Sur les animaux*, *Contre ceux qui parlent des choses de Dieu*, *Problèmes*, *Sur la perfection d'après le Sauveur*. Ces titres donnent l'impression d'un rhéteur qui veut faire étalage de sa science. Ils sont d'ailleurs ceux d'ouvrages perdus. Nous ne possédons plus de l'Assyrien qu'un *Discours aux Grecs*, et, partiellement, une harmonie évangélique, intitulée *Diatessaron*. Le *Discours aux Grecs* est une apologie, conçue d'après les idées courantes : ce qui la caractérise, c'est la violence de son ironie, la sévérité de ses jugements. Alors que son maître Justin cherchait à excuser les Grecs et voyait dans leur philosophie des traces du Verbe divin, Tatien condamne, raille, démolit : on ne saurait imaginer contraste plus absolu qu'entre ce maître et ce disciple.

Le *Diatessaron* a fait couler beaucoup d'encre : nous savons que Tatien se proposait d'y donner, en utilisant les quatre évangiles canoniques, une histoire complète du Sauveur. Rédigé primitivement en syriaque, il a longtemps servi dans les Eglises qui parlaient cette langue pour l'usage liturgique. Le texte original en est perdu; on essaie

de le reconstituer d'après des harmonies arabe, latine, voir même néerlandaise. Certains critiques attribuent à Tatien et à son Diatessaron une influence prépondérante sur la constitution du texte reçu des Evangiles. Il y a là un des problèmes les plus complexes que l'on puisse imaginer.

Théophile et Sérapion. — Le dernier séjour de Tatien à Antioche se place sous l'épiscopat de saint Théophile, originaire de la Syrie euphratésienne et son presque compatriote. Théophile gouvernait l'Eglise de cette ville depuis 169 environ; il exerça ses fonctions au delà de 180 : ces deux dates approximatives sont tout ce que nous savons de sa vie extérieure. Pour le reste, nous connaissons de lui les titres de quelques ouvrages qu'il avait composés, une sorte de chronique depuis l'origine du monde, intitulée *Sur l'histoire*; un livre *Contre l'hérésie d'Hermogène*; un autre *Contre Marcion* qu'on cru retrouver en syriaque; puis, ce qui est mieux, un de ces ouvrages, complet en trois livres, et qui s'appelle *A Autolycus sur la foi chrétienne*. Ce dernier écrit est une apologie du christianisme, qui, après avoir rappelé la véritable doctrine sur l'invisibilité et l'unité de Dieu, combat le polythéisme, défend l'Eglise des accusations classiques, et démontre, par une chronologie savante, l'antiquité de la religion.

Tout cela est assez banal et explique un peu que les historiens soient sévères pour la mémoire de Théophile. Il convient pourtant de ne pas l'accabler outre mesure. Il est vrai que le saint évêque ne recherche pas l'originalité et que son esprit reste superficiel. Il n'éveille pas le même intérêt que Tatien; ses calculs mêmes ne parviennent pas à provoquer la curiosité. Du moins écrit-il avec élégance la langue du monde bien élevé, et se fait-il lire volontiers. Il est un type de chrétien cultivé, plus encore un modèle d'évêque attaché à son devoir et fidèle à la tradition.

L'ouvrage à Autolycus lui est en quelque sorte apparu comme une tâche : il a fait consciencieusement cette tâche, en rappelant les doctrines reçues par l'Eglise. Les apparentes nouveautés de son vocabulaire ne doivent pas nous faire illusion; car elles sont empruntées sans doute à la terminologie courante de son temps : elles n'en sont que plus précieuses pour nous, puisqu'au lieu d'une voix isolée, elles nous permettent d'entendre, en Théophile, l'écho de l'enseignement commun.

Maxime, le successeur de Théophile d'Antioche, n'a pas de place dans l'histoire littéraire. Sérapion, qui remplaça Maxime, doit au contraire y figurer, grâce à un recueil de lettres adressées aux correspondants les plus variées et relatives aux affaires les plus diverses : une de ces lettres, à Domnus, un renégat qui avait passé au judaïsme, devait être une apologie; une autre, à Pontius et à Caricus, se rapportait au montanisme; une autre encore, aux chrétiens de Rhossos, leur interdisait la lecture de l'Evangile apocryphe de Pierre. De cette dernière lettre, nous avons un long morceau qui nous fait bien connaître la physionomie intellectuelle et morale de l'évêque, un peu simple peut-être, mais parfait honnête homme.

Après Sérapion, l'Eglise d'Antioche n'a plus guère d'écrivains à citer pour le III^e^ siècle. Le prêtre Géminus. sous Alexandre Sévère, n'est connu que de nom. De Paul de Samosate et de son adversaire, le prêtre Malchion, nous possédons des fragments sténographiés de la discussion qui aboutit à la condamnation de Paul. Lucien, qui fut une des dernières victimes de la grande persécution, est plus célèbre et mérite de l'être; encore fut-il un érudit beaucoup plus qu'un lettré : la grande œuvre de sa vie fut une recension nouvelle de la version grecque de l'Ancien Testament. Trois lignes d'une lettre, un symbole de foi, un discours apologétique d'authenticité souvent contestée, voilà tout ce qui constitue pour nous son héritage littéraire.

La Palestine au IIIe siècle. — Pendant ce temps, la Palestine joue, dans les choses de l'esprit, un rôle incomparablement supérieur à Antioche. Elle doit, au IIIe siècle, sa place tout à fait exceptionnelle d'abord à l'action d'évêques cultivés comme Alexandre de Jérusalem, puis à l'influence d'Origène qui, pendant de nombreuses années, enseigna à Césarée et sut y former de nombreux disciples.

Saint Alexandre de Jérusalem avait étudié à Alexandrie : il avait derrière lui une forte expérience lorsque, vers 213, il fut retenu dans la ville sainte pour y être le coadjuteur de l'évêque Narcisse en attendant de devenir son successeur. Sa correspondance, très étendue, témoigne de son activité : on connait de lui des lettres aux fidèles d'Antioche, aux chrétiens d'Antinoé, à Origène, à Démétrius d'Alexandrie. Plus significative encore est la création qu'on lui doit d'une bibliothèque à Jérusalem. Cette bibliothèque, la plus ancienne peut-être qu'ait réunie un chrétien, était riche en documents et en volumes relatifs à l'antiquité chrétienne, et l'historien Eusèbe, au siècle suivant, en appréciera la valeur. Une telle fondation est très caractéristique d'un état d'esprit assez rare encore à cette époque.

Jules Africain, ainsi que l'indique son nom, était né en Libye. Après avoir servi dans l'armée romaine, après avoir beaucoup voyagé, il finit par s'établir à Emmaüs-Nicopolis, où il mourut après 240. Esprit encyclopédique, il a tout étudié, et tout traité dans la plus grande liberté. Le plus curieux de ses écrits est un ouvrage en vingt-quatre livres, les *Cestes* ou Broderies, où sont examinées toutes sortes de questions médicales, agronomiques, militaires, astrologiques, etc..., avec beaucoup de désordre, et aussi avec des brutalités et des hardiesses de langage qui étonnent sous une plume chrétienne.

Plus importante, et aussi moins compromettante, était la *Chronologie*, en cinq livres, dont l'original est perdu, mais dont nous nous faisons sans peine l'idée, grâce aux

copies, remaniements, utilisations, etc., qu'en ont fait tous les chronographes postérieurs. L'idée d'une telle œuvre était alors dans l'air, puisqu'à la même époque saint Hippolyte de Rome rédigeait précisément la Chronique, dont nous avons parlé. Le travail de Jules était fait dans le même esprit. Les deux auteurs se préoccupaient également de montrer que la Bible fournissait les éléments d'une chronologie plus exacte, et surtout plus ancienne, que les documents profanes, qu'elle permettait en même temps de calculer la date de la fin du monde et de rassurer des angoisses prématurées.

Un homme aussi savant que Jules ne pouvait pas manquer d'être en relations épistolaires avec Origène: il lui écrivait en effet, et nous possédons encore une lettre de l'Africain au grand exégète sur l'histoire de Suzanne, ainsi que la réponse de ce dernier.

Origène était déjà mort lorsque Pamphile vint se fixer à Césarée : nul mieux que lui ne sut garder le souvenir du maître et défendre sa mémoire injustement attaquée. L'histoire offre peu de témoignages plus touchants d'une fidélité posthume que celle dont Pamphile fit preuve à l'égard d'un homme, dont il n'avait même pas été personnellement le disciple. Né à Beyrouth en Phénicie, Pamphile avait étudié les sciences sacrées à Alexandrie. Installé à Césarée, il y exerça le ministère sacerdotal et y tint école de théologie et d'exégèse. Son influence fut considérable, et il sut si bien gagner l'affection de ses élèves que l'un d'eux, Eusèbe, tint à honneur de porter son nom. Il enseigna surtout par la parole et par l'exemple; grand ami des livres, il accrut, s'il ne la créa pas de toutes pièces, cette fameuse bibliothèque de Césarée, où l'on conserva longtemps les manuscrits d'Origène; admirateur respectueux du texte sacré, il en fit exécuter de nombreuses copies qu'il revisait scrupuleusement lui-même. Enfin, son emprisonnement en 307 lui donna des loisirs : il les employa à rédiger une apologie

d'Origène, pour laquelle son disciple Eusèbe lui fournissait des documents. Il subit le martyre avant d'avoir achevé sa tâche: Eusèbe dut ajouter un sixième livre aux cinq que Pamphile avait eu le temps d'écrire. A l'exception du premier livre, traduit en latin par Rufin, cette apologie est perdue. Cela était une belle marque de reconnaissance et d'attachement.

Écrits anonymes. — A la Syrie du Nord et au IIIe siècle appartiennent enfin deux ouvrages anonymes qu'il est important de mentionner, le dialogue *Sur la foi orthodoxe en Dieu* et la *Didascalie des apôtres.*

Le premier de ces ouvrages est un écrit polémique. Un orthodoxe, Adamantius, y discute avec des marcionites, un bardesanite et des valentiniens. La controverse est arbitrée par un païen, qui finit par se convertir au catholicisme. Cet écrit, dont on possède le texte grec et une traduction latine, n'a rien d'une œuvre d'art, et la forme de dialogue qu'il revêt ne sert pas à en rendre le développement plus facile à suivre. Mais on le lit avec intérêt, et surtout avec profit, car il fournit d'importants renseignements sur de très vieilles hérésies dont les ouvrages ont disparu, et il met aussi en relief certains aspects, un peu simplistes, de la foi commune à la veille des controverses ariennes.

La *Didascalie*, que nous connaissons par une traduction syriaque et, pour partie, par une traduction latine, l'une et l'autre très anciennes et très fidèles, est un écrit disciplinaire; elle se rattache, par son objet aussi bien que par sa méthode, à une vaste production littéraire, dont les témoins, toujours anonymes, aiment à couvrir leurs prescriptions de l'autorité des apôtres; et nous verrons qu'elle sera elle-même réemployée sans vergogne par les compilateurs du IVe siècle. Telle quelle, la Didascalie nous fait connaître les préceptes relatifs aux chrétiens mariés, aux évêques, aux veuves, aux diacres et aux diaconesses, aux

enfants et aux orphelins, aux confesseurs de la foi, à la fête de Pâques et au jeûne, aux rapports avec les hérétiques et les schismatiques. Sur tous ces sujets, et spécialement sur le rôle de l'évêque, elle entre dans de minutieux détails, grâce auxquels nous sommes mis en contact très intime avec la vie quotidienne d'une Eglise syrienne vers la fin du IIIe siècle. Sans doute sommes nous un peu surpris, vers la fin, d'apprendre comment toutes ces ordonnances ont été portées par les apôtres. Cette clause de style ne saurait nous tromper : c'est bien à une communauté des années 260-300 que nous rapportent en particulier les recommandations précises contre la sévérité de certains docteurs et les conseils sur la pénitence.

L'ÉGYPTE

La destinée de l'Egypte chrétienne est assez curieuse : c'est par des livres apocryphes et par des traités gnostiques qu'elle se fait connaître d'abord. A la fin du IIe siècle seulement, l'école catéchétique d'Alexandrie produit des œuvres qui appartiennent à la grande Eglise, mais ces œuvres sont de telle importance qu'elles rayonnent sur le IIIe siècle tout entier et prolongent bien au-delà leur influence.

La lettre de Barnabé. — Faut-il ranger parmi les apocryphes égyptiens l'ouvrage qui porte le titre de *Lettre de Barnabé*? Sans aucun doute, puisque le nom de Barnabé est ici usurpé. Mais on doit ajouter aussitôt que cet écrit, vénéré de toute l'antiquité chrétienne, compté longtemps dans certaines Eglises au nombre des livres saints, mérite un traitement spécial. Adressée à des païens convertis, la lettre comprend deux parties : la première, doctrinale, s'efforce de prouver que la loi juive est désormais abolie et que ses prescriptions doivent être interprétées par l'allégorie. La seconde, morale, reprend presque textuellement la doctrine des Deux Voies, telle que nous l'avons déjà lue au début de la Didachè. Tout est obscur dans l'histoire de ce petit livre, dont on ne connaît ni l'auteur, ni la date, ni la patrie. Deux passages, les chapitres IV et XVI, semblent

devoir fournir des indications chronologiques assez précises, mais ils sont si embrouillés qu'on n'en peut rien tirer. Somme toute, il semble prudent de fixer la composition de la lettre de Barnabé au règne d'Hadrien et de voir dans l'Egypte son pays d'origine. L'allégorisme outré, qui sert à expliquer les observances mosaïques, caractérise assez nettement l'exégèse égyptienne pour permettre ici une conclusion très probable.

Les apocryphes. — Bien au-dessous de la Lettre de Barnabé sont les apocryphes proprement dits, qui prétendent compléter les livres canoniques du Nouveau Testament. Il est difficile d'assigner leur véritable place aux fragments découverts dans les papyrus d'Oxyrhynque et d'ailleurs, et qu'on désigne parfois sous le nom de *Logia*. On a pensé d'abord qu'ils pouvaient provenir d'évangiles complets: on estime plutôt aujourd'hui qu'ils sont des extraits, des morceaux choisis, et qu'ils figuraient dans des recueils de sentences et de dits mémorables du Sauveur. La plupart d'entre eux se rapprochent assez des Evangiles canoniques pour qu'on puisse les regarder comme de véritables paroles du Seigneur.

L'*Evangile selon les Egyptiens*, que citent Clément d'Alexandrie, et peut-être l'auteur de la *Secunda Clementis*, est sûrement hétérodoxe : les maigres fragments que nous en possédons expriment une doctrine d'ascétisme absolu qui n'a jamais été celle de l'Eglise. Son antiquité — il devait remonter au début du II^e^ siècle — en rend la perte particulièrement regrettable pour les érudits.

Il n'est pas sûr que l'*Evangile* et l'*Apocalypse de Pierre* aient une origine égyptienne, car c'est dans la mouvance d'Antioche qu'on lisait cet Evangile vers l'an 200. Pourtant c'est en Egypte qu'ont été retrouvés les fragments considérables qui nous restent de ces deux écrits, ce qui peut être une indication de leur patrie. Dans les passages connus de

l'Evangile, on lit un récit de la Passion et de la résurrection fondé sur les synoptiques et saint Jean; dans l'Apocalypse, les visions du ciel et de l'enfer. Ces visions surtout sont curieuses : elles trouveront, au cours des siècles, de nombreux imitateurs.

Franchement gnostiques étaient les *Evangiles de Matthias, de Philippe* et *de Thomas*, au témoignage des auteurs anciens qui pouvaient les lire. Nous sommes obligés de leur faire crédit, car nous ne savons à peu près rien de cette trilogie, dont les éléments remontaient sans doute à la seconde moitié du IIe siècle.

Ecrits doctrinaux des gnostiques. — Le succès de la gnose dans l'Egypte du IIe siècle a quelque chose d'assez surprenant. On ne peut s'empêcher de se demander ce qui a dû plaire aux Alexandrins, intellectuels et mystiques, dans tous ces systèmes destinés à expliquer l'énigme du monde et de plus en plus compliqués, de plus en plus subtils, à mesure que les épigones remplaçaient les créateurs. Mais cette question même est insoluble. Si les maîtres du gnosticisme ont beaucoup écrit, nous n'avons de leurs livres que des fragments épars; et les seuls ouvrages gnostiques que nous possédions au complet sont les élucubrations tardives de pauvres esprits sans vigueur, qui n'ont rien voulu retenir du gnosticisme, sinon des généalogies d'éons et des recettes magiques pour vaincre les puissances mauvaises.

Le plus ancien des grands docteurs gnostiques semble avoir été Basilide, qui enseignait à Alexandrie sous le règne d'Hadrien, et s'y présentait comme l'interprète de Glaukias, disciple de saint Pierre. Il était l'auteur d'un vaste recueil en vingt-trois ou vingt-quatre livres, intitulé *Exégétiques*, d'après Clément, *Sur l'Evangile*, d'après Agrippa Castor, et d'*hymnes* ou odes destinées peut-être à l'usage liturgique. Le fils de Basilide, Isidore, marcha sur ses trace

et fut à son tour un écrivain fécond : on signale de lui des *Exégétiques du prophète Parchor*, des *Ethiques* ou *Parénétiques*, appartenant sans doute à la littérature homilétique, et un traité *Sur la seconde âme*. Les morceaux, qui nous restent de tous ces ouvrages, sont insuffisants pour nous permettre d'en avoir une idée un tant soit peu précise.

A l'inverse de Basilide, Valentin, qui enseigna longtemps à Rome à l'époque d'Antonin, écrivit fort peu, et seulement des lettres, des homélies, des psaumes, tous ouvrages de circonstance. Ses disciples n'imitèrent pas sa réserve, et, comme on les réfuta beaucoup, nous avons encore à notre disposition d'assez nombreux morceaux de la littérature valentinienne. On a signalé plus haut la lettre de Ptolémée à Flora, et le commentaire de saint Jean par Héracléon qui proviennent de l'école italienne. A l'école orientale appartiennent surtout les écrits de Théodote, dont Clément d'Alexandrie a constitué un important recueil d'extraits.

Carpocrate est le troisième chef de la gnose alexandrine. Nous ne savons rien de son activité littéraire. Son fils Epiphane, un jeune homme merveilleusement doué au dire de ses fidèles, mourut à dix-sept ans, en laissant un traité *Sur la justice* qui nous est connu par Clément.

Quelques historiens admirent beaucoup tous les fragments gnostiques; ils y voient l'œuvre d'esprits originaux, profondément religieux et métaphysiciens puissants. Il est à croire en effet que leurs auteurs n'étaient pas les premiers venus : l'influence qu'ils ont exercée sur le II^e^ siècle est la meilleure preuve de leur valeur. Mais il est prudent de ne pas s'avancer beaucoup plus loin. Les écrivains orthodoxes, à qui nous devons la connaissance des maîtres gnostiques, savent au besoin apprécier leurs qualités; ils sont loin d'éprouver pour eux une admiration sans réserve : leur attitude doit, semble-t-il, régler aussi la nôtre.

Les seuls écrits gnostiques qui nous sont parvenus dans

leur intégrité datent du début du IIIe siècle : ils ne nous donnent pas une idée très élevée de l'intelligence de leurs auteurs ou de leurs lecteurs, et l'on se perd bien vite dans tout ce fatras extraordinaire de discours, d'hymnes, de formules, d'énumérations longues et monotones, de généalogies, qui remplissent ces livres. Il faut croire cependant qu'ils avaient des lecteurs, surtout dans les milieux populaires, puisqu'on les traduisit en copte et qu'ils nous sont conservés dans cette traduction. Aujourd'hui encore, ils ne sont pas sans exciter certaines curiosités : en Allemagne et en Angleterre, on continue de les traduire et de les lire avec un zèle déconcertant.

L'ouvrage qu'on appelle la *Pistis Sophia* paraît le composé artificiel de trois écrits distincts : le premier raconte l'histoire de Pistis Sophia, l'un des personnages du monde spirituel des gnostiques; le second, auquel on devrait rendre son titre ancien de *Petites Questions de Marie*, est relatif aux conditions du salut pour diverses catégories de pécheurs; le troisième enfin décrit les fautes des archontes et la célébration des mystères de l'eau.

Deux ouvrages du même style proviennent d'un papyrus conservé à Oxford et appelé papyrus de Bruce : l'un est le *livre de Jeû* : l'autre, plus ancien, ne porte pas de titre. On trouve dans l'un et dans l'autre de multiples formules destinées à assurer le salut des initiés et à les faire pénétrer dans les mystères de l'invisible.

Un papyrus de Berlin contient, assure-t-on, d'autres ouvrages gnostiques du plus haut intérêt : un *Evangile de Marie*, un *Apocryphe de Jean*, une *Sagesse de Jésus-Christ*, des *Actes de Pierre*. Seuls des fragments en ont été publiés jusqu'à présent, malgré l'impatience avec laquelle le monde savant attend une édition complète de ces écrits.

De temps à autre enfin, on découvre dans les papyrus que nous rendent les fouilles d'Egypte, des hymnes, des prières, des textes magiques, qui semblent plus ou moins

se rattacher au gnosticisme. L'origine exacte de ces morceaux ne saurait, le plus souvent, être déterminée avec certitude. Plusieurs peuvent provenir des sectes hérétiques. D'autres sont plus probablement écrits par des fidèles de la grande Eglise, mais expriment des croyances populaires traduites en formules équivoques et parfois même inexactes. Rien n'est plus curieux que de tels documents, puisque nous connaissons par eux, non plus la pensée réfléchie des théologiens, mais la vie quotidienne des simples croyants, leurs dévotions, leurs superstitions mêmes, et que nous mesurons ainsi l'influence exercée sur des âmes du IIIe siècle par la prédication chrétienne.

Clément d'Alexandrie.—Vers la fin du second siècle, existait à Alexandrie une école ou Didascalée, assez semblable à celle que saint Justinav ait jadis ouverte à Rome, et où des maîtres chrétiens exposaient à tout venant les dogmes et la morale de l'Eglise. Le plus ancien de ces maîtres, dont nous sachions le nom, est Pantène, disciple des presbytres qui avaient vu les apôtres, « véritable abeille de Sicile qui courait les prés et recueillait les fleurs des prophètes et des apôtres pour former dans les âmes de ceux qui l'écoutaient une pure richesse de gnose ». Pantène n'a pas laissé d'écrits. Il suffit à sa gloire d'avoir eu comme disciple Clément d'Alexandrie et d'avoir excité chez lui un enthousiasme capable de s'exprimer par les paroles reconnaissantes que nous venons de citer.

Clément lui-même était né à Athènes, vers le milieu du IIe siècle. Païen d'origine, il avait fini par s'établir à Alexandrie après avoir beaucoup voyagé en Italie, en Syrie, en Palestine, en Egypte. Au cours de ses pérégrinations, il avait longuement cherché la vérité, lisant les auteurs anciens, interrogeant les maîtres vivants. Il ne l'avait découverte que dans le christianisme auquel il avait donné toute sa foi. Lorsque nous entrons en contact direct avec lui, vers 190,

il a succédé à Pantène dans la direction du Didascalée : autour de sa chaire affluent les curieux, tous les beaux esprits d'Alexandrie, avides de science et de philosophie, les désœuvrés en quête d'occupation, les riches qui veulent distraire leurs loisirs, les hérétiques à la recherche de la vérité. Les simples fidèles dédaignent le chemin de l'école dont ils redoutent l'enseignement trop élevé. L'évêque, plus confiant, protège le maître qu'il a promu au sacerdoce. Clément cependant enseigne avec ardeur. C'est un optimiste qui cherche partout à tirer le bien du mal. Il exhorte les païens à quitter leurs superstitions; en termes railleurs il fait le procès de leurs dieux, de leurs mystères, auxquels il a été initié dans sa jeunesse; puis son langage s'élève, et c'est avec une émotion mal contenue qu'il les jette, tout tremblants, aux pieds du Verbe incarné qui doit les éclairer et les guider dans la divine pédagogie. Aux nouveaux convertis, il faut un conducteur. La patience inlassable de Clément leur enseigne d'abord la pratique de la vie chrétienne : ses leçons sont toutes de sagesse et de modération. Il y a de bonnes choses chez les Grecs : pourquoi les abandonner? La richesse peut être employée pour le salut; il n'est que d'en faire bon usage. Lentement, sans se presser, expliquant à ses auditeurs comment ils doivent se tenir à table, quels sujets de conversation ils peuvent avoir, à quoi ils joueront en leurs heures de loisir, Clément passe en revue tous les actes de la journée; il apprend à en purifier l'esprit; il cherche à élever les âmes au-dessus de la vulgarité quotidienne, à les modeler peu à peu sur l'exemple du Christ. Et lorsqu'enfin il a achevé sa pédagogie, Clément passe à la partie doctrinale de sa tâche. Il ne se contente pas d'exposer la foi élémentaire. De ses disciples, il veut faire des gnostiques parfaits, dociles aux enseignements de l'Eglise, mais complètement instruits de tous les mystères, et capables de tout comprendre.

Pendant une quinzaine d'années, Clément donna ces

leçons de sagesse chrétienne aux Alexandrins. En 202-203 la persécution de Septime Sévère l'obligea à fermer son école, à quitter Alexandrie. Il se réfugia en Cappadoce, près de l'évêque Alexandre qui avait été son élève. Ce fut là qu'il mourut, dans le silence et dans l'oubli, entre 211 et 215.

Si nous sommes au courant des méthodes de Clément, c'est qu'il a beaucoup écrit, et que ses ouvrages ne sont au fond que la reproduction de son enseignement oral. Trois livres surtout nous le font connaître : le *Protreptique*, le *Pédagogue*, et les *Stromates*. Le Protreptique s'adresse aux païens; il est destiné à les détourner de leurs erreurs et à les conduire à l'Eglise. Le Pédagogue est un traité de morale pratique : après une série de chapitres destinés à montrer la nécessité d'une pédagogie spirituelle, Clément expose les devoirs de la vie quotidienne; et comme il semble s'adresser surtout à des lecteurs riches et instruits, il insiste sur les conversations, les repas, les meubles, la toilette, toutes choses qui devaient tenir la plus grande place dans leurs préoccupations encore bien terre à terre.

Les *Stromates*, le plus considérable des ouvrages de Clément, sont aussi le plus difficile à analyser. Nulle part, Clément ne se montre aussi indifférent à la suite des idées que dans ce grand traité. Il va et vient, au hasard de ses souvenirs et de sa fantaisie. Il multiplie les digressions, et ne se soucie jamais de retrouver l'objet propre de ses développements. Lorsqu'il a rempli assez de papyrus, il s'arrête brusquement : un livre est fini; la suite viendra, ou ne viendra pas, au livre suivant. De fait nous possédons sept Stromates, et nous savons que l'ouvrage, resté inachevé, devait être poursuivi. Le titre lui-même marquait l'intention de l'auteur de ne pas s'astreindre à suivre un plan méthodique. Les Stromates sont une tapisserie, bariolée à souhait. Dans l'ensemble, on peut y voir cependant un traité de morale gnostique, ce dernier mot étant entendu

dans un sens orthodoxe. Le Pédagogue devait indiquer les règles de la conduite ordinaire. Les Stromates, destinés aux parfaits, les conduisent à l'apathie et à la gnose.

Outre ces grands ouvrages, nous avons encore de Clément une homélie *Quel riche sera sauvé*, vrai chef-d'œuvre de bon sens et de finesse psychologique; un traité de logique connu sous le nom de *Stromate VIII*; des notes et extraits provenant de deux dossiers différents : *Extraits de Théodote* et *Extraits sur les Ecritures prophétiques*; des fragments d'un grand ouvrage en huit livres qui portait le titre d'*Hypotyposes* et qui devait être un commentaire allégorique de divers passages de la Bible. Cela est beaucoup, mais ne représente pas toute la production littéraire du maître. Le catalogue donné par Eusèbe signale encore des traités *Sur Pâques*, *Sur le Jeûne*, *Sur la détraction*, *Aux judaïsants*, et quelques autres.

Clément devait être un délicieux causeur. Il sait tout; il a tout lu; il parle de tout avec agrément et sans effort. Il cite les poètes et les prosateurs, avec une extraordinaire mémoire : ses ouvrages sont une mine presque inépuisable de renseignements, et nous connaissons par eux seuls bien des auteurs de l'antiquité profane. Il aime raconter, et tout lui sert d'occasion pour rappeler une légende, pour noter une réflexion savoureuse d'un philosophe ou la raillerie d'un poète comique. Il emploie d'ailleurs une langue claire, abondante, un peu diffuse parfois, mais aussi correcte qu'il est possible de son temps et dans son milieu. Ces qualités deviennent assez facilement des défauts dans des livres écrits. Il faut bien reconnaître que Clément ignore l'art de la composition. On peut, à la rigueur, trouver un plan dans le Protreptique et le Pédagogue. Il faut renoncer à en chercher un dans les Stromates qui sont plus un recueil de souvenirs, de notes, de réflexions, de textes, que toute autre chose. On se laisse prendre d'ailleurs à toute cette bonhomie. Clément est long parfois; il n'est jamais

ennuyeux. Son optimisme enchante : nulle part ailleurs le christianisme n'a montré autant d'allégresse reconnaissante que dans ces ouvrages rédigés par un authentique enfant de l'Hellade.

Origène. — Si grande qu'elle puisse être, la gloire de Clément s'efface à côté de celle de son disciple Origène. Celui-ci est le maître par excellence de l'école d'Alexandrie: exégète, théologien, prédicateur, apologiste; il a abordé tous les genres et ne s'est montré inférieur en aucun.

Grâce à Eusèbe, le détail de sa vie nous est admirablement connu. Il était né en 185 ou 186, et, par un rare bonheur, appartenait à une famille chrétienne. Son père Léonide fut son premier maître. Pantène et Clément achevèrent de l'instruire. Il montra une intelligence si ouverte, jointe à une sagesse si consommée, qu'en 202-203, après le départ de Clément, l'évêque Démétrius le mit à la tête du didascalée d'Alexandrie : il avait à peine dix-huit ans.

Alors commence pour lui une existence toute consacrée à l'enseignement et à la composition de ses ouvrages. Beaucoup de ses élèves sont plus âgés que lui : il les subjugue par son autorité; d'autres sont plus instruits : il n'hésite pas à reprendre ses études, à écouter les leçons du néoplatonicien Ammonius Saccas, à étudier l'hébreu pour être capable de lire dans le texte original les livres de l'Ancien Testament. De jour en jour, il groupe autour de sa chaire un auditoire plus nombreux et plus attentif. Quelques voyages interrompent parfois le cours de ses leçons : il va à Rome en 212, afin de visiter cette très antique église; en Palestine vers 215. Le bruit de sa réputation l'accompagne partout : à Rome, Hippolyte s'honore de prêcher devant lui; à Césarée de Palestine, l'évêque Théoctiste lui demande d'expliquer l'Evangile à l'église, bien qu'il ne soit que laïque. En 218 ou 219, il est de retour à Alexandrie, à l'apogée de sa gloire et de sa science. Il a la bonne fortune de trouver en

son disciple Ambroise un véritable Mécène, qui lui fournit des tachygraphes et des copistes, grâce auxquels ses travaux sont assurés désormais d'une large publicité.

Cette activité féconde est brusquement interrompue vers 230. Cette année-là, au cours d'un nouveau voyage, Théoctiste l'ordonne prêtre à Césarée de Palestine. Lorsque, après avoir visité Ephèse, Nicomédie, Athènes, il veut rentrer à Alexandrie et reprendre ses cours, l'évêque le dépose du sacerdoce, lui interdit le didascalée, le chasse de l'Egypte.

Mais Origène est indomptable. Césarée devient alors sa résidence habituelle; et l'école le suit en Palestine. De nouveau il enseigne, il prêche, il écrit. Il devient l'arbitre de l'orthodoxie; de toutes parts on a recours à lui, pour réfuter les hérétiques, pour exposer la véritable doctrine, pour résoudre les questions difficiles. En 250, la persécution de Dèce le trouve à son poste. Il avait échappé déjà aux persécutions de Septime Sévère en 202-203 et de Maximin en 235-237 : celle de Dèce lui est plus rigoureuse. Il est jeté en prison, écartelé; mais le supplice n'a pas raison de son héroïsme. Il meurt enfin vers 253, à Tyr de Phénicie, épuisé par l'âge, par la fatigue, par les suites des tortures qu'il avait endurées pour la foi.

Cette vie, entièrement dévouée au service de l'Eglise, offre une incontestable beauté. Sans doute, Origène s'est quelquefois trompé. Il aimait trop la philosophie, il croyait trop à la puissance de la raison humaine, il tenait trop encore à confondre le christianisme avec une gnose et l'Eglise avec un didascalée. Son esprit aventureux ne savait pas assez se défier des vastes synthèses dans la construction desquelles la doctrine traditionnelle tenait une place insuffisante. Il méritait assurément les condamnations dont sa mémoire a été l'objet. Mais on n'a pas le droit de méconnaître sa droiture et sa loyauté. S'il n'est pas mort martyr, ce n'est pas faute de l'avoir désiré : de sa plus

tendre jeunesse jusqu'au terme de sa carrière, il s'est toujours efforcé de rendre témoignage à la vérité.

Comme écrivain, Origène est presque universel : au IV^e^ siècle on ne lui attribuait pas moins de six mille ouvrages, chiffre exagéré sans doute, mais qui ne paraissait pas invraisemblable à saint Epiphane. De cette énorme production, une grande partie a disparu; une autre ne nous a été conservée que dans des traductions latines. Ce qui reste dans le texte original ne représente plus qu'une très faible portion de l'œuvre immense du grand alexandrin.

C'est surtout à l'explication de l'Ecriture Sainte que sont consacrés les livres d'Origène. La parole de Dieu est pour lui le commencement et la fin de la sagesse; en elle se trouvent cachés tous les trésors de la vérité, tous les enseignements de la vie pratique. Il suffit de l'étudier et de la comprendre pour tout savoir et pour arriver à la perfection. Aussi le maître ne cesse-t-il pas de la commenter, depuis le jour où il commence son enseignement au didascalée d'Alexandrie.

Avant tout, il lui faut un texte irréprochable de ces livres de l'Ancien et du Nouveau Testament qui sont l'aliment quotidien de sa vie spirituelle. Et le voilà qui s'acharne à la composition des *Hexaples*, immense recueil où, sur six colonnes parallèles, sont minutieusement copiés le texte hébreu de l'Ancien Testament, la transcription de ce texte en caractères grecs, et les versions d'Aquila, de Symmaque, des Septante, de Théodotion; le tout avec des signes diacritiques, astérisques et obèles, destinés à marquer ce que les Septante ajoutaient ou retranchaient à l'hébreu. Les Psaumes sont même copiés sur huit colonnes, car Origène a eu la joie d'en découvrir deux autres versions grecques. Commencés à Alexandrie, les Hexaples ne sont achevés qu'à Césarée. Le travail a duré de longues années. Mais l'ouvrier arrive au terme de sa tâche. Seulement il n'avait pas prévu qu'après lui personne n'aurait le courage de transcrire son

manuscrit. On en fit quelques copies partielles, quelques éditions abrégécs. L'œuvre disparut lorsque fut ruinée la précieuse bibliothèque de Césarée.

Après l'établissement du texte, l'explication. A l'usage des savants, Origène rédige des *scholies* qui éclairent des difficultés grammaticales, et des commentaires, divisés en *tomes*, qui proposent une exégèse détaillée des livres saints. Sous la plume des tachygraphes qui suivent avec peine la dictée du maître, les commentaires s'allongent indéfiniment. Indifférent au sens littéral de l'Ecriture, Origène ne s'intéresse qu'au sens spirituel, et la méthode allégorique lui inspire sans cesse de nouveaux développements. Tour à tour, il entreprend d'interpréter l'Evangile de saint Jean, la Genèse, les Psaumes, les Proverbes, le Cantique des Cantiques, Isaïe, les Lamentations, Ezéchiel, les petits prophètes, l'Evangile de saint Matthieu, celui de saint Luc, les Epîtres de saint Paul. Il prend, abandonne et reprend un travail qui paraît sans fin. Plusieurs de ses commentaires demeurent inachevés, malgré leur étendue considérable; l'œuvre triomphe alors de l'ouvrier. Il est vrai que d'autres peuvent être menés à terme; que le Cantique des Cantiques est même l'objet de deux interprétations successives. Mais ce vaste labeur est lui aussi trop lourd pour la postérité. Aucun des commentaires savants d'Origène ne nous est parvenu tel qu'il était sorti de la pensée du grand exégète, et nous devons nous contenter d'en lire les imposants débris.

Pour les simples fidèles, voici des *homélies*, car Origène est un grand prédicateur. Trop facilement, nous nous le représentons comme un savant enfermé dans son cabinet de travail. Il n'en est rien. Ce savant est un apôtre, que dévore un zèle de feu. Il préfère encore la chaire de l'église à celle du didascalée; et pour les ignorants qui viennent l'écouter, sa parole se fait plus simple, son explication plus humble, plus pratique surtout. Nous avons encore, presque

toujours dans des traductions latines, près de deux cents homélies sur divers livres de l'Ancien et du Nouveau Testament : elles constituent peut-être la partie la plus curieuse, à coup sûr la plus émouvante, de l'œuvre d'Origène, parce qu'elles nous le montrent en contact avec la foule des croyants, et qu'elles nous font connaître, mieux que tout autre livre, la vie chrétienne du IIIe siècle.

Les écrits scripturaires sont le travail de la maturité et de la vieillesse d'Origène. Il fallait les mentionner d'abord parce qu'ils sont les plus caractéristiques de son esprit. Mais il semble bien que son grand ouvrage dogmatique *Sur les Principes* est antérieur au moins à la plupart d'entre eux. Celui-ci est unique en son genre dans toute l'antiquité chrétienne, car il réprésente la plus ancienne Somme théologique qui ait été conçue et réalisée. Avec une hardiesse sans égale, Origène se propose d'y donner un exposé d'ensemble des dogmes chrétiens, en partant de la nature intime de Dieu pour aboutir à la consommation des choses. Il réalise son plan en quatre livres, non sans un certain désordre d'ailleurs, mais on reste stupéfait de toutes les idées neuves que soulève un tel ouvrage. De très bonne heure, un écrit aussi audacieux rencontra des adversaires. Près de deux siècles après sa composition, il était encore capable de passionner l'opinion des théologiens. En le traduisant en latin, Rufin voulait en montrer l'innocuité; Jérôme au contraire pensait en faire valoir les dangers. Le texte grec et la traduction de saint Jérôme ont disparu; nous n'avons plus que la version édulcorée de Rufin : elle nous suffit à juger l'ouvrage et à reconnaître que plusieurs parmi les solutions qu'il propose sont inconciliables avec l'enseignement de l'Eglise.

Le *De principiis* est le principal des écrits théologiques d'Origène; il n'était pas le seul, car nous savons que le maître avait encore rédigé des *Stromates* et deux ouvrages *Sur la Résurrection*. Tout cela est perdu.

Par contre, nous possédons encore deux traités ascétiques, l'un *Sur la prière*, l'autre *Exhortation au martyre*, qui sont du plus vif intérêt. Nous y retrouvons le prêtre chrétien, dévoué au salut des âmes, vibrant d'émotion à la pensée du martyre, auquel il encourage ses disciples. Ces petits livres ont été lus très dans l'antiquité. Ils méritent de l'être encore aujourd'hui.

C'est par un grand ouvrage apologétique que se termine la carrière d'écrivain d'Origène. Un de ses disciples, Ambroise, lui avait fait lire un *Discours véritable*, composé vers 178 par un philosophe païen du nom de Celse. Origène trouva le livre de Celse assez dangereux pour mériter une réfutation. Vers 248, il se mit à la tâche, et rédigea une des apologies les plus complètes, les plus puissantes, que nous ait laissées l'antiquité. Le *Contre Celse* n'a rien perdu de son actualité : les objections du philosophe étaient certes prenantes; les réponses d'Origène sont décisives contre la plupart d'entre elles. Jamais son érudition, mise au service de sa foi, n'avait aussi bien servi Origène que dans cette réfutation du paganisme, qui devait être son testament littéraire. Après l'avoir achevée, le maître pouvait partir : il avait, lui aussi, édifié son monument.

Depuis sa mort, Origène est dans l'Eglise un signe de contradiction. Le théologien et l'exégète ne sont pas en lui à l'abri de tout reproche. L'écrivain, qui nous intéresse spécialement ici, n'est pas de premier ordre; ses défauts s'expliquent sans peine, si l'on se rappelle qu'il publia beaucoup, et que la plupart de ses ouvrages ont été notés par des tachygraphes, sans avoir subi l'indispensable révision. Du moins, tout le monde se retrouve d'accord pour admirer en lui une âme noble, généreuse, éprise d'idéal et de sainteté; un esprit droit, largement ouvert à la science en même temps que docilement soumis à l'Eglise. Dans l'histoire de la pensée chrétienne, Origène occupe une place hors de pair.

Les disciples d'Origène. — Aussi n'est-il pas étonnant que son influence s'exerce longuement après sa mort. Pendant un demi-siècle au moins, tout ce qui pense et tout ce qui écrit en Egypte se rattache à son école. Nous ne savons pas grand chose de l'activité littéraire d'Héraclas, son successeur au didascalée d'Alexandrie, ni d'Ambroise, son protecteur et son ami, ni d'un certain Tryphon, à qui l'on devait quelques ouvrages exégétiques. Mais saint Denys d'Alexandrie nous apparaît comme un grand évêque.

Celui-ci avait également enseigné au didascalée. Il fut appelé à l'épiscopat en 248-249 et se trouva dès lors mêlé à toutes les questions qui préoccupaient l'Eglise, en une période extraordinairement troublée : question des faillis en temps de persécution; question de Novatien et de son schisme; question du baptême des hérétiques; question du sabellianisme; question de Paul de Samosate. Saint Denys s'intéresse à tout et prend parti sur tout. Il écrit non seulement aux autres évêques d'Egypte et à ceux de la Pentapole qui dépendent de lui, mais aux fidèles, aux prêtres, aux évêques de Rome, à Corneille, à Xyste, à Etienne, à Denys et à Philémon; à Théotecne de Césarée, à Fabius d'Antioche, aux fidèles de Laodicée, à l'Eglise d'Arménie. Par son activité il rappelle son contemporain, saint Cyprien de Carthage. Il le dépasse peut-être par la largeur de ses vues et par une aimable humanité, qui le porte d'instinct aux solutions indulgentes et fait de lui le grand pacificateur de son temps.

Eusèbe, qui possédait le recueil complet de ses lettres, a bien voulu en copier de longs fragments, et cela est heureux, car nous ne connaissons de cette correspondance que ce que l'historien nous en apprend. Nous sommes encore moins bien renseignés sur les autres ouvrages de Denys. Nous savons qu'il avait composé un traité *Sur la nature*, dans lequel il réfutait les théories atomistes d'Epicure et

de ses disciples; deux livres *Sur les promesses*, destinés à répondre aux rêveries millénaristes, que cherchait à propager l'évêque Népos; un ouvrage théologique intitulé *Justification et Apologie*, où il se défendait contre l'accusation de subordinatianisme, qui lui avait été adressée par des compatriotes et accueillie par saint Denys de Rome. Ce dernier ouvrage serait important à connaître pour l'histoire du dogme trinitaire. Comme des précédents, il ne s'en est conservé que des passages isolés.

Des successeurs de Denys au didascalée, Théognoste et Pierius, nous ne savons à peu près rien : quelques titres d'ouvrages, quelques appréciations portées par saint Jérôme et Photius. Cela ne nous mène pas très loin. Nous devons regretter d'autant plus la perte des livres écrits par ces deux hommes, qu'ils ont vécu et enseigné à une époque sur laquelle notre ignorance est presque totale.

Anatole d'Alexandrie, devenu vers 268 évêque de Laodicée; Philéas, évêque de Thmuis et martyr lors de la grande persécution; Hésychius, l'auteur d'une recension nouvelle de la Bible grecque: Hiéracas, le premier écrivain ecclésiastique qui ait composé des ouvrages en langue copte, ne sont pour nous que des noms, grâce auxquels nous arrivons sans heurt au début du IV^e^ siècle. A cette époque, l'évêque d'Alexandrie s'appelle Pierre, et il est le premier, à notre connaissance, qui, en Egypte, fasse une opposition décisive à l'origénisme. Il avait écrit contre Origène deux ouvrages, *Sur la non-préexistence des âmes* et *Sur la résurrection*, qui sont presque entièrement perdus. Il ne nous reste de lui qu'une lettre sur la pénitence, ou plus exactement quatorze canons qui accompagnaient cette lettre : grâce à eux, nous avons des renseignements précieux sur l'état des esprits en Egypte au moment de la grande persécution.

La longue liste des écrivains chrétiens de l'Egypte, que nous venons de parcourir, est encore loin d'être complète.

Elle rappelle les principaux noms qui intéressent l'histoire littéraire. Mais elle ne tient aucun compte d'œuvres qui, sans être proprement littéraires, n'en sont pas moins importantes : je veux dire des lettres, des prières, des hymnes, des fragments de toute sorte que nous rendent, de plus en plus nombreux, les papyrus trouvés au cours des fouilles récentes. De tous ces morceaux, rédigés par des inconnus, c'est à peine si nous savons la date. Chacun d'eux pris isolément semble méprisable. Leur ensemble constitue une documentation unique sur les chrétiens des vieux âges, dans l'intimité desquels il nous fait entrer. Il est impossible d'en donner le détail; mais il aurait été injuste de ne pas rappeler la contribution qu'ils fournissent à l'historien.

BIBLIOGRAPHIE DE LA PREMIÈRE PÉRIODE

A. HARNACK, *Geschichte der altchristlichen Literatur bis Eusebius* : I. *Die Ueberlieferung*; II. *Die Chronologie*, Leipzig, 1893-1904.

G. KRUEGER, *Geschichte der altchristlichen Litteratur in der ersten drei Jahrhunderten*, Fribourg, 1895-1897.

F. HENNECKE, *Neutestamentliche Apokryphen*, 2e édit., Tubingue, 1924.

H. HEMMER *Les Pères apostoliques, S. Clément de Rome*, Paris, 1909.

A. LELONG, *Les Pères apostoliques, Ignace d'Antioche*, Paris, 1910.

H. HEMMER, A. LAURENT, G. OGER, *Les Pères apostoliques, La Didachè et l'épître de Barnabé*, Paris, 1907.

A. LELONG, *Les Pères apostoliques, Le Pasteur d'Hermas*, Paris, 1912.

P. BATIFFOL, *L'Eglise naissante et le catholicisme*, Paris 1910.

A. PUECH, *Les Apologistes grecs du IIe siècle de notre ère*, Paris, 1912.

M. J. LAGRANGE, *Saint Justin*, Paris, 1914.

E. DE FAYE, *Gnostiques et gnosticisme, Etude critique des documents du gnosticisme chrétien aux IIe et IIIe siècles*, 2e édit., Paris, 1925.

A. DUFOURCQ, *Saint Irénée*, Paris, 1904.

A. D'ALÈS, *La théologie de saint Hippolyte*, Paris, 1906.
E. DE FAYE, *Clément d'Alexandrie*, 2e édit., Paris, 1906.
G. BARDY, *Clément d'Alexandrie*, Paris, 1926.
F. PRAT, *Origène*, Paris, 1907.
E. DE FAYE, *Origène*, t. I, Paris, 1924.
J. BUREL, *Denys d'Alexandrie*, Paris, 1910.
C. WESSELY, *Les plus anciens monuments du christianisme écrits sur papyrus* Paris, 1909-1924.

DEUXIÈME PÉRIODE

L'AGE D'OR (318-410)

L'ÉDIT de Milan marque le début d'une période nouvelle dans l'histoire du christianisme. Libre désormais de toute préoccupation du côté de l'Etat qui la protège, l'Eglise se développe dans des milieux qui étaient jusqu'alors restés réfractaires à son influence. Le monde intellectuel se décide à venir à elle, à mettre à son service les ressources de la rhétorique et de la littérature profane. De plus en plus, les écrivains chrétiens se montrent soucieux de la forme que leurs prédécesseurs avaient ignorée ou méprisée. Mais leur culte du beau langage n'est jamais si exclusif qu'ils consentent à parler pour ne rien dire, à couvrir le vide de la pensée sous des mots et des phrases artistement cadencés. Au moment même où les derniers écrivains païens s'épuisent à construire de belles œuvres creuses, les grands orateurs chrétiens déploient toutes les ressources de leur science du langage pour servir le dogme et la morale qu'ils sont chargés d'exposer aux fidèles. Si le IV^e^ siècle est l'âge d'or de la littérature chrétienne, c'est précisément parce qu'on trouve réalisée, dans les œuvres qu'il a produites, cette indispensable union d'une pensée vigoureuse et d'une langue riche et éloquente.

Plus que jamais se manifestent les divergences, parfois même les oppositions, d'écoles. Il y a un abîme entre Alexandrie et Antioche. L'Egypte est, jusqu'à la mort de saint Athanase et au delà, la citadelle de l'orthodoxie contre l'arianisme. Antioche au contraire, avec la Palestine et la Syrie, qui subissent l'influence intellectuelle de cette métropole, est la terre d'élection de l'hérésie, plus ou

moins ouvertement prêchée. Vers la fin du IVe siècle seulement, elle donne à l'Eglise catholique un de ses plus grands orateurs, saint Jean Chrysostome. En Asie Mineure, la Cappadoce, illustrée naguère par saint Grégoire le Thaumaturge, reste le centre de la vie religieuse : après avoir été la pourvoyeuse de l'arianisme en sophistes, en prédicateurs, en évêques même, elle révèle, vers 360, ces incomparables docteurs qui sont saint Basile, saint Grégoire de Nazianze, saint Grégoire de Nysse.

L'ÉGYPTE

ALEXANDRIE a été, vers 323, la patrie de l'arianisme : dans cette ville, le prêtre de Baucalis, Arius, originaire de la Pentapole, enseigna pour la première fois sa doctrine qui faisait une créature du Fils de Dieu. Mais Arius avait été formé à l'école d'Antioche; il n'appartenait à l'Egypte que par le fait de sa résidence. Et toute l'Egypte se dressa contre lui, aussitôt qu'il eût commencé à prêcher. La littérature chrétienne de l'Egypte du IV^e^ siècle est essentiellement une littérature antiarienne.

Alexandre.—Le premier qui dénonça l'erreur d'Arius fut l'évêque d'Alexandrie, Alexandre (312-328). Dès qu'il en eût connaissance, il écrivit à ses collègues de l'épiscopat pour leur demander de la condamner avec lui. Saint Epiphane a connu un recueil qui ne comprenait pas moins de soixante-dix lettres sur ce sujet. Ce précieux recueil ne nous a pas été conservé, mais nous avons encore deux des pièces qui en faisaient partie; deux encycliques, dont l'une nous est parvenue dans l'exemplaire adressé à Alexandre de Byzance. Ces encycliques, rédigées sans art, dans le feu de la controverse, exposent l'enseignement d'Arius et indiquent les arguments capables de le réfuter. Alexandre avait aussi composé un certain nombre d'homélies, dont nous avons, en traduction syriaque, des fragments plus ou moins authentiques.

Saint Athanase. — Le grand champion de la cause catholique est le successeur d'Alexandre, Athanase. Celui-ci a toutes les qualités d'un chef; et durant son long épiscopat, il les déploie avec magnificence. Les quarante-six ans pendant lesquels il est à la tête de l'Eglise d'Alexandrie sont une des époques les plus troublées qu'on puisse imaginer. Il faut lutter sans cesse contre Arius et ses partisans, contre les schismatiques mélitiens, contre l'empereur, parfois même contre certains défenseurs maladroits et intransigeants de la foi de Nicée. Athanase tient tête à tous ses adversaires, avec une inlassable vaillance. On peut l'exiler, et l'on ne s'en fait pas faute : à cinq reprises on l'oblige à quitter sa ville épiscopale, à chercher un refuge, tantôt à Trèves dans le lointain Occident, tantôt au fond des solitudes de la Thébaïde. L'un après l'autre, Constantin, Constance, Julien, Valens, essayent de se débarrasser de lui, tout au moins de le réduire au silence. Tous échouent devant sa fermeté. On ne peut faire taire cette voix qui crie sans cesse en faveur de la vérité méconnue. A certains moments, Athanase semble seul à proclamer dans le monde le symbole de Nicée. Tous les autres sont impuissants ou ralliés, et l'univers s'étonne d'être arien. Mais il suffit d'un tel défenseur pour assurer la victoire. Une cause soutenue par Athanase ne saurait être abattue.

On devine sans peine ce que peut être la production littéraire d'un pareil homme. Comment, au milieu d'une vie si agitée, trouverait-on de la place pour des œuvres savantes, qui exigent le calme de la réflexion? Avant son épiscopat, avant même le commencement de la controverse arienne, Athanase avait eu le temps de rédiger une telle œuvre, une apologie en deux livres, intitulée *Contre les Grecs et de l'Incarnation du Verbe*. C'est un beau traité, composé selon toutes les règles de l'art. Le premier livre est une réfutation du paganisme. Le second livre explique les raisons de l'Incarnation et la démonstration du chris-

tianisme. L'auteur s'applique à bien écrire, à citer, quand il le faut, les auteurs profanes. Tout cela est distingué, mais ne sort pas des limites d'un genre, dont les lois sont désormais tracées.

La lutte, qui est l'état ordinaire d'Athanase à partir de 328, ne lui permet plus d'écrire de semblables ouvrages. Désormais, il ne prend la plume que pour se défendre ou pour défendre le concile de Nicée, ce qui est tout un. Mais il ne laisse passer aucune occasion. Tous ses livres sont des apologies personnelles, vivantes, chaudes, bourrées de fait, d'arguments, de preuves. Avec un sens merveilleux de l'à-propos, il a gardé toutes les lettres qu'on lui a adressées; il a pris copie de toutes celles qu'il a envoyées lui-même; il a constitué d'incomparables dossiers remplis de documents, édit impériaux, enquêtes épiscopales, procès-verbaux de fonctionnaires, symboles conciliaires. Tout a pris place dans ses cartons. Le moment venu, il ressort ses documents, ceux du moins qui peuvent lui être utiles.

L'histoire chez lui se transforme parfois en plaidoyer; mais la cause qu'il défend n'est pas seulement la sienne; c'est celle de toute l'Eglise. L'*Apologie contre les Ariens* rappelle les événements écoulés depuis 330, en insistant spécialement sur les conciles de Tyr (335) et de Sardique (343). L'*Apologie à Constance* et l'*Apologie pour la fuite* justifient Athanase des griefs invoqués contre lui après les tragiques incidents de 356. L'*Histoire des Ariens aux moines* raconte les débuts de l'arianisme, et poursuit son récit vivant et imagé jusqu'à l'année 357. Ces ouvrages sont si remplis de détails minutieux, si bourrés de textes officiels, qu'on croit un instant avoir affaire à la plus sereine et à la plus impartiale des histoires. Mais bientôt un mot, une insulte lancée en passant contre un adversaire, un trait d'esprit viennent mettre le lecteur en défiance; il regarde de plus près et s'aperçoit que l'écrivain n'a dit que ce qu'il a bien voulu, et qu'il a une manière singulièrement person-

nelle de présenter son récit. Certes, Athanase ne falsifie aucun document, bien que des historiens récents l'en aient parfois accusé; il ne cite que des pièces authentiques. Mais il ne raconte pas tout et laisse de côté certains témoignages qui pourraient le desservir. Ne lui demandons pas quelque chose qu'il n'a pas voulu faire. En lisant ses livres d'histoire dans l'esprit où il les a écrits, nous nous trouverons jetés en pleine lutte, et sans peine, nous nous laisserons convaincre par un si merveilleux avocat, qui est en même temps un héros et un saint.

Athanase agit de même dans ses lettres. Voici des encycliques; celle de 340 destinée à tous les évêques du monde catholique, et celle de 356 adressée aux évêques d'Egypte et de Libye : quelle verve, quelle flamme, en de tels écrits; l'auteur n'a pas scrupule de mettre son âme à nu, d'exhaler ses plaintes, de crier son indignation. Les Ariens n'ont-ils pas déchiré son Eglise, ne l'ont-ils pas chassé lui-même, au mépris des droits les plus sacrés? pourquoi auraient-ils encore besoin de ménagements et de respect? Voici les lettres *Sur l'opinion de Denys, Sur les synodes de Rimini et de Séleucie, Sur les décrets du concile de Nicée* : lettres si l'on veut par la forme, mais au fond véritables traités, destinés à enlever aux Ariens le patronage de saint Denys dont ils osent se réclamer et à hâter la réconciliation des homéousiens, partisans de Basile d'Ancyre; ces écrits, dont les meilleurs arguments sont des textes et des formules conciliaires, sont intéressants surtout par l'esprit de paix et de concorde qui s'y fait sentir à l'égard de frères encore séparés par une différence sensible de vocabulaire. Les lettres *aux Antiochiens* (362), à l'empereur Jovien (363), *aux Africains* (369) sont postérieures à l'époque des grandes luttes; écrites au nom des conciles d'Alexandrie, elles rappellent à leurs destinataires les exigences vraies du concile de Nicée. Athanase a déjà triomphé lorsqu'il les rédige; il peut, sans effort, y employer

un langage apaisé et tranquille, auquel nous n'avions guère été habitués.

Il en est encore ainsi dans les trois lettres à *Sérapion de Thmuis* sur la divinité du Saint-Esprit, dans celles à *Epictète* de Corinthe, à *Adelphe*, à *Maxime* le philosophe sur l'Incarnation et l'existence réelle de l'âme humaine dans le Christ : celles-ci sont des épîtres doctrinales, dans lesquelles les noms propres sont d'autant plus soigneusement évités qu'il s'agit de doctrines enseignées par des ennemis d'Arius, et qu'il semble préférable de réfuter leurs erreurs sans les désigner d'une façon trop précise.

Les évêques d'Alexandrie avaient la coutume d'annoncer chaque année la date de Pâques à leurs diocésains dans une lettre spéciale. Nous savons qu'Athanase, même durant ses longues périodes d'exil, est resté fidèle à la tradition. Mais nous n'avons plus que treize de ses *lettres festales*, et encore dans une version syriaque; ces lettres nous étonnent d'ailleurs par leur calme. Même celles des années les plus tragiques ne contiennent guère qu'un enseignement spirituel, sans allusion précise aux événements : nous pouvons en conclure que nous avons affaire à un genre qui obéit à des règles étroitement fixées; mais surtout que saint Athanase ne veut pas distraire ses fidèles de leur avancement intérieur, en les rejetant au milieu des controverses.

Aux écrits de circonstance que nous venons de mentionner s'ajoutent des traités dogmatiques : et ceux-ci ne sont-ils pas encore des écrits de circonstance? Le plus important d'entre eux est intitulé *Contre les Ariens*, et comprend trois livres; le livre quatrième des manuscrits et des éditions étant en effet inauthentique, d'après la plupart des historiens récents. On n'y cherchera pas une théologie profonde et subtile de la Trinité ou de l'Incarnation, car saint Athanase n'a rien d'un métaphysicien de profession, et les événements ne lui permettent guère de s'attarder en

chemin. Il lui suffit d'établir fortement le dogme catholique, en s'appuyant sur les enseignements de l'Ecriture inspirée. L'examen et le commentaire d'un passage des *Proverbes* (VIII, 22), dont les Ariens faisaient le plus grand cas, occupe dans son ouvrage presque un livre entier. A plusieurs reprises sont cités par lui des textes empruntés aux protagonistes de l'hérésie : la réfutation de ces textes complète heureusement l'exposé positif dont le thème est emprunté aux livres saints.

D'autres ouvrages, *De l'Incarnation et contre les Ariens*; *Sur le passage : Toutes choses m'ont été livrées* ; *Exposé de la foi*, sans avoir la même importance que les discours *Contre les Ariens*, en précisent la doctrine sur des points de détail. Bien des titres seraient encore à citer, car l'héritage littéraire, que nous a transmis l'antiquité sous le nom d'Athanase, est considérable. Mais il comporte un assez grand nombre de faux. Il était naturel que l'on abusât, dans certains milieux, de l'autorité extraordinaire du grand docteur, pour lui attribuer des écrits anonymes, et même, à l'occasion, pour lui faire couvrir telle ou telle hérésie. Les Apollinaristes surtout ont employé ce stratagème : un ouvrage *Sur l'Incarnation du Dieu Verbe*, un autre *Que le Christ est un* remontent jusqu'à eux. D'autres encore y ont recouru, qui étaient orthodoxes : ainsi les auteurs inconnus du quatrième livre *Contre les Ariens*, du traité *Sur l'incarnation contre Apollinaire*, des cinq dialogues *Sur la Trinité*, des deux dialogues *Contre les Macédoniens*, et bien d'autres encore, dont il y aurait lieu d'étudier les œuvres de plus près qu'on ne l'a fait jusqu'ici.

Faut-il enfin mentionner les écrits exégétiques d'Athanase et ses écrits moraux? La *Vie de saint Antoine*, biographie édifiante plutôt qu'histoire au sens strict, est certainement de lui. Mais l'authenticité d'un écrit *Sur la virginité* est au moins douteuse; et la plupart des fragments exégétiques qui portent son nom ne sont pas assurés. Nous

savons, par les auteurs anciens, que le grand évêque avait trouvé le temps d'écrire *Sur les titres des psaumes*, sur *Job*, sur l'*Ecclésiaste* : autant dire que nous n'avons rien ou presque rien de tous ces travaux.

Peu à peu, nous nous laissons aller à traduire, sous la forme d'un catalogue, la multiple activité de saint Athanase. Rien pourtant ne pourrait donner une idée aussi fausse de son œuvre qu'une liste systématique où seraient observées les classifications traditionnelles. Lorsque cet homme écrit, c'est qu'il ne peut agir autrement, ou qu'il juge que le livre est encore une forme de l'action. Toute sa vie est dirigée par l'unique pensée de défendre la foi des trois cent dix-huit Pères : hors de là, il ne veut rien savoir. Mais quand cette foi est en jeu, tout le reste ne compte plus. L'évêque monte sur la brèche et sonne le clairon. Inutile, en de telles conditions, de faire l'éloge de sa langue, de son style, de ses qualités littéraires. Il se donne et cela suffit. Lorsque l'éloquence naturelle l'entraîne, il est incomparable. Cela arrive souvent, et c'est tout de même ce qui vaut à saint Athanase une place de choix dans l'histoire des lettres chrétiennes.

Sérapion de Thmuis.— Parmi ses contemporains, un petit nombre seulement sont à signaler. Sérapion, évêque de Thmuis, de 339 environ à 360, nous est déjà connu comme le destinataire des lettres de saint Athanase sur le Saint-Esprit. On lui doit un *Traité contre les manichéens* et quelques lettres. On lui attribue surtout un *Euchologe*, recueil de prières et de formules liturgiques, publié pour la première fois en 1899 : ce petit livre, dont on ne sait pas au juste pourquoi il porte le nom de Sérapion, est du plus haut intérêt pour l'histoire du culte chrétien.

Moines. — L'Egypte est le pays des solitaires : la vie monastique y prit naissance et s'y développa considérablement durant le IV^e^ siècle. Comme de juste, les moines ont

peu écrit. Ils n'étaient pas faits pour cela. On doit pourtant à quelques-uns d'entre eux des lettres et des règles, plus ou moins retouchées par la suite. De saint Antoine (251-356), saint Jérôme connaissait sept lettres à divers monastères; de saint Pacôme (vers 290-346), nous avons encore une règle traduite en latin par saint Jérôme, et quelques lettres, également traduites en latin par un inconnu.

Plus importante serait l'œuvre de Macaire d'Egypte, (vers 300-390) à qui l'on attribuait jusqu'à ces dernières années, cinquante *Homélies spirituelles*, si leur origine véritable était mieux établie. Les critiques récents semblent s'accorder pour voir dans ces homélies l'œuvre d'un hérétique messalien.

Evagrius le Pontique, né dans le Pont à Ibora, vers 345, est le plus célèbre des disciples de Macaire. Il avait été ordonné lecteur par saint Basile, diacre par saint Grégoire de Nazianze. Ce ne fut qu'après le concile de Constantinople qu'il quitta le monde et vint en Egypte où il passa les dernières années de sa vie. Tous ses ouvrages, et ils étaient nombreux, sont écrits pour les moines et traitent des problèmes de la vie spirituelle. Parmi eux, les auteurs anciens estimaient surtout l'*Antirrhétique* ou *Traité des huit pensées de malice*, qui enseignait aux solitaires à lutter efficacement contre la gourmandise, la luxure, l'avarice, la tristesse, la colère, la paresse, l'envie et l'orgueil; le *Moine*, recueil de cent sentences pour les commençants; le *Gnostique*, cinquante sentences pour les plus avancés; les *Problèmes prognostiques*, six cents maximes ascétiques; les *Maximes aux Moines et aux Vierges*, etc... La mémoire d'Evagrius a malheureusement souffert des querelles origénistes auxquelles elle a été mêlée, surtout du temps de Justinien. Plusieurs des ouvrages du Pontique ont disparu : d'autres n'ont été conservés que dans des versions syriaques ou latines; d'autres encore ont subi des altérations où il est assez difficile de se reconnaître.

Didyme. — Comme Evagrius, Didyme a été après sa mort, compromis par l'origénisme de certains de ses ouvrages. Aussi beaucoup de ses livres n'ont-ils pas été conservés, et nous n'avons qu'un petit nombre d'entre eux dans leur texte original.

Didyme avait dû naître vers 313. Il devint aveugle de très bonne heure, ce qui ne l'empêcha pas d'étudier avec tant de zèle qu'il fut l'un des plus savants hommes de son temps. Parmi ceux qui reçurent ses leçons, l'histoire rappelle les noms d'Evagrius, de Palladius, de saint Jérôme. Lorsqu'il mourut en 398, il avait accompli une tâche considérable et composé des ouvrages sur toutes les questions intéressant la théologie et l'exégèse.

Théologien, Didyme avait écrit *Sur les sectes*, *Sur le Saint-Esprit*, *Sur la mort des enfants*, *Contre les Ariens*, *Contre Eunome*, *Sur la Trinité*, *Commentaires sur le De principiis d'Origène*, *Contre les Manichéens*, *De l'âme*, *De la foi*, et d'autres encore. De tout cela, il nous reste le traité sur le Saint-Esprit, dans une traduction latine de saint Jérôme; le traité sur la Trinité, dans un seul manuscrit mutilé; peut-être les livres contre Eunome conservés sous le nom de saint Basile; et une partie du traité contre les Manichéens.

Exégète, Didyme avait commenté une grande partie des livres de l'Ancien et du Nouveau Testament. Les chaînes nous ont transmis sous son nom de nombreux fragments, dont la critique est loin d'être aisée et qui sont certainement d'origine très mélangée. Une explication des Epîtres catholiques, traduite par les soins de Cassiodore, renferme certains passages de Didyme, mais d'autres aussi qui appartiennent à des auteurs différents.

Une œuvre aussi étendue et aussi variée suppose, chez son auteur, une remarquable application au travail. De fait Didyme nous apparaît comme un esprit assez peu original, incapable d'invention, mais fidèle interprète de la tradi-

tion. Il cite beaucoup d'auteurs, surtout des auteurs profanes, dont il devait emprunter les textes à des florilèges et parfois des écrivains ecclésiastiques, tels que saint Basile. Il imite aussi beaucoup, sans le dire; et s'il rejette d'Origène tout ce qu'un catholique de la fin du IV^e^ siècle était obligé de rejeter, il conserve ce qu'il peut de la doctrine d'un maître qu'il vénérait. Son style sans éloquence, est monotone dans sa correction; son esprit lent n'aboutit qu'à force de répétitions. Du moins ce parfait honnête homme est bon, doux, patient, généreux. Il cherche à convaincre plutôt qu'à condamner. Il est pieux et parsème ses ouvrages de tendres invocations à la Trinité, au Christ, aux Anges. Il reste un bel exemple de zèle pour l'étude, et ses livres nous permettent de dresser un bilan assez exact de la pensée théologique au lendemain des grandes controverses trinitaires, à la veille des grandes controverses christologiques.

LES ANTIOCHIENS : SYRIE ET PALESTINE

La Palestine est la patrie de l'histoire ecclésiastique : Hégésippe en était originaire, et Jules Africain y avait longuement travaillé. Vers 265, elle donna naissance au plus illustre des historiens de l'Eglise ancienne, Eusèbe de Césarée.

Eusèbe.— Celui-ci est le modèle des érudits. Toute sa vie s'écoule à Césarée : après y avoir fait ses études sous la direction du prêtre Dorothée, un des plus savants hommes de ce temps, il y est ordonné prêtre et se lie d'amitié avec Pamphile. Il travaille dès lors avec lui, revoit les ouvrages d'Origène, enrichit de nouveaux volumes la bibliothèque de Césarée, se met à lire les vieux auteurs chrétiens. Lorsqu'éclate la persécution, Pamphile et lui sont jetés en prison : ils ne trouvent pas un meilleur emploi de leur temps que de copier la Bible et d'en corriger les exemplaires défectueux. Eusèbe cependant échappe à la mort qui enlève Pamphile à son affection, et, vers 313, il est élu évêque de Césarée. Infatigable, il travaille sans relâche : histoire, géographie, exégèse n'ont pas de secrets pour lui. L'arianisme vient le troubler un instant. Toutes ses relations, son éducation elle-même et la tendance de son esprit le portent vers l'hérésie. Il n'en souscrit pas moins

la formule de Nicée, puisque l'empereur le désire. Mais il ne fait rien pour la défendre lorsqu'elle est attaquée; bien au contraire. il assiste aux conciles qui déposent les plus ardents soldats de l'orthodoxie, Eustathe d'Antioche, Athanase d'Alexandrie, Marcel d'Ancyre. Il est d'ailleurs sans passion, comme sans ambition. Après la déposition d'Eustathe, il refuse le siège d'Antioche qui lui est offert, pour rester à Césarée, auprès de sa bibliothèque. Il étudie jusqu'à la fin de sa vie, et écrit aussi longtemps qu'il peut. Lorsqu'il meurt enfin vers 338-340, il vient d'achever un éloge de Constantin, qui doit être son dernier ouvrage.

L'antiquité chrétienne n'a pas connu de travailleur plus acharné que lui. Origène a peut-être écrit davantage, mais il l'a fait pour le bien des âmes, et comme une fonction de son ministère. Eusèbe aime la recherche pour elle-même. Il se plait au milieu des vieux textes; son bonheur le plus pur est de découvrir un ouvrage inédit et de le mettre en valeur. Sans doute, il ne se désintéresse pas de l'Eglise, dont il prétend bien être un bon ouvrier: mais il est le premier, semble-t-il, à croire qu'il est possible de servir par la plume, et que l'Eglise a aussi besoin d'historiens ou d'exégètes de profession. Comme il aime le calme, il accepte parfois des transactions, des compromissions, qu'un Athanase eût repoussées avec horreur : comparé au grand évêque d'Alexandrie, il est un bien petit caractère. Mais une telle comparaison est également injuste pour l'un et pour l'autre. Il n'y a rien de commun entre un homme d'action et un homme d'étude. On ne saurait oublier qu'après avoir accepté le symbole de Nicée, Eusèbe ne l'a jamais renié et qu'il est mort dans la communion de l'Eglise. Ceux qui font de lui un arien et ne séparent pas sa cause de celle de son homonyme de Nicomédie, se trompent certainement. Ce qui est vrai c'est qu'il n'a jamais éprouvé beaucoup de sympathie pour le consubstantiel, auquel sa formation théologique le prédisposait à donner un sens

sabellien; il a surtout redouté les disputeurs qui voulaient l'obliger à entrer dans la mêlée et à prendre part aux grands combats : son amour exagéré de la tranquillité a nui à la grandeur de son esprit.

Il est loin sans doute d'être un génie. Il écrit clairement, mais sans art. Il n'a jamais, ou presque jamais, d'élan. Il fait figure de compilateur exact et minutieux, plutôt que de grand historien. Tout en lisant, il prend des références, il fait des extraits; ce sont ces références et ces extraits qu'il insère avec soin dans ses ouvrages. Il ne faut lui demander ni beaucoup de critique, ni beaucoup de philosophie. Tel quel, il a droit cependant à notre reconnaissance et à notre estime. On demeure effrayé, en pensant au peu de choses que l'on saurait de l'antiquité chrétienne, si Eusèbe n'en avait pas écrit l'histoire.

C'est l'*Histoire ecclésiastique* en effet qui a le mieux servi la réputation d'Eusèbe. L'ouvrage contient dix livres sous sa forme actuelle, et n'a été achevé qu'en 324. Mais il était resté longtemps sur le métier et avait eu deux ou trois éditions avant de paraître en son dernier état. Eusèbe y raconte les origines du christianisme et son développement jusqu'à la veille du concile de Nicée; il y insiste sur certaines questions qui l'intéressent particulièrement, sur les successions épiscopales, sur le canon des Ecritures, sur les grands écrivains; mais, par contre, il laisse de côté d'autres séries de faits que notre curiosité aurait le plus grand désir de connaître. Les lacunes de cet ouvrage sont immenses : l'Occident presque entier reste en dehors de l'horizon d'Eusèbe, surtout depuis qu'on y parle latin. Les quarante dernières années du III^e^ siècle sont expédiées en un chapitre, sans un nom propre et sans un fait précis. Il serait aussi facile que vain de multiplier les critiques. Il reste tant de choses dans l'Histoire d'Eusèbe, tant d'extraits précieux d'auteurs anciens, tant de noms, de titres d'ouvrages, de détails, de faits précis, que nous devons nous contenter de la lire, de

l'étudier, d'en tirer profit, sans nous plaindre trop de ses imperfections manifestes.

L'histoire est à compléter par la *Chronique*, qui, comme son nom l'indique, a pour but de fournir au lecteur les éléments d'une chronologie comparée pour tous les événements de l'histoire humaine. Le genre était ancien, ayant été cultivé par Hippolyte et Jules Africain. Eusèbe reprend sur de nouvelles bases le travail de ses prédécesseurs; et, après avoir, dans une première partie, fixé les fondements de la chronologie, il établit, dans la seconde, les dates exactes des faits. L'ouvrage ainsi constitué est d'une érudition tumultueuse; ses précisions sont souvent erronées, d'autant plus que le texte original en est perdu, et que nous devons avoir recours à des traductions latine et arménienne, où les copistes ont encore multiplié les fautes; mais il est utile à consulter, spécialement pour les temps chrétiens et dans l'édition revue et complétée qu'en a donnée saint Jérôme.

A des préoccupations historiques et apologétiques tout ensemble se rattachent les *Actes des anciens martyrs* et *Les martyrs de Palestine*. Le premier de ces écrits était une collection, aussi complète que possible, des documents qu'Eusèbe avait pu recueillir sur les martyrs des trois premiers siècles, jusqu'à la grande persécution. Cet ouvrage, dont il est inutile de souligner le rare intérêt, a depuis longtemps disparu. Du moins possédons-nous encore *Les martyrs de Palestine*, récit infiniment précieux d'un témoin oculaire, grâce auquel nous pouvons suivre dans le détail l'exécution des édits persécuteurs dans une province de l'empire d'Orient.

Aux dernières années de la carrière d'Eusèbe appartiennent les quatre livres *Sur la vie de Constantin*. L'évêque vieilli ne veut pas mourir avant d'avoir écrit l'éloge du grand empereur qui l'a honoré de sa sympathie. Aussi compose-t-il un ouvrage qui est du moins un beau témoi-

gnage de reconnaissance. Mais il ne faudrait pas y chercher une histoire proprement dite. L'auteur trouve moyen de raconter longuement les débuts de l'arianisme sans citer les noms d'Arius et de saint Athanase : c'est le triomphe de la réticence et de la circonlocution.

Toute l'histoire, en somme, est délibérément orientée par Eusèbe dans le sens de l'apologétique, qu'il s'agisse de celle de l'Eglise ou de celle de l'empereur. Mais en dehors de ses écrits historiques, Eusèbe trouve encore le moyen de rédiger de vastes apologies : la *Préparation évangélique* et la *Démonstration évangélique* sont les deux volets d'un unique diptyque, où sont réfutés d'abord les païens, puis les Juifs, au moyen d'innombrables témoignages qui nous ont conservé de précieux débris de la littérature profane. Les *Eclogae propheticae*, recueil des prophéties réalisées dans la personne du Christ, ont fait d'abord partie d'une *Introduction générale élémentaire*; la *Théophanie*, conservée dans une version syriaque, se contente de résumer la *Démonstration évangélique*. Les livres *Contre Hiéroclès* et *Contre Porphyre* sont perdus.

Comme l'antiquité chrétienne, la Bible a trouvé en Eusèbe son interprète le plus curieux. Lorsqu'il explique les livres de l'Ancien ou du Nouveau Testament, Eusèbe, fidèle disciple de l'origénisme, en cherche volontiers le sens allégorique. Mais son tempérament d'érudit reprend tous ses droits pour s'intéresser à la géographie de la Palestine et identifier soigneusement tous les noms de lieux mentionnés par les Ecritures. Tel est l'objet précis de l'*Onomasticon*, dont nous avons une traduction, complétée par les soins de saint Jérôme. On ne lit sans doute pas de tels livres, qui ne sont guère que des catalogues; ils sont indispensables d'ailleurs à consulter et fournissent les plus précieux renseignements sur la Palestine et ses traditions topographiques au IV^e^ siècle.

On ne saurait être étonné qu'un esprit aussi positif, aussi

exclusivement préoccupé d'érudition que celui d'Eusèbe ne se soit guère intéressé aux problèmes théologiques. Son indifférence pourtant est si grande qu'on est presque soulagé d'apprendre que, vers la fin de sa vie, l'évêque de Césarée a trouvé le loisir de réfuter le sabellianisme et Marcel d'Ancyre en deux traités : *Contre Marcel* et *La théologie ecclésiastique*. L'authenticité de ces écrits a été vainement contestée. Ils expriment au mieux ce que nous connaissons par ailleurs de la doctrine d'Eusèbe, sympathique à l'arianisme sans être franchement arienne, et hostile avant tout à la confusion des personnes divines, qui est proprement l'erreur de Sabellius.

Eusèbe eut pour successeur à Césarée de 340 à 366 un certain Acace, qui fut, paraît-il, un fécond écrivain, et s'occupa surtout de travaux scripturaires. Nous n'avons de son œuvre que des fragments dispersés dans les chaînes.

Saint Cyrille de Jérusalem. — Nous connaissons mieux l'activité littéraire de son contemporain, Cyrille, évêque de Jérusalem de 348 à 386. C'est, à vrai dire, une destinée étrange que celle de saint Cyrille, et très caractéristique de l'époque troublée qui a été la sienne. Il appartenait, par tradition et par goût, à ce tiers parti qui, orthodoxe au fond, condamnait l'arianisme d'Arius et même celui des Eusébiens, mais qui, par crainte de l'erreur sabellienne, n'avait pas beaucoup moins de défiance pour le consubstantiel de Nicée qu'il ne comprenait pas. Elu évêque grâce à l'influence d'Acace, il ne tarda pas à se brouiller avec les anoméens qui le firent exiler à trois reprises. Il ne rentra définitivement dans sa ville épiscopale qu'après la mort de l'empereur Valens, en 379; ses dernières années se passèrent dans le calme joyeux du triomphe. Il mourut le 18 mars 386, après avoir été proposé comme un modèle d'orthodoxie aux évêques d'Orient.

Son œuvre authentique comprend au total vingt-quatre

Catéchèses, qui ont dû être prêchées immédiatement avant sa promotion à l'épiscopat, c'est-à-dire en 348. Ce sont des instructions élémentaires, à l'usage des candidats au baptême. A une catéchèse préparatoire, succède une explication assez développée, quelquefois même un peu prolixe, du symbole; puis viennent les catéchèses *mystagogiques*, qui traitent des trois sacrements de l'initiation chrétienne, le baptême, la confirmation et l'Eucharistie. Il y a en tout cela une éloquence très spontanée, très naturelle, très franche, très sympathique. Sans être un grand écrivain, et sans avoir cherché à l'être, Cyrille nous apparaît comme des meilleurs prédicateurs du IV^e^ siècle.

A la même école que lui appartient son contemporain, Eusèbe, évêque d'Emèse de 341 à 359, grand exégète et grand prédicateur. Ses œuvres scripturaires ont péri; de ses œuvres oratoires, on a découvert récemment une série de sermons traduits en latin, qui n'ont pas encore été publiés.

Les Antiochiens. — Tandis qu'Eusèbe et Acace gouvernaient la chrétienté de Césarée, l'Eglise d'Antioche était profondément troublée par les controverses ariennes. Elle avait pour évêque, au temps du concile de Nicée, un certain Eustathe, transféré de Berée vers 324; antiorigéniste déclaré, consubstantialiste ardent, et grand adversaire d'Arius et de ses partisans, saint Eustathe écrivit beaucoup: des lettres, des sermons, des traités *Contre les Ariens*, des opuscules divers, en particulier *Sur la pythonisse* d'Endor, des commentaires bibliques. Ses livres, aujourd'hui presque entièrement perdus, lui valurent de nombreuses hostilités dans le camp des Eusébiens, si bien qu'en 330 un concile le déposa et le remplaça par un arien de la plus belle eau.

Les successeurs hérétiques de saint Eustathe n'eurent guère le temps de se livrer à la littérature. Ils n'en eurent

pas non plus le besoin, car ils trouvèrent auprès d'eux des sophistes gagés qui se chargèrent volontiers de défendre les thèses ariennes. Astérius de Cappadoce avait commencé, dès le début de l'arianisme, à s'en instituer l'avocat : il poursuivit jusqu'en 341, et peut-être au-delà, une existence errante et besogneuse, dont il employait les loisirs à composer des apologies de l'hérésie nouvelle. Après lui, Aétius, ordonné diacre à Antioche même vers 350, poussa à leurs dernières conséquences les thèses d'Arius. Il fut le protagoniste de l'anoméisme le plus absolu, le plus stupidement intransigeant : trois cents syllogismes au moins lui furent nécessaires pour expliquer que le Fils de Dieu était une créature : il ne nous en reste plus que quarante-sept.

Le disciple d'Aèce, Eunome, venait aussi de Cappadoce, et fut diacre d'Antioche avant d'être ordonné évêque de Cyzique vers 361. Il eut la gloire, assez peu enviable, d'écrire une *Apologie* de l'anoméisme, puis, quand cette œuvre eût été réfutée par saint Basile, une *Apologie de l'Apologie*, à laquelle répondit saint Grégoire de Nysse.

Jusqu'aux environs de 360, les orthodoxes d'Antioche ne purent guère élever la voix pour défendre la foi de Nicée. Ils retrouvèrent plus de liberté et plus de courage au temps de l'évêque saint Mélèce, grand ami de saint Basile, homme prudent et modéré, qui eut beaucoup à souffrir de la part des hérétiques autant que de celle des intransigeants, groupés autour de son rival Paulin, et dont nous connaissons la doctrine par un sermon et par quelques lettres.

Diodore de Tarse. — Cependant, dès avant l'arrivée de Mélèce, quelques fidèles d'Antioche avaient réussi à se grouper sous la direction de deux prêtres dévoués, Flavien et Diodore. Flavien qui devait, succéder à Mélèce en 381, ne tient pas de place dans l'histoire littéraire. Il n'en est pas de même de Diodore.

Celui-ci est un antiochien de naissance, Après avoir

étudié à Athènes, il rentre dans sa patrie et commence par se retirer dans un monastère. Les souffrances endurées par ses frères l'en font sortir et le jettent dans la vie active. Avec une inlassable énergie, il défend la foi de Nicée contre les Ariens. Exilé sous Valens en 372, il revient à Antioche en 378, est nommé alors évêque de Tarse en Cilicie, et jusqu'à sa mort (391 ?) il apparaît comme une des lumières de l'orthodoxie.

Il mérite cette réputation par sa science qui est immense et embrasse presque toutes les connaissances de ce temps, par son zèle désintéressé, par son éloquence qui enthousiasme les foules, par ses œuvres qui répandent au loin la saine doctrine. Il commente l'un après l'autre presque tous les livres de l'Ancien et du Nouveau Testament, en cherchant surtout à mettre en relief le sens littéral de l'Ecriture; et il expose ses principes d'exégèse dans un écrit *Sur la différence entre la théorie et l'allégorie*. Il combat les astrologues, les melchisédéciens, les juifs, Porphyre, Photin et Paul de Samosate, Sabellius et Marcel d'Ancyre, les synousiastes. Il est sans cesse sur la brèche. Les catalogues de ses écrits, dressés par Suidas et Ebed Jesu, étonnent l'imagination.

De cette intense production, il ne reste pourtant que des fragments, dont les plus importants appartiennent à un commentaire du psautier, encore inédit. D'assez bonne heure, la mémoire de Diodore a été suspecte, et l'on a vu en lui un prédécesseur de Nestorius. Il faut bien avouer qu'un tel jugement n'est pas téméraire. Obligé d'aborder les problèmes les plus difficiles de la christologie avec un vocabulaire encore insuffisamment précis, désireux de sauvegarder dans le Christ l'humanité complète qu'Apollinaire et ses disciples exténuaient par leurs théories nouvelles, Diodore a employé parfois des formules inexactes et mérité l'oubli où sont tombées ses œuvres. Mais ce n'est que justice d'ajouter que ses intentions sont toujours

restées droites, et son attitude à l'égard de l'Eglise officielle irréprochable. Il est vrai qu'il a été le maître de Théodore de Mopsueste, le véritable ancêtre spirituel du nestorianisme, mais il a été aussi celui de saint Jean Chrysostome qui n'a cessé de lui témoigner une admiration sans réserve.

Théodore de Mopsueste. — Théodore était né à Antioche, vers 350, de parents chrétiens. Pendant longtemps, après avoir fréquenté l'école de Libanios, il demeura l'élève et le compagnon de Diodore, presque jusqu'au jour où en, 392, il fut consacré évêque de Mopsueste en Cilicie. Nous savons peu de choses sur sa vie : le seul incident caractéristique en est l'hospitalité qu'il accorda en 418 à Julien d'Eclane, l'ardent défenseur du pélagianisme. Il mourut en 428, dans la communion de l'Eglise catholique, à la veille de la tempête qu'allait soulever, à Constantinople et dans tout l'Orient, l'enseignement de Nestorius.

Comme Diodore, Théodore est un fécond et puissant écrivain. Il commente une grande partie de la Bible, avec tant de sagacité que les Eglises nestoriennes ont vu en lui l'interprète par excellence. Il est vrai qu'il pousse à l'exagération certaines opinions ou certains principes. Son exégèse, outrancièrement littérale, ouvre une large voie au rationalisme. Sa théorie de l'inspiration réduit outre mesure le rôle de l'Esprit Saint. Il fait preuve, très souvent, d'un esprit étroit et rigide, qui ne sait pas adapter sa règle de fer aux exigences légitimes de la vie, qui surtout préfère ses opinions personnelles à la doctrine reçue dans l'Eglise.

La même étroitesse d'esprit transparaît dans ce qui nous a été conservé de ses écrits théologiques : bien peu de chose d'ailleurs en regard de son immense production. Le plus important de ces ouvrages semble avoir été un traité *Sur l'incarnation*, dont une version syriaque a été retrouvée et reperdue au cours de la grande guerre. Il y avait encore des livres *Sur le Saint Esprit*, *Contre Eunomius*, *Contre la magie*

des Perses, Sur Apollinaire, Contre ceux qui disent que les hommes sont pécheurs et non par volonté, et beaucoup d'autres.

Les fragments que nous avons des écrits doctrinaux de Théodore ont été, pour une bonne part, transmis par des adversaires : aussi contiennent-ils ce qu'offrait de plus inacceptable la pensée de l'évêque de Mopsueste. Ils suffisent pourtant à vous révéler un théologien sec et raisonneur à l'excès, un dialecticien impitoyable : les conciles qui ont condamné sa mémoire ne se sont pas mépris sur le sens de sa véritable doctrine.

Saint Jean Chrysostome. — Bien différent de Théodore est son compatriote, son contemporain et son ami, Jean de Constantinople, à qui la postérité devait décerner le surnom de Chrysostome ou Bouche d'or.

Celui-ci est un des caractères les plus touchants qu'on puisse rencontrer : une âme tendre, délicate, vibrante à toutes les émotions; un cœur fortement trempé, dur à soi-même, impitoyable aux vices, frémissant en présence du mal, mais en même temps un esprit insuffisamment préparé aux exigences de l'action et condamné par sa nature à une souffrance perpétuelle, la souffrance des hommes loyaux, qui se lancent hardiment au combat et ne trouvent devant eux que des ennemis masqués contre lesquels toute leur franchise est vaine.

Il était fait pour la vie contemplative et n'aurait dû avoir à affronter d'autres formes d'action que l'éloquence. Condamné à l'épiscopat, au milieu des circonstances les plus complexes, il se brisa contre des oppositions puissantes quand d'autres, moins richement doués, un Nectaire ou un Atticus, auraient réussi peut-être avec un peu plus de patience, de bonhomie et de savoir-faire. Plus encore que celle de saint Grégoire de Nazianze avec laquelle elle offre d'ailleurs tant de traits communs, sa vie est une

lutte incessante contre des adversaires qui sont loin de le valoir et qui n'apportent aucun scrupule à le combattre. Elle offre aux amis de la vérité et de la vertu l'admirable spectacle d'une vaillance que rien ne peut vaincre.

Né à Antioche vers 344, il étudia la rhétorique avec Libanius, la philosophie avec Andragathius. En 370, il était baptisé et ordonné lecteur. Mais il avait besoin d'austérités : en 374, il se retire dans la solitude, et y mène pendant six ans une existence de dures mortifications qui ruinent sa santé; en 380, il doit revenir à Antioche, et en 386, Flavien l'élève au sacerdoce. Alors commence la période brillante et heureuse de sa vie. En pleine possession de ses moyens, il est chargé de prêcher au peuple fidèle. Il a tout ce qu'il faut pour réussir dans ce ministère, une foi profonde, un zèle dévorant, une éloquence à la fois chaude et familière, riche des plus belles fleurs de la rhétorique et de la plus exacte connaissance des âmes. Il aime ses Antiochiens, et il en est aimé. Ses *Discours sur les statues* sont assez puissants pour calmer une sédition, pour rendre le courage à une multitude désespérée; ils marquent l'apogée d'une admirable carrière.

En 397, Jean doit renoncer à son enseignement. On a besoin d'un évêque à Constantinople, et c'est lui qui est choisi. Mais son éloquence ne peut opérer dans la capitale les miracles qu'elle faisait à Antioche. Le mal y est trop puissant : au lieu de l'attaquer de front, il serait nécessaire de louvoyer, de temporiser peut-être; et Jean est incapable de ces concessions. Avec sa naïve franchise, il va droit à l'adversaire: il se heurte à l'impératrice, aux courtisans, aux mauvais prêtres, aux riches avares. En vain le peuple est-il pour lui : que peut-il faire contre les puissants du monde. Bientôt les évêques se mettent de la partie. Théophile d'Alexandrie l'accuse de fautes imaginaires et le fait déposer au concile du Chêne en 403. Il est exilé; rappelé au bout de quelques jours, mais non converti à une tactique

plus habile, il a tôt fait de grouper à nouveau la coalition des intérêts et des passions. En 404, on l'envoie à Cucuse; et comme il est encore trop près, comme ses lettres arrivent encore à la capitale, on le fait partir en 407 pour Arabissus et pour Pityus au pied du Caucase. Il ne devait pas atteindre cette horrible résidence. Il meurt le 14 septembre 407, en prononçant une dernière fois la parole confiante qui lui était familière : Gloire à Dieu sur toutes choses.

Peu de destinées sont aussi tragiques, mais peu sont mieux remplies et plus fécondes. Jean reste pour la postérité le prince des orateurs chrétiens. Presque toute son œuvre est faite de discours. Quelques petits traités ont été écrits avant son entrée dans la carrière oratoire, dont le plus célèbre est le *Dialogue sur le Sacerdoce*, si souvent médité depuis par tant de prêtres, qui y ont trouvé d'admirables consolations. Il faut y ajouter trois opuscules sur la vie monastique ; trois livres *A Stagire* sur les épreuves de la vie spirituelle; deux écrits sur le veuvage et un sur la virginité. Ce sont tous des œuvres de circonstance, destinées à des amis de l'auteur, et faites pour les encourager au bien. Elles révèlent une profonde connaissance de l'âme humaine.

Des lettres, datées de l'exil, ont poursuivi l'action de sa parole, assez courtes pour la plupart, mais vaillantes et fortes, dignes en tout d'une grande âme qui ne se laisse abattre par aucune adversité, et qui, même dans l'épreuve, garde assez de sérénité pour consoler les siens.

Entre les traités et les lettres s'échelonne la liste imposante des discours. Beaucoup d'entre eux expliquent l'Ecriture Sainte, source inépuisable d'enseignements moraux, prétexte toujours renouvelé d'exhortations à la sainteté. Saint Jean commente ainsi la plupart des livres de l'Ancien et du Nouveau Testament, depuis la Genèse jusqu'à l'épître aux Hébreux. Saint Paul est, de sa part, l'objet d'une spéciale prédilection; il ne cesse de revenir aux Epîtres du grand apôtre qu'il explique en détail à ses

auditeurs d'Antioche et de Constantinople, et dans lesquelles il trouve le thème d'admirables conseils. Nul n'a mieux su que lui tirer parti de l'Ecriture inspirée, pour achever la formation spirituelle du peuple chrétien. D'autres discours sont des panégyriques : ils louent les anciens héros du christianisme surtout les saints d'Antioche : Ignace, Babylas, Lucien, Eustathe, et parfois même les gloires présentes de l'Eglise comme Diodore de Tarse. D'autres ont une allure doctrinale : ils réfutent les Juifs, les Anoméens, les hérétiques de toute sorte. Quelques-uns enfin s'appliquent aux circonstances actuelles : telles les homélies sur les statues, sur la disgrâce d'Eutrope, sur l'exil de Saturninus et d'Aurélianus.

Tous ces discours, écrits en une langue molle et harmonieuse, pleins d'abondantes métaphores, un peu longs parfois et un peu abandonnés, mais toujours adaptés aux auditeurs et à leurs besoins présents, ont un inexprimable charme. L'enseignement de Jean y est austère; mais cette austérité est revêtue d'une telle grâce qu'elle cesse d'effrayer; elle a d'ailleurs pour elle la séduction que donne l'exemple. Avant de prêcher, Jean a commencé par vivre; il n'exige rien qu'il n'ait pratiqué lui-même.

Les siècles postérieurs ont beaucoup imité cet inimitable orateur. On ne s'est pas contenté de copier ses sermons et de les répéter. On a placé sous le nom de Jean des masses pesantes de fadaises, d'œuvres de mauvais goût, pour les accréditer dans le public. Nos manuscrits, nos éditions elles-mêmes sont remplies de ces pseudépigraphes. L'un des plus pressants devoirs de l'érudition serait de séparer enfin toute cette ivraie du bon grain.

Faut-il, à côté de Jean, signaler rapidement deux de ses contemporains, qui furent, paraît-il, des prédicateurs fort goûtés, Antiochus de Ptolémaïs et Sévérien de Gabala? L'un et l'autre nous sont peu connus. Ils ne sont pas sans mérite, mais nous sommes tentés de les mépriser, car ils

furent des flatteurs du pouvoir, et des adversaires de Jean. Leur valeur littéraire n'en est peut-être pas amoindrie, mais leur valeur morale est assurément diminuée.

Apollinaire de Laodicée. — Au temps où Diodore enseignait à Antioche et groupait autour de sa chaire les orthodoxes de la métropole syrienne, l'évêque de Laodicée, Apollinaire, exposait aux fidèles de cette ville une doctrine christologique exactement opposée à la sienne et préparait, sans le vouloir peut-être, les voies de l'hérésie monophysite.

Comme plusieurs de ses prédécesseurs sur le siège de Laodicée, Apollinaire était d'origine égyptienne. Son père, Apollinaire, était venu d'Alexandrie et s'était établi à Laodicée, où il enseignait la grammaire, tout en exerçant les fonctions sacerdotales. Le jeune Apollinaire qui n'était que lecteur, professait la rhétorique. L'un et l'autre étaient de fort savants hommes, un peu trop attachés peut-être aux lettres païennes, ce qui leur valut des remontrances de l'évêque Georges, et même l'excommunication. Georges était suspect d'arianisme : condamnés par lui, les Apollinaire firent dans le monde figure de défenseurs de l'orthodoxie et devinrent les amis d'Athanase. Cette haute protection valut à Apollinaire le jeune d'être nommé par le parti nicéen évêque de Laodicée vers 362.

Julien était alors empereur et interdisait aux jeunes chrétiens la lecture des livres païens. Le nouvel évêque et son père se hâtèrent, paraît-il, de composer des épopées tirées de la Genèse, des drames inspirés de la Bible, des poèmes lyriques imités des Psaumes, toute une littérature poétique destinée à remplacer celle dont l'étude était défendue. Mais Julien ne tarda pas à disparaître. Les Apollinaire purent revenir à des travaux plus sérieux. L'évêque se mit à la théologie : on serait tenté de le regretter, car il y trouva l'occasion de graves erreurs.

Pendant quelques années, il put enseigner, sans soulever trop d'inquiétudes, que le Christ n'avait pas eu d'âme humaine, et qu'en lui le Verbe divin en avait joué le rôle. Il était prudent, dissimulait sa vraie doctrine derrière des mots obscurs à dessein. La situation se gâta sérieusement pour lui vers 373 ou 374; elle était déjà tendue lorsque, vers cette époque, saint Jérôme vint étudier l'exégèse auprès de lui. Enfin, en 377, son système fut condamné par le pape saint Damase, et cette condamnation fut renouvelée en 381 par le concile de Constantinople. Apollinaire ne revint pas à l'orthodoxie. Il dut mourir après 385.

C'était un homme fort savant, un remarquable dialecticien et un travailleur acharné. Saint Jérôme nous apprend qu'il avait écrit d'innombrables volumes sur les Saintes Ecritures : il ne reste à peu près rien de cette bibliothèque. Ses apologies *Contre Porphyre* et *Sur la vérité* contre Julien l'apostat ont également disparu, comme ses réfutations d'Origène, de Diodore de Tarse et de Flavien. Nous possédons par contre plusieurs des ouvrages théologiques où il a exposé sa propre doctrine. Afin d'échapper à la surveillance de la police impériale ou seulement aux condamnations des évêques orthodoxes, ces livres ont de bonne heure circulé sous des noms d'emprunt, les plus glorieux de la tradition chrétienne : saint Grégoire le Thaumaturge, le pape Jules, saint Athanase et d'autres encore ont été ainsi appelés à recouvrir les erreurs apollinaristes. Beaucoup de bons esprits, dans l'antiquité, s'y sont laissé prendre, à commencer par saint Cyrille d'Alexandrie, et ce n'est qu'au VI^e^ siècle que l'auteur inconnu du livre *Contre les fraudes des Apollinaristes* a dévoilé pleinement la supercherie. Grâce à cette circonstance, nous avons une *Profession de foi détaillée* attribuée à Grégoire, des livres *Sur l'unité dans le Christ* et *Sur la foi et l'incarnation* attribués à Jules; des traités *Que le Christ est un* et *Sur l'incarnation du Dieu Verbe*, attribués à Athanase. En plus, les contra-

dicteurs d'Apollinaire ont transcrit de nombreux fragments, de ses écrits, particulièrement de sa *Démonstration de l'incarnation divine en la ressemblance de l'homme.*

Tous ces ouvrages dénotent en leur auteur une intelligence d'élite, servie par une connaissance approfondie de l'Ecriture. Ils montrent aussi un esprit subtil, un raisonneur intraitable. Ces qualités, les bonnes et les mauvaises, mises au service d'un orgueil indomptable, expliquent à la fois l'hérésie d'Apollinaire et son entêtement à y persévérer: à l'évêque de Laodicée, il manqua surtout, pour être un véritable chrétien, la soumission à l'Eglise et l'attachement fidèle à la tradition catholique.

Après lui, quelques-uns de ses disciples continuèrent à répandre sa doctrine sous des noms d'emprunt : Vitalis, Timothée, Jobius sont parmi les plus connus, mais il y en a eu d'autres, à qui sont dus quelques-uns des ouvrages pseudépigraphiques par lesquels nous connaissons encore l'apollinarisme.

Saint Epiphane. — L'un des premiers adversaires d'Apollinaire fut saint Epiphane, évêque de Salamine dans l'île de Chypre. Celui-ci est une des physionomies les plus curieuses de l'antiquité chrétienne: le plus grand pourfendeur d'hérésies et le plus inlassable redresseur de torts qu'elle ait jamais connu.

Il naît vers 315 à Besanduke, près d'Eleuthéropolis en Palestine, d'une famille chrétienne. De bonne heure, il est séduit par l'ascétisme. Il va en Egypte pour s'instruire à l'école des solitaires. De retour dans son pays, il y fonde un monastère dont il est le chef. Il a vingt ans alors, et pendant trente ans, il mène dans son couvent la vie la plus austère et la plus mortifiée. Peu à peu, sa réputation de sainteté s'étend au loin : en 367, on l'arrache à l'existence monastique et on le fait évêque de Salamine. Dès lors, il n'a plus qu'un souci, celui de défendre l'orthodoxie envers et

contre tous. L'hérésie, quelle qu'elle soit, n'a pas d'ennemi plus implacable que lui. L'origénisme surtout, en qui il voit le principe de toutes les erreurs, est l'objet de ses constantes préoccupations. Vers 376, il découvre l'apollinarisme et le condamne. En 382, il est à Rome pour défendre la cause de Paulin d'Antioche. En 394, le voilà de retour en Palestine : il s'agit d'Origène cette fois, de ses ouvrages, de sa mémoire, de ses partisans; et Epiphane est plus fougueux que jamais. Pendant plusieurs années, cette affaire le passionne, l'accapare tout entier. En 403, il part pour Constantinople, afin d'y faire condamner le saint évêque Jean, en qui il a cru découvrir un origéniste déguisé. C'est là son dernier voyage, car il meurt sur le chemin du retour, après avoir peut-être compris l'imprudence qu'il avait commise en prenant le parti des adversaires de Jean.

Peu d'hommes de son temps sont plus érudits que lui. Il sait le grec, le syriaque, l'hébreu, le copte, et même un peu de latin. Il a lu un grand nombre de livres écrits par les anciens maîtres chrétiens : saint Irénée et saint Hippolyte en particulier lui sont familiers. Il connaît les ouvrages de tous les hérétiques du IV^e^ siècle, d'Arius, d'Eunomius, d'Aèce, de Basile d'Ancyre, et des autres. Mais toute cette érudition doit servir seulement à confondre les docteurs de mensonge, les fondateurs de sectes; Epiphane ne saurait imaginer d'autre rôle que celui-là pour une science qu'il a si laborieusement acquise. En 374, il publie l'*Ancoratus*, exposition de la doctrine catholique et réfutation sommaire de toutes les erreurs contemporaines. Vers 377, il donne son grand ouvrage, le *Panarion*, la boîte aux drogues, où sont étudiées et combattues quatre-vingts hérésies, autant qu'il y a de concubines chez le roi du Cantique des Cantiques. Sans doute, pour décrire les hérésies anciennes, Epiphane n'est pas toujours bien au courant des faits et des systèmes; il lui arrive d'en grossir artificiellement le nombre, de créer de toutes pièces des théories que personne

n'a soutenues afin de pouvoir compléter le chiffre symbolique qu'il doit atteindre. Saint Hippolyte, est, en bien des cas, son guide préféré, sinon unique. Son érudition n'est pas à la hauteur de sa bonne volonté. Mais pour le IVe siècle, il est un témoin admirablement renseigné; et son zèle pour la défense de la foi l'amène souvent à reproduire des documents ou des traditions dont la connaissance nous est précieuse : nous lui devons des textes importants sur le schisme mélitien, sur le parti homéousien, sur l'anoméisme, bien d'autres encore.

C'est le *Panarion* surtout qui a rendu le nom de saint Epiphane familier à tous les historiens. Deux petits traités d'archéologie biblique, *Sur les mesures et les poids*, et *Sur les douze pierres* sont assez oubliés. Mais l'ouvrage sur les hérésies ne saurait être assez consulté. Il est mal écrit, et mal composé; les réfutations, longues et banales, des diverses erreurs sont généralement assez insignifiantes. Epiphane n'est décidément pas une intelligence de tout premier ordre. Du moins est-il sincère et c'est beaucoup; il aime profondément l'Eglise et c'est mieux encore. Il n'est pas sûr, qu'il ait, durant sa vie, rendu à l'orthodoxie tous les services qu'il s'est imaginés, et l'on ne saurait approuver en tout sa conduite. Depuis sa mort, il a été l'indispensable introducteur des historiens dans l'étude des hérésies. A ce titre du moins, il n'est pas un travailleur qui ne lui doive sa reconnaissance.

Les Constitutions apostoliques. — Bien d'autres écrivains de la Palestine et de la Syrie pourraient encore être cités, si du moins il s'agissait ici de fournir des listes complètes, plutôt que de donner une exacte vue d'ensemble. Il serait pourtant injuste de passer sous silence les *Constitutions apostoliques*, qui sont une des œuvres les plus caractéristiques de la Syrie vers la fin du IVe siècle.

On a déjà vu que la Syrie est le pays des règlements litur-

giques et disciplinaires. Les *Constitutions* ne sont autre chose qu'un de ces règlements, adapté aux conditions nouvelles de la vie. Les six premiers livres reproduisent, dans une édition notablement corrigée et remaniée la vieille *Didascalie des apôtres*; les chapitres I-XXXII du septième livre sont de même un remaniement de la *Didachè*, tandis que les chapitres XXXIII-XLIX contiennent des formules de prières et des ordonnances évidemment anciennes. Seul le huitième livre est original et fournit une intéressante description de la liturgie en usage dans le milieu où a vécu le compilateur. Il semble bien que celui-ci n'était que médiocrement orthodoxe : après en avoir fait un semi-arien, la critique y voit actuellement un apollinariste, le même qui a refondu les lettres de saint Ignace pour en donner une recension plus longue et plus riche. Les *Constitutions apostoliques* n'en sont pas moins précieuses à consulter pour les canonistes et les historiens, qui y trouvent des renseignements de premier ordre. Leur auteur, semble-t-il, aurait voulu davantage, car le soin avec lequel il cherche à accréditer sa compilation, en la plaçant sous l'autorité vénérée des apôtres et de saint Clément, permet de croire qu'il se proposait de rédiger un véritable code à l'usage des Eglises syriennes. Nul ne l'a pris au sérieux : le concile quinisexte de 692 accepta bien les quatre-vingt-cinq canons qui terminent l'ouvrage, mais repoussa le reste comme ayant été corrompu par les hérétiques. L'Occident ignora les *Constitutions*. Il était réservé à notre époque de s'intéresser à elles et d'étudier avec soin la littérature touffue dont elles font partie.

L'ASIE MINEURE ET LA THRACE

La première moitié du IVe siècle est pour l'histoire littéraire de l'Asie Mineure et de la Thrace une période assez terne; et presque tous les écrivains originaires de ces provinces, dont on a conservé le souvenir, sont des hérétiques.

Marcel d'Ancyre est sans doute un partisan convaincu du concile de Nicée, mais ses formules rendent un son étrange et l'on y découvre sans trop de peine des erreurs apparentées à celles de Sabellius. Il avait écrit *Sur la soumission du Seigneur* un grand ouvrage pour réfuter le sophiste Astérius : c'est cet ouvrage que réfute à son tour Eusèbe de Césarée, à qui nous devons presque tous les fragments qui nous en sont parvenus.

Dès 335, Marcel est remplacé sur le siège d'Ancyre par un médecin du nom de Basile. En 358, Basile devient le chef incontesté du parti homéousien et jouit d'une rapide célébrité. Il rédige, au nom de ses amis, un long mémoire; il est encore le porte-parole autorisé du concile d'Ancyre dont il formule les résolutions dans une lettre synodique. Il publie un ouvrage contre Marcel, un traité *Sur la Virginité*, qui est peut-être conservé sous le nom de saint Basile. Puis il disparaît de l'histoire et meurt dans l'obscurité la plus profonde vers 373.

De la Cappadoce viennent le sophiste Astérius, Euno-

mius de Constantinople, Ursace de Singidunum, Auxence de Milan, bien d'autres encore, qui exercent loin de leur pays d'origine les fonctions les plus diverses dans le monde ecclésiastique du parti arien. On a parlé en temps opportun de ceux qui sont restés en Orient, les seuls qui nous intéressent ici.

La Thrace se fait connaître par l'évêque Théodore d'Héraclée (vers 335 — vers 355), exégète fécond, dont saint Jérôme vante l'interprétation littérale du texte sacré, et dont nous avons des fragments; puis l'historien Sabinus d'Héraclée qui avait composé une *Collection des conciles* du IV^e^ siècle jusqu'en 378 : Sozomène a beaucoup utilisé cet ouvrage, dont la perte est extrêmement regrettable pour l'histoire de ce temps.

Par un hasard assez curieux, c'est la Cappadoce qui, peu après 360, donne le signal de la renaissance théologique et révèle au monde chrétien quelques-uns de ses orateurs les plus distingués. Trois hommes surtout, étroitement unis par l'affection, formés aux mêmes écoles, animés du même esprit de foi, et, il faut l'ajouter, également doués par la Providence de qualités brillantes, sont les ouvriers de cette renaissance : saint Basile de Césarée, son frère saint Grégoire de Nysse, et l'ami commun de l'un et de l'autre, saint Grégoire de Nazianze. Leurs tempéraments et leurs caractères diffèrent profondément. Aucun d'eux peut-être, laissé à ses seules forces, n'aurait pu accomplir la tâche immense qu'il fallait mener à bien : ils l'ont faite à eux trois, soutenus d'ailleurs par des compagnons fidèles; grâce à eux, l'orthodoxie a définitivement triomphé de l'arianisme en Orient.

Saint Basile. — Basile est le premier à entrer dans la lutte. Né à Césarée de Cappadoce, il appartient à une vieille famille chrétienne; sa grand'mère paternelle, Macrine, a reçu les leçons de saint Grégoire le Thaumaturge; le père

de sa mère a subi le martyre au cours de la grande persécution. C'est parmi de tels souvenirs qu'il grandit avec ses neuf frères et sœurs.

Il fait à Césarée ses premières études, sous la direction de son père qui est un rhéteur distingué; puis il va à Constantinople et à Athènes achever son éducation. Les années qu'il passe en cette dernière ville sont des années bénies, car c'est alors qu'il rencontre Grégoire, l'ami de presque toute sa vie. Ensemble les deux jeunes gens fréquentent les écoles de rhétorique, et se passionnent pour l'éloquence; ensemble aussi ils prennent la résolution de servir Dieu par une vie parfaite.

Basile est le premier à tenir cette résolution. Après un long voyage en Egypte, en Mésopotamie, en Syrie, il finit par s'installer sur les bords de l'Iris, avec quelques moines, avides comme lui de solitude et de sainteté. Grégoire le rejoint pour quelque temps. Rien ne manque, semble-t-il, à son bonheur. On relit Origène, et l'on extrait de son œuvre les plus beaux passages qui, réunis, forment la *Philocalie;* on prie, on travaille; et l'on est à l'abri des méchancetés humaines.

Mais une telle vie ne peut pas durer. Dès 360, Basile accompagne son évêque Dianius à Constantinople : c'est son entrée dans la vie publique. Quelques années plus tard, il est élevé au sacerdoce par Eusèbe, le successeur de Dianius, qui en fait son habituel conseiller; et en 370, il devient à son tour évêque de Césarée.

Dès lors, ce sont des combats incessants. Jamais la situation de l'Orient n'a été aussi troublée. L'empereur Valens favorise l'arianisme et exile partout les évêques orthodoxes. La chrétienté d'Antioche est divisée par un schisme lamentable, dont la répercussion se fait sentir jusqu'à Rome. L'apollinarisme naissant inquiète les fidèles. Le problème de la divinité du Saint-Esprit est l'objet de débats passionnés, où la charité ne trouve pas toujours son compte. Basile

fait face à toutes les difficultés : son courage, sa bienfaisance, sa popularité retiennent Valens, qui ne peut pas et qui n'ose pas le chasser de Césarée. Il soutient sans faiblir les droits incontestables de Mélèce d'Antioche ; il écrit contre l'erreur d'Apollinaire ; il défend la divinité du Saint-Esprit, tout en évitant de compromettre maladroitement l'orthodoxie ou d'effrayer la simplicité ignorante des bonnes volontés. Mais la tâche est rude. Il faut accepter de rompre avec des amis très chers, d'être incompris de ceux-là même auprès de qui l'on voudrait s'appuyer, de ne pas trouver à Rome la nécessaire confiance. Avec tout cela, Basile est desservi par une santé chancelante, par une sensibilité frémissante qui s'exaspère des contradictions, par l'incapacité, l'indifférence ou la lâcheté d'un trop grand nombre de ses partisans. Lorsqu'il meurt, le 1er janvier 379, il n'a réalisé aucune des tâches qu'il s'était proposées. Il semble définitivement vaincu : sa défaite pourtant n'est qu'apparente. Au lendemain de sa mort, toutes ses idées triomphent ; mais il n'est plus là pour jouir de son succès.

Toute l'œuvre littéraire de Basile est commandée par son activité pratique. Il est avant tout un homme de gouvernement. Né pour commander aux hommes aussi bien que pour dominer les circonstances, il rédige des règles pour les moines dès le début de sa carrière. Même dans la solitude, il faut qu'il organise et qu'il dirige. Ses *Grandes Règles* et ses *Petites Règles*, composées avant sa prêtrise, ne sont pas entièrement originales ; elles profitent des expériences faites avant lui par les moines d'Egypte et d'ailleurs ; elles résument et codifient des usages et des pratiques plus ou moins traditionnelles. Elles portent cependant la marque très nette de l'esprit de Basile, et le caractérisent admirablement : tel il est, méthodique, précis, sage, lorsqu'il s'adresse à ses compagnons des bords de l'Iris, tel il reste, durant son épiscopat, lorsqu'il veut résoudre les plus graves problèmes qui agitent l'Eglise.

De sa vie intérieure, nul tableau n'est plus complet et plus exact que celui que nous donnent ses lettres. Elles touchent à tous les sujets, s'adressent à toutes sortes de correspondants, prennent tous les tons, du plus familier au plus grave. Elles s'échelonnent d'ailleurs sur toute sa vie active, de 357 à 378. Il faut les relire si l'on veut avoir une idée précise de l'existence d'un évêque au IV^e^ siècle, et de la multiplicité des soucis qui l'obsédaient. Il faut les relire surtout pour connaître toute l'âme douloureuse et inquiète de Basile, ses tristesses, ses déceptions, ses désenchantements, mais aussi sa fidélité indomptable à ce qu'il regarde comme son devoir.

Les homélies nous font davantage pénétrer l'action sacerdotale de Basile; plusieurs de celles qui nous restent datent sûrement du temps de sa prêtrise. Ainsi les célèbres homélies sur l'Hexaéméron, explication des cinq premiers jours de la création, et treize homélies sur les psaumes. Le commentaire d'Isaïe, regardé longtemps comme inauthentique, est sans doute, lui aussi, un recueil d'homélies. Enfin, parmi les sermons sur divers sujets, celui qui porte le numéro 22 et qui est plutôt un traité doit être cité à part : c'est l'ouvrage très souvent et très justement étudié : *Comment les jeunes gens doivent lire les auteurs profanes*. Basile y montre une connaissance parfaite des âmes et y formule une très juste appréciation des écrivains classiques de l'antiquité.

Théologien, Basile a laissé deux importants ouvrages. Le premier est dirigé *Contre Eunome* et comprend trois livres qui démontrent la consubstantialité du Fils de Dieu et la divinité du Saint-Esprit. Le second traite *Du Saint-Esprit* : il prouve que le Saint-Esprit est Dieu, contre les pneumatomaques qui voyaient en lui une simple créature.

Rien n'a vieilli dans l'œuvre de l'évêque de Césarée. Elle continue à nous charmer par l'élégance de son style sans maniérisme, par l'élévation de sa pensée, et plus encore par l'admirable caractère de l'homme qu'elle nous

révèle. Dès le lendemain de sa mort, Basile a reçu le surnom de Grand. Les siècles ont ratifié cet hommage, que peu d'évêques ont mérité à un tel degré.

Saint Grégoire de Nazianze. — A côté de saint Basile, apparaît la douce physionomie de saint Grégoire de Nazianze. Tout est contraste entre ces deux hommes qu'unit d'abord la plus étroite amitié, et entre lesquels la vie se chargea de creuser le plus infranchissable des abîmes. Basile était l'homme d'action, le chef, le réalisateur; Grégoire est l'orateur, qui, après avoir parlé, a terminé son rôle et doit laisser à d'autres le soin d'exécuter. Son âme sensible s'effraye des responsabilités. Elle recule aussitôt qu'elle a mesuré les répercussions possibles d'une idée éloquemment jetée dans la foule. Une contradiction étrange veut cependant que cet incomparable ouvrier de parole soit condamné parfois à agir, qu'il soit placé comme malgré lui en face des énergiques résolutions à prendre : il les prend alors, puis il s'enfuit épouvanté; et toute sa vie est le dramatique duel entre une pensée vigoureuse que sert insuffisamment une volonté qui doute d'elle-même.

Grégoire est, comme Basile, un Cappadocien, étant né vers 326 à Arianze. Il étudie la rhétorique à Césarée de Cappadoce, puis à Césarée de Palestine, à Alexandrie, à Athènes. Les meilleures écoles de l'antiquité offrent ainsi leurs dernières leçons aux plus grands des orateurs chrétiens. Vers 360, Grégoire est baptisé; et Basile l'attire auprès de lui dans la solitude de l'Iris. Court répit : dès 361, il faut entrer dans la vie active. Le père de Grégoire, le vieil évêque de Nazianze, a besoin d'un auxiliaire. Il impose à son fils la charge du sacerdoce, et, malgré bien des résistances, Grégoire participe pendant plusieurs années à l'administration du diocèse. Il finit par s'y habituer, par y trouver le calme dont il a besoin. Mais dès que Basile est installé sur le siège de Césarée, les angoisses

recommencent. Basile veut employer ses amis à sa guise, au mieux des intérêts de l'Eglise. Il fait du meilleur d'entre eux l'évêque d'une bourgade poussiéreuse, Sasima, simple station postale, qu'il a cru devoir ériger en évêché. A peine sacré, Grégoire s'enfuit, sans même visiter son Eglise; il retourne à Nazianze où il ferme les yeux à son père. Lorsque celui-ci est mort, en 374, il se croit enfin libre de réaliser son vieux rêve de vie ascétique. La solitude le garde pendant quatre ou cinq ans.

Voici maintenant le miracle de cette existence. En 379, on appelle Grégoire à Constantinople. Cette ville est depuis longtemps la citadelle de l'arianisme; les orthodoxes sans pasteur voient chaque jour diminuer leur nombre et leur influence. Mais on a entendu parler de Grégoire, de sa science, de sa vertu, de son éloquence : ne sera-t-il pas le sauveur de la petite communauté fidèle? Il vient en effet, sans autre mandat que celui de son zèle; et, pendant plusieurs mois, l'Eglise de la Résurrection tressaille aux accents d'une admirable parole : les Ariens perdent rapidement leurs forces; les orthodoxes se ressaisissent et reprennent confiance. Le 27 novembre 380 voit enfin luire le soleil du triomphe : Grégoire est solennellement installé par Théodose comme archevêque de Constantinople.

Quelques mois se passent encore, et Grégoire, démissionnaire, reprend le chemin de la Cappadoce. Une fois de plus les difficultés de l'action ont eu raison de sa timidité. Vaincu par les objections qu'on lui oppose, par les divisions de l'épiscopat, il a dû courber la tête : son successeur Nectaire, le plus médiocre des hommes, réussira par de sages temporisations, là où il a échoué. Et pendant ce temps, il achève à Arianze le cours de son existence agitée. Il se console de ses déboires en écrivant des poèmes, en mettant ses aventures en vers. Il est si oublié désormais que la date même de sa mort est inconnue : on peut la placer en 389 ou 390.

L'œuvre littéraire de Grégoire présente un fidèle tableau de sa vie et de son caractère. Ce qu'on en connaît le mieux, ce sont ses discours, au nombre de quarante-cinq, les plus beaux sans doute de la littérature chrétienne. On y trouve parfois beaucoup de rhétorique, surtout dans les discours funèbres et dans les panégyriques : il y a là des genres définis et classés par les manuels, soumis à des règles strictes; Grégoire le sait et il tient à montrer à ses auditeurs qu'il a passé par les bonnes écoles; aussi compose-t-il soigneusement ses éloges, sans omettre aucun des lieux communs qu'impose le savoir-vivre. De telles compositions sont fatalement un peu froides; on regrette surtout que le discours en l'honneur de saint Basile, l'ami de la jeunesse et de l'âge mûr, ne laisse pas percer une émotion plus personnelle. Du moins la langue est pure, élégante, harmonieuse; la période sonore est artistement cadencée. Grégoire n'épargne rien pour faire de ses discours d'apparat de véritables chefs-d'œuvres de rhétorique, et il y parvient.

Bien supérieurs cependant sont les discours théologiques, ceux surtout qui portent ce titre comme un nom propre, et qui ont été prononcés à Constantinople, durant les mois héroïques de la vie de Grégoire. Les sujets traités sont les plus difficiles de la doctrine chrétienne, puisqu'il s'agit de la Trinité, de l'innascibilité du Père, de la consubstantialité du Fils, de la procession du Saint-Esprit. Mais l'orateur ne cherche pas uniquement à faire de la métaphysique ou même à commenter les textes classiques de l'Écriture sainte. Dieu est pour lui objet d'amour et de contemplation, bien plus que de dialectique subtile. Et ces discours sont traversés d'un large souffle d'émotion, par lequel on a grand peine à ne pas se laisser emporter.

De l'œuvre oratoire de Grégoire, le morceau le plus achevé est sans doute le dernier, l'adieu suprême à Constantinople, à l'église de la Résurrection, au clergé et aux

fidèles, à la Trinité elle-même. Cette fois, c'est l'âme tout entière qui s'abandonne, qui met à nu les cruelles souffrances de la séparation. Cet admirable discours est l'un des purs chefs-d'œuvre de l'éloquence humaine.

Pleine d'intérêt est la correspondance du Nazianzéen, mais elle n'a pas l'incomparable charme de celle de Basile. Grégoire est trop orateur pour se livrer en toute simplicité : ses lettres sont encore des compositions. Il donne, dans l'une d'entre elles, les règles du genre, telles qu'il les a apprises chez les rhéteurs, et l'on s'aperçoit en effet qu'il n'a pas assez oublié ces règles, qu'il les applique avec trop de scrupuleuse fidélité, même lorsqu'il s'adresse à ses amis. Son style reste un peu trop affecté, parfois un peu précieux, alors qu'on voudrait plus de naturel et de laisser aller. Au reste, cette correspondance est riche en renseignements de toute sorte : l'histoire et la théologie trouvent un égal profit à l'utiliser.

Durant les longues années de sa retraite à Arianze, Grégoire employait ses nombreux loisirs à composer des vers. Il avait toujours goûté la poésie : n'ayant presque rien autre à faire, il s'y livrait lui-même, non sans facilité ni sans agrément. Il s'essayait à tous les genres, épigrammes, épitaphes, élégies, poèmes didactiques et moraux, et employait tous les mètres classiques. Il était presque le premier, parmi les chrétiens de langue grecque, à écrire en vers; il le savait et s'en montrait fier, tant il lui semblait nécessaire que les chrétiens n'eussent rien à envier aux païens, même dans le domaine de l'art. Nous ne saurions dire que ces poèmes soient dignes d'admiration; la plupart d'entre eux sentent l'huile; œuvres d'un esprit distingué, il leur manque l'élan de la véritable inspiration. Les sujets traités par le vieil évêque étaient-ils capables de provoquer cet élan? la théologie de la Trinité, les conseils de perfection morale qui remplissent un grand nombre de pièces, tout cela est bien aride et bien sec pour être mis en vers.

Seul, ou presque, doit être retenu le long poème *Sur soi-même*, où Grégoire fait le récit de sa vie et de ses épreuves; outre son intérêt historique, on y trouve des traits piquants et des formules heureuses; ce n'est pas du grand art, mais cela sort de la banalité. Il faut ajouter cependant que l'antiquité et le Moyen Age ont été moins sévères pour toutes ces poésies que nous ne le sommes aujourd'hui. On les a beaucoup lues, beaucoup copiées, et souvent imitées. Elles ont marqué le point de départ d'une littérature très riche, dans laquelle figurent bien des œuvres estimables.

Saint Grégoire de Nysse. — Frère cadet de saint Basile, ami de saint Grégoire de Nazianze, Grégoire de Nysse ne possède ni l'autorité du premier, ni l'éloquence du second. Son don particulier est celui de la spéculation : il est le philosophe et le dialecticien du groupe.

Né à Césarée vers 335, Grégoire a été formé par son frère Basile à la rhétorique d'abord, puis à l'ascétisme. C'est à l'ascétisme que Basile vient l'arracher en 371, pour en faire un évêque de Nysse et l'exécuteur docile de ses volontés. Exécuteur souvent maladroit, car Grégoire n'a pas tout ce qu'il faut pour gouverner les hommes, et, dans les circonstances difficiles où il doit se débattre, il manque parfois de souplesse et de prudence. Il est d'ailleurs rempli de bonnes intentions, ce qui lui vaut d'être déposé par les Ariens en 376 et de souffrir pour la foi. Rentré dans son évêché après deux ans d'exil, il prend part, en 381, au grand concile de Constantinople, dont il est un des membres les plus remarqués. Puis sa vie se poursuit sans éclat, traversée seulement par la composition de ses ouvrages doctrinaux, par la publication de quelques discours d'apparat; elle s'achève enfin vers 394, aussi obscurément que celle de Grégoire de Nazianze.

C'est comme penseur que vaut surtout l'évêque de Nysse. Il a longuement étudié la philosophie, et il en a

aimé la clarté et la logique; il s'est laissé séduire par l'esprit de systématisation, et il n'a rien rêvé autre chose que d'exprimer en un système cohérent l'ensemble de la doctrine chrétienne. Avant lui, Origène avait déjà entrepris cette tâche : aussi le maître d'Alexandrie devient-il le modèle que Grégoire cherche à imiter. Une telle imitation n'était pas sans danger, car toutes les idées d'Origène n'étaient pas acceptables : on ne trouve pas seulement chez lui des formules vieillies, mais encore des doctrines erronées. Et trop souvent Grégoire se laisse entraîner par son admiration. Si sa théologie trinitaire est pleinement orthodoxe et évite les fautes ou les lacunes de celle d'Origène, ses opinions sur l'interprétation allégorique de l'Ecriture, sur le sort des âmes après la mort et sur la restauration finale empruntent à l'origénisme des éléments suspects. Cela seul donne à l'enseignement de Grégoire une allure archaïque, dès le temps de son apparition.

D'autre part, à force de vouloir raisonner et comprendre, le Nysséen énerve quelque peu le mystère de la révélation. Aux textes des Livres saints, aux témoignages de la tradition, il substitue de temps à autre des explications personnelles; des théories nouvelles de la substance, de la matière, de la personne, qui sont empruntées toutes faites à la philosophie profane, et qui ne s'accordent pas toujours très exactement avec la foi définie par les conciles. Son style enfin reste souvent lourd et sans grâce : c'est le style des traités métaphysiques, long, embarrassé d'incidentes, surchargé de compléments : l'allure pesante de la phrase rend très sensible la marche lente de la pensée, au milieu des problèmes qu'elle doit résoudre, mais le lecteur impatient se perd un peu dans ses subtilités, auxquelles il préférerait incontestablement quelque chose de plus simple, de plus souple, de plus vivant.

Voilà la part des défauts que l'on peut reprocher au Nysséen. Cela dit, il faut reconnaître à Grégoire un esprit

pénétrant, qui se rend un compte exact des difficultés, qui pose avec précision les véritables problèmes, et qui fournit, pour beaucoup d'entre eux, d'importants éléments de solution. Contre la dialectique d'Eunome et des siens, contre la subtilité d'Apollinaire, les beaux discours de Grégoire de Nazianze ou les loyaux efforts de Basile risquaient bien d'être insuffisants. Il fallait qu'un philosophe répondît aux philosophes et montrât que l'orthodoxie n'avait rien à redouter des efforts de la dialectique. A cette indispensable tâche, Grégoire de Nysse était préparé par ses études et mieux encore par les ressources de son talent. Sur un point capital il complète l'œuvre des Cappadociens. Peut-être sommes-nous portés à le juger trop sévèrement, parce que ses écrits ont vieilli plus vite, qu'ils sont moins intéressants et moins faciles à lire que ceux de Basile et de Grégoire de Nazianze. Il a droit pourtant à notre reconnaissance et à notre respect.

La partie la plus importante de l'œuvre de saint Grégoire de Nysse est, sans conteste, celle qui a pour objet l'exposition et la défense du dogme catholique. Le *Discours catéchétique*, malgré sa brièveté, occupe ici le premier rang. C'est un exposé presque complet de la doctrine chrétienne, une sorte de catéchisme où sont rappelés et démontrés, à la fois par l'Ecriture et par la raison, les principaux enseignements de l'Eglise sur la Trinité, l'Incarnation, la Rédemption, le baptême, l'eucharistie et les fins dernières. L'auteur met en relief la suite de la religion et l'enchaînement des dogmes. Celui qui veut aujourd'hui se rendre compte de l'état de la théologie systématique à la fin du IV^e^ siècle doit, avant tout, recourir à ce remarquable petit livre, clair, vigoureux, décisif.

Le grand traité *Contre Eunomius*, en douze livres, et l'*Antirrhétique contre Apollinaire* nous montrent Grégoire aux prises avec les hérétiques de son temps. Ces deux réfutations, les plus complètes de toutes celles que nous possé-

dons, sont aussi importantes pour l'historien que pour le théologien. L'auteur y déploie librement son habileté dialectique et répond avec force aux arguments captieux de ses adversaires. D'autres ouvrages moins importants complètent ceux que nous venons de signaler : *A Eustathe sur la Trinité; A Ablavius, qu'il n'y a pas trois dieux ; Contre les Grecs, des notions communes; A Simplicius sur la foi ; Contre la destinée; Dialogue sur l'âme et sur la résurrection; A Hiéron, sur les enfants qui meurent prématurément, etc.* Toutes les grandes questions, on le voit, sont abordées par Grégoire dans le même esprit, si bien que l'ensemble de ses écrits théologiques constitue une véritable *Somme* de l'enseignement catholique.

D'ailleurs, Grégoire de Nysse ne se contente pas d'étudier les problèmes doctrinaux. Disciple d'Origène, il se livre comme son maître à la lecture des livres saints qu'il interprète, selon sa méthode, dans le sens de l'allégorisme le plus absolu. Les ouvrages *Sur la formation de l'homme, Apologétique sur l'hexaéméron, Sur la vie de Moïse, Sur les titres des psaumes,* et quelques autres, sont riches en applications morales, mais témoignent trop souvent d'une imagination subtile dans la recherche des significations figurées. En un temps où l'école d'Antioche imposait aux exégètes, comme leur premier devoir, l'explication du sens littéral de la Bible et faisait prévaloir ses vues jusque parmi les Alexandrins, Grégoire de Nysse apparaît ici un peu comme un attardé.

Disciple des moines, et ascète lui-même, il compose aussi quelques ouvrages ascétiques : les plus importants, les seuls qui aient été beaucoup lus, sont la *Vie de sainte Macrine* sa propre sœur, et un traité sur *La virginité.*

Evêque enfin, obligé par devoir d'état à prêcher souvent, il publie ou laisse publier un certain nombre de sermons sur divers sujets. Ces sermons sont généralement appréciés d'une manière assez sévère, et leur lecture ne nous incite

pas à reviser le jugement des critiques. Ils sont le plus souvent longs, filandreux; la rhétorique s'y substitue à l'éloquence, et l'emphase est prise pour de la noblesse ou de l'élégance. Déjà chez Grégoire de Nazianze, on sentait quelquefois le disciple trop appliqué des rhéteurs. Grégoire de Nysse n'est plus guère autre chose : il emploie docilement les recettes qu'il a apprises à l'école, et c'est au plus si, dans quelques discours plus familiers, on parvient à recueillir encore les trop rares échos d'une âme qui cherche à se communiquer.

Saint Amphiloque d'Iconium. — Amphiloque est peu connu de nos jours, mais il a joui, auprès de ses contemporains, d'une célébrité presque aussi grande que celle de saint Basile dont il était l'ami, ou de saint Grégoire de Nazianze dont il était le cousin. Il avait dû naître vers 340-345; en 373, nous le trouvons évêque d'Iconium en Lycaonie, par la grâce de Basile; nous le rencontrons à divers conciles en 381, en 390, en 394, et nous perdons alors sa trace d'une manière définitive. Ce que nous savons de lui par les lettres de saint Basile et de saint Grégoire, et aussi par ses œuvres, nous permet de le regarder comme un évêque fidèle à ses devoirs, comme un théologien sûr et consciencieux.

D'ailleurs, la plupart de ses écrits sont perdus. Quelques lettres, quelques homélies, un morceau de traité contre les encratites sont les seuls restes d'une activité oratoire et littéraire assez féconde. Il n'est pas impossible que l'on retrouve de nouveaux fragments de son héritage; car il n'y a guère plus d'une vingtaine d'années que l'on possède d'Amphiloque autre chose que des fragments ou des textes plus ou moins suspects.

Écrivains secondaires. — A côté des grands Cappadociens, il faut citer encore quelques auteurs, dont les noms méritent de n'être pas complètement oubliés.

Eustathe de Sébaste, le maître en ascétisme de Basile, et plus tard son ennemi acharné, offre le spectacle d'une personnalité très originale, très remuante, et somme toute assez brouillonne. C'est un tempérament mal équilibré, qui se préoccupe beaucoup plus de mener une vie austère que d'avoir des idées justes sur la doctrine. Ses récents apologistes eux-mêmes ne parviennent pas à le rendre très sympathique. Il avait beaucoup écrit sur divers sujets, mais rien n'a subsisté de ses œuvres.

Aux environs de l'an 400, l'un des orateurs les plus renommés de l'Asie-Mineure était Astérius, évêque d'Amasée, dans le Pont. Les homélies, que nous avons conservées sous son nom, expliquent cette réputation. Ce sont de beaux morceaux de rhétorique, très apprêtés, très fleuris, d'une éloquence un peu longue, tels en un mot qu'ils devaient être très capables de plaire aux esprits cultivés de l'Asie-Mineure.

De Macaire, qui était évêque de Magnésie en Carie, en 403, nous croyons posséder une apologie en cinq livres, *Le Monogène* ou *Réplique aux Grecs*, dont l'unique manuscrit a été perdu, presque aussitôt publié. Bien que quelques critiques voient encore dans cet ouvrage un écrit des premières années du IV^e^ siècle, il est vraisemblable qu'on doit en reporter la composition cent ans plus tard pour l'attribuer en effet à Macaire. *Le Monogène* est d'ailleurs l'œuvre d'un esprit distingué, et ses réponses aux objections tirées de Porphyre ne sont pas sans valeur.

Palladius enfin, évêque d'Hélénopolis de Bithynie en 400, et grand ami de saint Jean Chrysostome, pour la cause duquel il eut à subir un long exil, est l'auteur d'un *Dialogue* sur la vie de son ami, œuvre biographique de la plus haute importance, l'une des plus précieuses en ce genre que nous ait léguées l'antiquité; et d'une *Histoire lausiaque*, recueil de vie de moines composé d'après les récits faits à l'auteur et d'après les souvenirs personnels de ses séjours en

Egypte. L'Histoire lausiaque étonne d'abord le lecteur par les narrations extraordinaires dont elle est remplie; puis elle le frappe par sa sincérité, par son respect pour la vérité, par la simplicité émue de sa composition. Elle est un incomparable document pour l'histoire du monachisme au IV^e siècle.

BIBLIOGRAPHIE DE LA DEUXIÈME PÉRIODE

F. CAVALLERA, *Saint Athanase*, Paris, 1908.
G. BARDY, *Saint Athanase*, Paris, 1914.
— *Didyme l'Aveugle*, Paris, 1910.
J.-B. LIGHTFOOT, art. *Eusebius*, dans le *Dictionary of christian biography* t. II, p. 308-348.
E. SCHWARTZ, art. *Eusebios* n° 24, dans PAULY-WISSOVA, *Realencyclopädie*, t. VI, 1, p. 1370-1440.
G. DELACROIX, *Saint Cyrille de Jérusalem*, Paris, 1865.
J. MARTIN, *Saint Epiphane*, dans les *Annales de philosophie chrétienne* 1907-1908.
L. PIROT, *L'œuvre exégétique de Théodore de Mopsueste*, Rome, 1913.
A. PUECH, *Saint Jean Chrysostome et les mœurs de son temps*, Paris, 1891
— *Saint Jean Chrysostome*, Paris, 1900.
Ch. BAUR, *Saint Jean Chrysostome et ses œuvres dans l'histoire littéraire* Louvain, 1907.
T.-E. AMERINGER, *The stylistic influence of the second sophistic of the panegyrical sermons of St John Chrysostom*, Washington, 1921.
F.-X. FUNK, *Die apostolischen Constitutionen*, Rottenbourg, 1891.
J.-M. CAMPBELL, *The influence of the second sophistic on the styl of the sermons of St Basil the Great*, Washington, 1922.
P. ALLARD, *Saint Basile*, Paris 1889.
A.-C. WAY, *The language and style of the letters of St Basil*, Washington, 1927.
M. GUIGNET, *Saint Grégoire de Nazianze orateur et épistolier*, Paris 1911.
H. PINAULT, *Le platonisme de saint Grégoire de Nazianze*, Paris, 1925.

TH. SINKO, *Meletemata patristica*; II, *De traditione orationum Gregorii Nazianzeni*, Cracovie, 1917.

L. MERIDIER, *L'influence de la seconde sophistique sur l'œuvre de Grégoire de Nysse*. Paris 1906.

K. HOLL, *Amphilochius von Ikonium*, Tubingue, 1904.

F. CAVALLERA, *Les fragments de saint Amphiloque*, dans la *Revue d'histoire ecclésiastique*, t. VIII, 1907, p. 473-497.

E.-C. BUTLER, *The lausiac history of Palladius*, Cambridge 1906.

A. LUCOT, *Palladius, Histoire ausiaque*, Paris, 1912.

L. DUCHESNE, *De Macario Magnete et scriptis eius*, Paris, 1877.

TROISIÈME PÉRIODE

LE CINQUIÈME SIÈCLE (410-527).

Avec la mort des grands Cappadociens et de saint Jean Chrysostome, commence la dernière période de la littérature patristique chez les Grecs. Elle s'étend à peu près jusqu'à l'avènement de Justinien, non pas sans doute qu'il y ait alors une rupture totale avec le passé, — de telles ruptures ne se produisent jamais —, mais parce que le règne de Justinien peut être regardé comme l'inauguration de l'histoire byzantine, et qu'après ce règne la vie de l'empire d'Orient se développera d'une façon régulière jusqu'à la prise de Constantinople par les Turcs (1453).

Le Ve siècle, succédant à l'âge d'or de saint Athanase, de saint Basile, de saint Grégoire de Nazianze, et des autres grands écrivains du IVe siècle, marque le début d'une incontestable décadence. Il compte encore de nobles caractères, des penseurs vigoureux, des théologiens de talent. Saint Cyrille d'Alexandrie et Théodoret de Cyr sont parmi les hommes qui honorent le plus l'Eglise. Mais de tels hommes se font de plus en plus rares. Les débats que soulèvent les problèmes christologiques ne suscitent pas le génie d'un nouvel Athanase, et leur intérêt s'épuise rapidement en des compilations d'arguments scripturaires ou en des dossiers de textes patristiques. A la recherche personnelle de l'idée neuve succèdent la monotone accumulation des documents et la patiente exploration des archives ou des bibliothèques. Le Ve siècle est déjà celui des historiens, des caténistes, des faiseurs de florilèges.

D'autre part, la langue elle-même s'éloigne de plus en plus de la pureté classique. Ce ne serait pas un mal si elle

se renouvelait, si elle trouvait, pour exprimer des pensées inédites, un vocabulaire et une syntaxe frémissants de vie. Mais il n'en est rien. Elle se dessèche en des formules stéréotypées, à moins qu'elle ne tombe dans un vulgarisme banal. Il faut désormais choisir entre des rhéteurs qui emploient un style artificiel et des écrivains qui se contentent d'une correction approximative. C'est au plus si, de temps à autre, l'émotion vraie arrache encore aux orateurs quelques nobles accents, qui rappellent les jours lointains où toute la littérature chrétienne n'était que l'expression des âmes.

A partir de 381, le patriarcat de Constantinople acquiert une importance de plus en plus grande. Antioche et Alexandrie restent les deux pôles de la pensée chrétienne : la vieille rivalité de ces deux villes ne fait que grandir, et l'opposition traditionnelle de leurs écoles, de leurs théologiens, de leurs exégètes, détermine toujours des courants de pensée qui doivent être étudiés à part. Mais à l'Asie Mineure, désormais recroquevillée sur elle-même, succède comme centre d'activité intellectuelle et littéraire, Constantinople, la nouvelle Rome. De plus en plus, c'est à Constantinople que les théologiens vont prendre leur mot d'ordre, que les orateurs en mal de célébrité doivent se faire entendre, que les historiens cherchent à publier leurs œuvres. Le V^e^ siècle voit naître et grandir cette centralisation, qui trouvera au VI^e^ siècle son plein effet.

ALEXANDRIE ET L'ÉGYPTE

Les premiers successeurs de saint Athanase sur le siège d'Alexandrie ne tiennent pas une place considérable dans l'histoire de la littérature chrétienne, ni même dans l'histoire générale de l'Eglise qui n'a pas grand chose à retenir de Pierre II (373-381) et de Timothée (381-385). Théophile au contraire (385-412), par l'énergie de son caractère, par l'étendue de son ambition, joue à la fin du IVe siècle un rôle considérable. Il se sert de l'origénisme comme d'une arme destinée à sacrifier tous ceux qui le gênent, et il est assez habile pour trouver, dans l'accomplissement de ses projets haineux, des auxiliaires dignes de meilleures causes : saint Jérôme l'assiste contre Rufin et Jean de Jérusalem, et saint Epiphane contre saint Jean Chrysostome. Cet antipathique personnage écrit naturellement beaucoup, surtout des lettres et des discours, violents, passionnés, rusés aussi et retors. Nous n'avons de tout cela que des fragments, encore insuffisamment étudiés et quelques lettres, traduites par saint Jérôme.

Saint Cyrille. — A la mort de Théophile, son neveu Cyrille fut élu pour lui succéder sur le siège de saint Marc (17 octobre 412). Depuis longtemps, Cyrille s'occupait des affaires ecclésiastiques à côté de son oncle, dont il partageait trop souvent les préjugés et les rancunes; avec lui, il avait

assisté, en 403, au concile du Chêne, qui déposa saint Jean Chrysostome. Aussi son élection rencontra-t-elle d'abord de nombreuses oppositions, et les incidents sanglants qui marquèrent le début de son épiscopat, expulsion des juifs, meurtre d'Hypatie, etc., n'étaient pas faits pour lui concilier toutes les sympathies.

Il gouvernait pourtant depuis près de dix-sept ans l'Eglise d'Alexandrie, sans avoir rien fait de très remarquable, du moins à notre connaissance, lorsqu'il entendit parler des sermons du nouveau patriarche de Constantinople, Nestorius. Tout de suite, il en découvrit le subtil venin et se fit le champion de l'orthodoxie. Ses interventions à Constantinople, puis à Rome auprès du pape Célestin, appartiennent à l'histoire. Le concile d'Ephèse, qu'il présida en 431, marque l'apogée de sa carrière : on sait comment l'assemblée condamna Nestorius et approuva la formule que l'évêque d'Alexandrie avait donnée de la doctrine traditionnelle. Le triomphe de saint Cyrille toutefois était trop éclatant pour n'avoir pas produit bien des blessures. Après avoir démasqué l'hérésie de Nestorius, Cyrille dut s'attacher à guérir le schisme qu'avaient provoqué des formules peut-être trop insouciantes de la terminologie usitée par les Orientaux. Jean d'Antioche et ses amis s'étaient séparés de lui : il travailla à les ramener par de généreuses concessions, qui aboutirent à l'acte d'union de 433. Puis cet acte signé, il fallut le faire accepter, aussi bien de ses partisans fanatiques que de ses adversaires exaltés. Les dernières années du patriarche se consumèrent à cette tâche ardue. Il mourut le 27 juin 444, laissant, malgré tous ses efforts en vue de la paix, l'Eglise profondément troublée et prête à accueillir une hérésie nouvelle.

Il est très difficile de porter, sur l'œuvre et la personne de Cyrille, un jugement équitable. Trop de passions s'agitent et se soulèvent autour de lui. De son oncle, il a hérité

l'instinct de domination, l'ambition ardente, la volonté du triomphe. Mais il a bien plus que lui le sens de la tradition catholique, le zèle de la vérité, il faut même ajouter l'amour de la paix et de l'unité. Nous ne saurions dire que la physionomie de saint Cyrille est de celles qui s'imposent sans restriction et sans réserve : dès les origines, on a beaucoup discuté sa conduite; aujourd'hui encore certains incidents de sa carrière, et même son attitude au concile d'Ephèse, sa hâte à ouvrir la discussion sans attendre l'arrivée des évêques orientaux, peuvent troubler notre faculté d'appréciation. Ce qui du moins est hors de tout conteste, c'est la pureté de sa foi. Il faut ajouter que les dernières années de Cyrille échappent à toute critique. Il y a une incontestable grandeur dans les efforts qu'il multiplie sans relâche en faveur d'une réconciliation presque impossible entre Alexandrie et l'Orient.

Les controverses nestoriennes divisent tout naturellement en deux périodes l'activité littéraire et théologique de Cyrille. Avant 429, le patriarche commente l'Ecriture Sainte, réfute l'arianisme, expose le dogme trinitaire. A partir de 429, il est pris tout entier par la défense de l'orthodoxie, et presque tous ses ouvrages sont faits pour combattre les nouveaux hérétiques.

C'est à la première partie de sa carrière qu'il faut rattacher les dix-sept livres *De l'adoration et du culte en esprit et en vérité* et les treize livres de *Glaphyra* qui exposent les uns et les autres les principes de l'interprétation spirituelle de l'Ancien Testament; puis des commentaires allégoriques d'Isaïe, des petits prophètes, de saint Jean, d'autres encore : une œuvre exégétique considérable, où dominent les préoccupations morales, et où sont appliquées les règles traditionnelles de l'école d'Alexandrie. De même c'est avant 429 que Cyrille écrit le *Trésor sur la sainte et consubstantielle Trinité* et les sept dialogues *Sur la sainte et consubstantielle Trinité*, où est exposé, d'après l'Ecriture et

d'après la tradition des Pères, l'état du dogme à la suite des grandes luttes ariennes.

Tout à coup éclate l'affaire nestorienne. Alors Cyrille abandonne les travaux pacifiques. Il se lance en plein combat. Aux gros livres soigneusement étudiés, succèdent de courtes brochures, des pamphlets, des tracts, pressants, animés, fougueux : *Cinq livres de contradictions contre les discours de Nestorius; De la vraie foi à l'empereur,* Théodose II; *Aux impératrices* Arcadie et Marine; *Aux impératrices* Pulchérie et Eudocie; *Apologétique pour les douze chapitres contre les évêques d'Orient; Lettre à Evoptius; contre l'attaque des douze chapitres par Théodoret; Explication des douze chapitres rédigée à Ephèse; Apologie à l'empereur.* Tout cela date de 430 et de 431, et les titres suffisent à montrer l'activité débordante de Cyrille pendant ces mois décisifs. Il faut ajouter à ces écrits des lettres, des sermons, en particulier les six homélies prononcées à Ephèse, peut-être d'autres ouvrages encore. Le patriarche fait face à tous les assauts, il se dépense sans compter pour exposer sa véritable doctrine qui est aussi celle de l'Eglise. Plus tard seulement, après le triomphe, il pourra se reposer.

De fait, un petit nombre seulement, parmi les œuvres de saint Cyrille sont postérieures à 433. Il y a surtout des lettres, fort importantes pour l'histoire, et dans lesquelles on peut suivre les efforts du grand évêque en vue de l'union et de la paix. Puis il y a un important commentaire sur l'Evangile de saint Jean et un traité apologétique *Contre Julien,* où l'auteur réfute méthodiquement les attaques de l'Apostat. Rentré à Alexandrie, le patriarche éprouve, semble-t-il, le besoin de se recueillir, et les livres qu'il écrit le distraient en quelque sorte des soucis où la controverse nestorienne l'a plongé.

Comme théologien, nous n'avons pas ici à apprécier Cyrille. Il est incontestablement parmi les plus grands. Sur le développement de la christologie, il a exercé une

influence décisive. Les formules qu'il a trouvées, les preuves qu'il a indiquées ont été à maintes reprises adoptées officiellement par l'Eglise; celle-ci a mis le sceau à tant de marques de vénération, quand Léon XIII a accordé à saint Cyrille le titre de docteur. Comme écrivain, l'évêque d'Alexandrie peut au contraire être assez critiqué. Il compose mal et ne parle pas mieux; ses développements sont longs et confus; sa langue, souvent vulgaire, manque d'élégance et parfois de clarté. Il ne saurait être rendu responsable de ces défauts qui sont aussi ceux de son époque. Mais il faut avouer qu'il ne fait rien pour les éviter. Uniquement préoccupé de l'idée, il n'attache pas d'importance à son expression matérielle, dût une telle insouciance nuire à la précision de l'idée elle-même.

Les successeurs de Cyrille sont loin d'avoir la même valeur que lui. Monophysites acharnés, ils dépensent le meilleur de leur activité à combattre le nestorianisme, et sous ce nom ils entendent aussi la doctrine du pape saint Léon et du concile de Chalcédoine. Après Dioscore (444-451), le plus connu d'entre eux est Timothée Aelure, ou le chat (457-477), esprit violent, caractère indomptable, qui mourut en exil, après avoir composé une longue *Réfutation du concile de Chalcédoine*, dont nous possédons la traduction arménienne.

Les moines. — Les moines d'Egypte étaient devenus, au cours du IV^e^ siècle, une véritable puissance, avec qui il était nécessaire de compter. Le plus souvent, les arguments qu'ils faisaient valoir étaient purement drastiques et n'avaient rien de commun avec la littérature; mais il leur arrivait aussi d'écrire, et au V^e^ siècle quelques-uns d'entre eux se sont fait un nom dans l'histoire littéraire.

Nous devons ici nous contenter de nommer Schenoute, ou Schenoudi, d'Atripe, l'une des illustrations du monachisme au V^e^ siècle, qui commanda à 2.200 religieux et à

1.800 religieuses, accompagna saint Cyrille à Ephèse, et mourut en 466 à l'âge de 118 ans. Schenoute écrivit beaucoup, surtout des lettres et des sermons, en un style imagé et populaire; mais il écrivit en copte, car il ne savait pas le grec.

De Panodoros et d'Annianos, nous ne savons que ce que veut bien nous apprendre Georges le Syncelle, historien byzantin du IX^e^ siècle. A l'en croire, ces deux personnages étaient des moines égyptiens qui, en la vingt-deuxième année de l'épiscopat de Théophile (407-408), composèrent beaucoup de chapitres historiques des plus utiles. Il s'agit, peut-on croire, de chroniques semblables à celles d'Eusèbe, et nous ne sommes pas médiocrement surpris de trouver des historiens parmi les solitaires d'Egypte.

La vie d'Isidore de Péluse nous est à peu près inconnue quant à ses détails. Né à Alexandrie aux environs de 360, Isidore fut, pendant une quarantaine d'années, supérieur d'un monastère aux environs de Péluse, et mourut vers 435. Rien de plus simple et de plus calme qu'une telle existence. Elle n'en fut pas moins active. De son couvent, le moine écrivait à tout ce que le monde chrétien comptait alors d'illustre ou d'influent; et ses lettres, reçues avec respect, étaient soigneusement conservées. Nous n'en possédons pas moins de 2.012, réparties en cinq livres, et touchant aux sujets les plus divers; la plupart cependant sont relatives à des questions d'exégèse ou d'ascétisme. Isidore s'y révèle comme un esprit ouvert, formé à la culture classique, dont il aime à citer les auteurs, et comme un interprète allégoriste de l'Ecriture où il cherche les leçons les plus inattendues et parfois les plus subtiles. Sa correspondance est précieuse pour la connaissance des hommes et des choses au V^e^ siècle.

Au moine Isaïe, une des célébrités religieuses du monophysisme, mort en 488, on doit un certain nombre de discours ascétiques et de lettres, dont le texte grec n'a pas

encore été publié, et qui ne sont pas sans intérêt.

Enfin, sous le nom d'*Apophthegmata Patrum*, on désigne une collection de sentences et de récits attribués aux moines les plus illustres du IV^e^ et du V^e^ siècle. Cette collection artificielle, où les moines se succèdent dans l'ordre alphabétique, de l'abbé Antoine à l'abbé Or, a eu le plus grand succès dans l'antiquité, aussi bien en Orient qu'en Occident. On en a multiplié les éditions et les traductions, en y introduisant naturellement des variantes, des récits nouveaux, des conseils inédits, si bien qu'il en est résulté toute une littérature encore insuffisamment débrouillée. L'œuvre primitive doit avoir été composée en Egypte à la fin du IV^e^ ou au début du V^e^ siècle. Aujourd'hui encore, on ne la lit pas sans plaisir, car elle offre le tableau sincère de l'admiration qu'excitait dans le peuple la haute vertu des moines.

Synésius de Cyrène. — Bien différent des religieux, dont les apophthegmes nous gardent le souvenir, est l'évêque Synésius de Ptolémaïs. Celui-ci est un grand seigneur, né et élevé dans le paganisme, converti on ne sait pourquoi, et qui, après sa conversion, n'en continue pas moins à mener large vie; car la chasse et les belles lettres suffisent à occuper ses jours tranquilles. Mais en 405, les Maures envahissent la Pentapole, attaquent la ville de Cyrène. Synésius sait que noblesse oblige; il quitte ses livres pour se mettre à la tête de ses concitoyens; il relève leur courage et parvient à chasser les barbares. Une seconde invasion, en 406, est repoussée de la même façon. Après quoi, Synésius, en vrai sage, rentre dans le silence. Ce n'est pas pour longtemps, car vers 410 les gens de Ptolémaïs choisissent pour évêque l'homme courageux qui a si bien défendu la Pentapole. Synésius ne s'étonne de rien. Il accepte la tâche inattendue qui lui est offerte, et le voilà qui s'attelle à de nouveaux devoirs, qui dépense largement ses richesses pour secourir les misères accumulées par

l'invasion, qui essaie même d'étudier la théologie. Son épiscopat est troublé par les incursions des barbares : il se montre en tout digne de sa haute mission, et disparaît vers 414, sans que nous sachions rien des circonstances de sa mort.

Disciple fidèle des rhéteurs, ami de l'éloquence et de la poésie, Synésius a beaucoup écrit, en une langue élégante, et ses ouvrages n'excitent pas moins d'étonnement que sa vie. Que penser par exemple d'un traité *Sur les songes*, ou d'un *Eloge de la calvitie*, qui figurent parmi ses premières œuvres ? Neuf ou dix hymnes, en dialecte dorien, et en vers de facture classique, deux discours sur les révolutions, c'est-à-dire en fait sur les invasions barbares, ne sont pas beaucoup plus chrétiens d'allure et de ton. Cent cinquante-sept lettres enfin nous font connaître au mieux la vie intime de ce parfait honnête homme, devenu évêque d'une manière si imprévue : elles constituent certainement la partie la plus intéressante, la plus vivante de son héritage littéraire.

Ammonius et Eusèbe d'Alexandrie. — Citons encore, pour donner une idée moins incomplète de l'activité littéraire des chrétiens d'Egypte au V^e^ siècle, les noms d'Ammonius et d'Eusèbe.

L'un et l'autre ne sont pour nous que des noms. Une lettre des évêques et du clergé d'Egypte, adressée en 457 à l'empereur Léon I^er^, nous fait connaître un certain Ammonius, prêtre et économe d'Alexandrie. On croit aujourd'hui que c'est à ce personnage qu'il faut attribuer de nombreux fragments exégétiques conservés par les Chaînes avec le simple lemme : Ammonius. Ces fragments appartiennent à des commentaires sur les Psaumes, Daniel, saint Matthieu, saint Jean, les Actes des Apôtres et la première épître de saint Pierre. Ils révèlent un commentateur avisé et prudent, fort au courant des controverses doctrinales, et

soucieux avant tout de faire valoir les arguments fournis par l'Ecriture en faveur de l'orthodoxie.

Eusèbe d'Alexandrie n'est peut-être qu'un personnage de roman. Sous son nom, un inconnu a publié jadis, dans la seconde moitié du Ve siècle selon les vraisemblances, une collection de vingt-deux homélies, ou soi-disant telles; et il l'a fait précéder d'une préface destinée à raconter la vie d'Eusèbe. Celui-ci, d'après le narrateur, aurait été le successeur de saint Cyrille sur le siège d'Alexandrie; il aurait eu la chance de convertir un pécheur scandaleux, nommé Alexandre, qui serait devenu lui-même évêque après la mort d'Eusèbe. Ce récit est purement légendaire. Les homélies n'en existent pas moins, et elles sont intéressantes à lire, parce qu'elles nous font connaître certains aspects, peu étudiés d'ordinaire, de la vie chrétienne : celles qui sont relatives à l'observance du dimanche et à l'astrologie sont parmi les plus curieuses. L'antiquité les a beaucoup lues, et n'a pas craint d'en modifier le texte à plusieurs reprises, si bien que nous possédons, pour plusieurs d'entre elles tout au moins, deux ou trois recensions différentes. L'édition primitive semble bien avoir été publiée en Egypte et peut-être à Alexandrie : on ne peut actuellement rien dire de plus précis sur son compte.

LE PATRIARCAT DE CONSTANTINOPLE

Le Ve siècle voit s'établir d'une manière définitive la prépondérance de l'Eglise de Constantinople : théologiens, historiens, écrivains ascétiques, orateurs, accourent en foule à la capitale qui assurera leur réputation; et ceux-là mêmes qui restent dans les provinces subissent la puissante influence de la ville impériale.

Nestorius. — Le premier, parmi les patriarches de cette époque qui doive trouver place dans une histoire littéraire, est le grand adversaire de saint Cyrille, l'hérétique Nestorius.

Celui-ci était né vers 380, peut-être à Germanicie dans la Syrie euphratésienne; mais Antioche, où il avait longuement étudié, était devenue la véritable patrie de son esprit. Il avait fait profession monastique au couvent d'Euprépius, situé près de cette ville, et s'était acquis, par sa prédication, une grande réputation d'éloquence, qui lui avait valu d'être choisi, au début de 428, pour succéder au patriarche de Constantinople, Sisinnius.

Les gens de la capitale accueillirent d'abord leur évêque comme un nouveau Chrysostome. Mais ils ne tardèrent pas à reconnaître leur erreur. Nestorius, qui avait promis, dans son premier sermon, de combattre toutes les hérésies, se mit à scandaliser ses auditeurs par d'étranges affirma-

tions sur la Vierge Marie. Il y eut du bruit à ses homélies; des affiches furent placardées sur les portes de sa cathédrale. Bientôt le monde entier fut informé de la témérité du patriarche, et saint Cyrille d'Alexandrie intervint sans tarder pour lui rappeler les doctrine orthodoxes. Nestorius n'en continua pas moins son enseignement : ce ne fut pas pour longtemps, car il fut condamné dès 430 par le pape Célestin et, en 431, solennellement déposé par le concile d'Ephèse. Il dut alors se soumettre et rentrer dans son ancien couvent d'Euprépius. Dès 435, un édit impérial vint l'en chasser et l'exila à Oasis en Egypte : ce fut en cet exil qu'il acheva sa triste existence, vers 451.

La plupart des écrits de Nestorius ont disparu dans leur langue originale, à la suite de la sentence impériale de 435, qui les condamnait au feu. Mais il nous reste des traductions latines de plusieurs homélies et de quelques lettres; certaines homélies ont même pu être conservées en grec, sous des noms d'emprunt, celui de saint Jean Chrysostome en particulier, et les érudits n'ont pas perdu tout espoir d'enrichir encore leur collection de *Nestoriana*.

Un aliment nouveau a d'ailleurs été fourni à de telles espérances, lorsque fut publié en 1910 le texte syriaque du *Livre d'Héraclide de Damas*. Cet important ouvrage est une justification de Nestorius, composée au temps du concile de Chalcédoine et destinée à prouver l'injustice de la condamnation d'Ephèse. Les premiers éditeurs en ont admis sans réserve l'authenticité; et peut-être leur jugement n'a-t-il pas été exempt de précipitation. Du moins l'intérêt historique et théologique du livre d'Héraclide est-il considérable, et sa découverte rend moins pénible la disparition de deux grandes compositions de l'hérésiarque, le *Théopaschite* et la *Tragédie*.

Dans le ressort de son patriarcat, Nestorius ne rencontra guère de fidèles. Le seul qu'il faille mentionner ici est Euthérius, évêque de Tyane en Cappadoce, qui fut déposé;

exilé à Scythopolis, et mourut à Tyr vers 435, après avoir refusé énergiquement de souscrire l'acte d'union. On doit à ce personnage quelques lettres, et surtout des *Réfutations de certaines propositions* qui sont parvenues sous le couvert de saint Athanase et de Théodoret. Ce dernier écrit, plein de vigueur et de passion, constitue un plaidoyer convaincu du nestorianisme.

Les adversaires de Nestorius. — Nombreux furent au contraire les adversaires de Nestorius. L'un des premiers et des plus ardents fut le rhéteur Eusèbe, devenu plus tard évêque de Dorylée, esprit étroit et violent, mais défenseur passionné de l'orthodoxie, qui, après avoir dénoncé en Nestorius le continuateur de Paul de Samosate, attaquera plus tard Eutychès et découvrira l'hérésie monophysite. On peut citer ensuite, parmi les membres du concile d'Ephèse, Firmus de Césarée de Cappadoce, l'auteur élégant et lettré de lettres insignifiantes; Théodote d'Ancyre, qui écrivit une réfutation perdue de Nestorius, un commentaire du Symbole de Nicée et des homélies où l'on trouve l'expression d'une tendre piété pour la Mère de Dieu; Eusèbe d'Héraclée et Sévère de Synnade, dont on possède des homélies en traduction éthiopienne. Bien d'autres encore qu'il est superflu de nommer ici avaient écrit des lettres ou prononcé des discours.

Les successeurs de Nestorius. — Après la condamnation de l'hérésiarque, Maximien le remplaça sur le siège de Constantinople; mais dès 334, celui-ci reçut à son tour un successeur dans la personne de Proclus. Ce dernier, sacré archevêque de Cyzique en 426, n'avait pas été reçu par ses diocésains; et il était demeuré à Constantinople, où sa prédication était fort goûtée par les fidèles. Devenu patriarche, il continua à prêcher; il s'employa

surtout, avec un zèle des plus louables, à rétablir la paix dans les esprits et finit par mourir en 446.

Nous pouvons encore juger de son éloquence, qui était grande, par vingt-cinq sermons sur divers sujets, et dont plusieurs sont consacrés à l'éloge de la Vierge Marie : il nous donne l'impression d'un bel esprit, contourné, maniéré, ami de la recherche, d'un fidèle disciple des rhéteurs, dont tout le talent consiste à appliquer en chaire les leçons de ses maîtres. En ce temps-là, c'était le genre qu'on aimait : le succès de pareils discours ne nous surprend pas.

Flavien et Anatole, qui viennent ensuite, n'ont rien laissé que quelques lettres sans importance pour l'histoire littéraire; mais Gennadius (458-471), à la fois exégète et prédicateur, mérite une mention, bien que nous n'ayons de ses œuvres que des fragments. Il avait composé un commentaire complet sur Daniel, peut-être aussi une explication des épîtres de saint Paul, de nombreuses homélies, et quelques ouvrages doctrinaux, entre autres une réfutation des douze chapitres de Saint Cyrille et un écrit adressé à un certain Parthénius. Ceux qui ont pu le lire ont loué l'élégance et la vigueur de son style.

Historiens. — L'histoire, si pauvrement représentée jusqu'ici, brille au V^e^ siècle d'un vif éclat; et c'est surtout à Constantinople que l'on s'y adonne avec succès.

Le premier en date des grands historiens de ce temps est un arien, disciple fidèle de l'anoméisme le plus radical, Philostorge. Né vers 368 à Borissus dans la Cappadoce Seconde, Philostorge vint, à l'âge de vingt ans, à Constantinople, et y passa vraisemblablement la plus grande partie de sa vie, non sans faire d'assez longs voyages d'information et de piété. Entre 425 et 433, il y composa, pour faire suite à Eusèbe, une *Histoire ecclésiastique* en douze livres,

qui couvraient les cent années écoulées depuis le concile de Nicée. Rien n'est plus extraordinaire que cette histoire, véritable plaidoyer en faveur de l'anoméisme. Philostorge, tout le long de son récit, s'attache à faire ressortir les gloires de sa petite Eglise, les martyrs et les saints auxquels elle a donné naissance, les persécutions qu'elle a endurées, les triomphes passagers qu'elle a pu connaître. Entre le paganisme et le catholicisme, tous deux également détestés, l'historien dresse, avec un pieux amour, l'image de la communauté eunomienne, qui possède seule la vérité absolue. Les misères et les ruines ne l'effrayent pas; sa confiance reste intacte au milieu des pires désillusions, dût-elle attendre, pour triompher, le jour de la parousie. Les sources qu'il emploie, les témoins qu'il interroge, sont naturellement de la même Eglise que lui. Toutes les voix qu'on entend dans cette histoire sont des voix ariennes.

L'ouvrage ne nous est d'ailleurs connu que par des fragments. Photius a bien voulu en faire de très nombreux et très importants extraits, qui sont à la base de toutes nos éditions. A ces extraits, on a pu ajouter, à force de patientes recherches, d'autres morceaux, cités ici ou là, si bien que nous pouvons avoir une idée exacte de l'Histoire de Philostorge et lui emprunter bien des renseignements précieux. Peu de livres valent, pour nous faire connaître le IV^e^ siècle, cette vibrante apologie d'un parti vaincu, presque entièrement disparu, mais qui crie toujours sa foi au triomphe prochain, en s'appuyant sur les expériences, plus ou moins bien interprétées, du passé.

Beaucoup moins passionné nous apparaît Philippe de Side, en Pamphylie. Celui-ci est catholique; après avoir entendu à Side les leçons de l'alexandrin Rhodon, il est venu à Constantinople où il a reçu le sacerdoce; et il y passe son existence, mêlé à la vie ecclésiastique de la capitale, candidat perpétuel à la chaire patriarcale qui lui échappe à trois reprises, et distrayant les déboires de son

ambition par la composition d'une immense *Histoire chrétienne.*

Ce devait être une œuvre gigantesque, puisqu'elle prenait pour point de départ la création du monde et ne s'achevait qu'à l'époque même de l'auteur, soit aux environs de 425. Elle comprenait trente-six livres, dont chacun recouvrait plusieurs tomes, et l'on y trouvait de tout : géométrie, astronomie, arithmétique, musique, géographie, y voisinaient pêle-mêle avec l'histoire. Tout cela a disparu, écrasé par sa masse, à l'exception de quelques rares fragments.

L'*Histoire ecclésiastique* de Socrate nous est au contraire parvenue dans son intégrité. Il est vrai que son auteur, Socrate le Scolastique, était un homme modeste. Né à Constantinople, il y avait toujours vécu; et il a si peu parlé de lui que nous ne connaissons rien de son existence. Le seul événement saillant en a sans doute été la composition de son histoire en sept livres, où il se proposait de raconter les événements de la vie de l'Eglise depuis 305 jusqu'à 439. Du moins à cette tâche a-t-il mis tous ses soins, car il en a donné deux éditions successives, et nous savons, par ses propres déclarations, que la seconde édition a fait usage de sources et de documents restés inconnus pour la préparation de la première.

Indifférent au beau langage, Socrate n'a pas eu la prétention d'écrire une œuvre d'art. Son style est tout juste correct; il n'offre aucun attrait au lecteur. Mais l'Histoire est une œuvre de haute conscience : outre les livres d'Eusèbe, de saint Athanase, de Rufin, elle utilise la collection des conciles de Sabinus d'Héraclée, la chronique de Constantinople; elle rappelle aussi de nombreux témoignages oraux, en particulier celui du prêtre novatien Auxanon. On se rend compte que son auteur n'a épargné aucun effort pour donner un tableau aussi exact et aussi complet que possible. Il a, somme toute, assez bien réussi. Ennemi de

tous les excès, il a su parler avec une rare impartialité des hommes les plus discutés : ce qu'il dit des Novatiens, sur lesquels il a pu avoir de nombreux renseignements ou encore de Nestorius, est particulièrement remarquable. Son œuvre n'est pas exempte d'erreurs; sa documentation n'est pas toujours suffisante. Il reste que l'Histoire ecclésiastique de Socrate est un des livres les plus intéressants parmi ceux qu'a produits l'érudition chrétienne.

Bien inférieure est l'*Histoire ecclésiastique* de Salamanus Hermias Sozomène, le contemporain de Socrate et son imitateur. Né aux environs de Gaza, Sozomène était avocat à Constantinople, lorsqu'il conçut le projet de rédiger, lui aussi, une Histoire de l'Eglise. Deux livres perdus devaient résumer Eusèbe et raconter les événements depuis l'ascension jusqu'à la mort de Licinius. L'œuvre proprement originale de l'écrivain commençait à ce moment-là, et se poursuivait en neuf livres jusqu'en 439; mais le texte que nous en possédons s'arrête à l'année 423, sans que l'on sache au juste pourquoi.

On ne peut s'empêcher d'être frappé des ressemblances qui existent entre les deux œuvres de Socrate et de Sozomène. De fait, celle-ci n'est guère qu'un plagiat de l'autre. Bien que Sozomène ne nomme jamais Socrate, il le suit partout à la façon d'un copiste, il l'imite dans son plan; il le contrefait dans ses appréciations. Il ne manque pourtant pas de talent, ni même de sens historique. Il lui arrive d'employer d'autres sources que son prédécesseur ou d'utiliser plus complètement celles qui lui avaient déjà servi; il fait appel, en bien des cas, à ses propres souvenirs et aux récits qu'il a recueillis de témoins bien informés. Par ailleurs, il écrit bien, élégamment; et sur ce point il est très supérieur à Socrate. Son histoire a des prétentions littéraires non équivoques; ce qui lui manque le plus c'est la probité.

Gélase de Cyzique est postérieur de quelques années

à Sozomène, puisque c'est après 475 qu'il rédigea son *Histoire ecclésiastique*, mais nous ne savons rien de sa vie. Cette histoire elle-même devait être consacrée au règne de Constantin et divisée en trois livres, mais seuls nous sont parvenus les deux premiers livres et des fragments du troisième. Elle insiste spécialement sur le concile de Nicée, qu'elle raconte soi-disant d'après un très vieux livre écrit sur parchemin, que l'évêque de Cyzique Dalmatios aurait donné au père de l'auteur. En fait, ce très vieux livre semble bien n'avoir jamais existé, et les seules sources, vraiment identifiables, de Gélase sont les histoires d'Eusèbe, de Rufin, de Socrate et de Théodoret. Les efforts, faits en ces dernières années pour réhabiliter l'Histoire de Gélase, ne semblent pas destinés à beaucoup de succès.

Les gros ouvrages historiques de Socrate et de Sozomène, et celui de Théodoret sur lequel nous aurons à revenir, n'étaient pas sans se répéter souvent, puisqu'ils étudiaient la même période et que les deux derniers écrivains s'étaient inspirés du premier. Dès le règne de Justin Ier (518-527), on trouva utile de les compiler, de manière à fournir aux lecteurs une *Histoire tripartite*. Telle fut l'œuvre accomplie par un lecteur de Sainte-Sophie, nommé Théodore. Le même personnage composa d'ailleurs une suite à sa tripartite, une *Histoire*, qui commençait aux préliminaires du concile d'Ephèse et allait jusqu'au temps de Justin. Cet ouvrage est perdu, ou plus exactement nous n'en connaissons que les extraits groupés au XIVe siècle par Nicéphore Calliste.

A peu près contemporain de Théodore devait être Basile de Cilicie, l'auteur d'une *Histoire ecclésiastique* en trois livre, qui racontait la période comprise entre 450 et 527. Photius qui a eu entre les mains le second livre de cet ouvrage, nous assure qu'il était bourré de documents et de pièces justificatives. Il ne nous en est rien resté.

Écrivains ascétiques. — Tout autant que l'histoire, la littérature ascétique est représentée au Ve siècle par d'importants écrivains.

L'un des plus curieux est assurément saint Nil. Sa vie est enveloppée de légende. Jusqu'à présent, on se plaisait à voir en lui un grand seigneur, disciple de saint Jean Chrysostome, préfet du prétoire de Constantinople, qui, vers 390, avait généreusement abdiqué toutes ses charges et renoncé à sa fortune, pour se retirer avec son fils Théodule dans la solitude du Sinaï, tandis que sa femme et sa fille allaient de leur côté mener la vie monastique en Egypte. Il paraît bien que tout cela n'est qu'un conte et que la réalité est plus simple. Lorsque Nil entre dans l'histoire, c'est tout à la fin du IVe siècle, et il est alors chef d'une communauté monastique à Ancyre de Galatie. Il ne semble pas être sorti de son couvent,et jusqu'aux environs de 431, nous le suivons à peu près grâce à sa correspondance qui s'arrête à ce moment-là.

Comme son contemporain, Isidore de Péluse, Nil a été un grand épistolier. Plus de mille lettres nous restent de lui sur les sujets les plus divers : exégèse, théologie dogmatique, et surtout ascétisme. Ces lettres ne sont pas d'un styliste, et Nil n'a pas la riche formation classique d'Isidore; les auteurs qu'il cite, qu'il se contente parfois de copier longuement, sont exclusivement les chrétiens, et surtout saint Jean Chrysostome. Mais on trouve chez lui beaucoup de bon sens, une grande richesse de vie intérieure et de sages conseils pour la perfection.

Ces conseils sont d'ailleurs développés en de nombreux ouvrages : *Au moine Euloge, Sur la prière, Sur les huit esprits de malice, Sur la supériorité des solitaires, Sur l'ascèse monastique, Sur la pauvreté volontaire*, et d'autres encore, qui tantôt sont destinés à tous les chrétiens, et tantôt s'adressent plus spécialement aux religieux.

L'antiquité a attribué à Nil beaucoup d'écrits ascétiques

dont il n'est pas le véritable auteur : le plus fameux est cette paraphrase chrétienne du Manuel d'Epictète, qui a trouvé pendant des siècles d'innombrables lecteurs, et dont l'auteur reste encore inconnu.

Comme Nil, son contemporain Marc l'Ermite fut longtemps abbé d'un monastère, à ou près d'Ancyre de Galatie. Vers la fin de sa vie, il se résolut à aller dans la solitude et se retira soit au désert de Juda, soit au désert de Scété en Egypte. Il mourut à une date inconnue, mais sans doute après le début de la controverse nestorienne.

Photius a connu de lui neuf écrits que nous avons conservés : *Sur la loi spirituelle, Sur ceux qui croient se justifier par les œuvres, Sur la pénitence, Sur le jeûne, A Nicolas, préceptes salutaires pour l'âme, Réponse à ceux qui doutent du divin baptême, Entretien de l'esprit avec son âme. Dispute avec un scolastique, Sur Melchisédech.* Sauf le dernier, ces traités proposent surtout un enseignement moral. Marc s'y révèle un sage directeur de conscience et nullement le réformateur audacieux, que quelques historiens ont cru découvrir en lui.

Diadochus de Photice, à la différence de Nil et de Marc, ne fut pas ermite, ni supérieur de couvent, mais évêque de Photice en Epire, et il vivait au milieu du V^e^ siècle. On lui doit *Cent chapitres gnostiques*, qui constituent une intéressante initiation à la contemplation mystique.

Poètes. — Pour qu'aucune gloire littéraire ne manquât à l'Eglise de Constantinople, il faut ajouter qu'au cours du V^e^ siècle elle a donné naissance à quelques poètes : poètes assez pauvres d'ailleurs et assez médiocres, et dont il serait presque inutile de parler s'ils n'avaient essayé de créer des rythmes nouveaux.

L'impératrice Eudocie, fille d'un sophiste athénien devenue en 421 par un hasard curieux épouse de l'empereur Théodose II, n'a rien créé; elle s'est contentée de faire

des vers sur les modèles classiques, une épopée sur les campagnes de son mari, une traduction en hexamètres de l'Octateuque, de Zacharie et de Daniel, un poème en trois livres sur le martyr Cyprien. Trouvant même que ses propres vers n'étaient pas dignes de chanter la louange du Sauveur, elle a pris la patience de raconter la vie du Christ avec des vers empruntés à Homère. Cet *Homérocenton*, digne pendant du centon virgilien de la noble Proba, est un chef-d'œuvre d'habileté et de mauvais goût. On se demande vraiment d'où a pu venir à une femme, d'ailleurs intelligente et cultivée, cette idée bizarre d'employer les vers d'Homère pour traduire l'Evangile. Le poème sur Cyprien, honnête exercice scolaire, n'est qu'une transcription versifiée d'un texte plus ancien. Il va sans dire que ses contemporains ont beaucoup applaudi Eudocie, mais aussi que les siècles suivants l'ont laissée retomber dans l'oubli d'où elle n'aurait jamais dû sortir.

Plus importants, parce que chargés des promesses d'avenir, sont les essais d'une poésie nouvelle, fondée non plus sur la quantité des syllabes, mais sur l'accent tonique. Deux pièces de saint Grégoire de Nazianze, une *Hymne du soir* et une *Hymne aux Vierges*, constituent peut-être les plus anciens spécimens connus de cette rythmique nouvelle. Après lui, nous connaissons par Théodore le Lecteur les noms de deux faiseurs de tropaires, Anthime et Timoclès, celui-là chalcédonien déclaré, celui-ci partisan du monophysime; l'un et l'autre prêtres de Constantinople aux environs de 450-460. On doit vivement déplorer la perte de leurs compositions poétiques.

Auxence, qui vivait à la même époque et avait installé son ermitage sur le mont Scopa aux environs de Constantinople, nous est un peu moins étranger, car nous avons de lui un tropaire que nous a conservé son biographe : c'est une composition en prose rythmée et dialoguée. qui pouvait être employée dans l'usage liturgique.

Peut-être possédons-nous encore d'autres hymnes du V^e^ siècle parmi les innombrables spécimens de la musique sacrée que gardent les livres de chant orientaux, mais il est actuellement impossible de les discerner, sous le couvert de l'anonymat. Ce n'est d'ailleurs que plus tard, sous le règne d'Anastase, que commencera à écrire le plus grand des hymnographes de l'Eglise grecque, Romanos le Mélode.

ANTIOCHE ET JÉRUSALEM

DANS le patriarcat d'Antioche, un nom domine toute l'histoire littéraire du Ve siècle, celui de Théodoret, évêque de Cyr; autour de lui se groupent de nombreux théologiens, qui le soutiennent dans le combat engagé contre saint Cyrille et la théologie de l'école d'Alexandrie.

Théodoret. — L'évêque de Cyr est, malgré de regrettables erreurs, une des plus nobles figures dans l'histoire de l'ancienne Eglise : il a une âme d'apôtre dévorée par le zèle le plus ardent; une fidélité inaltérable à ses amis pour lesquels il souffre persécution; une intelligence d'élite à laquelle ne reste étrangère aucune des grandes questions de la théologie, de l'exégèse, de l'apologétique. Il dépense sa vie sans compter au service de la foi chrétienne. Et avec cela, il reste pourtant suspect à beaucoup de ses frères qui l'accusent d'hérésie, parce qu'il ne peut se décider à abandonner la personne de Nestorius, dont il ne partage d'ailleurs pas toutes les opinions; il est sans cesse obligé de se justifier avec plus ou moins de succès : « Je gémis sur le malheur de l'Eglise, écrit-il en 449 au pape saint Léon, et je ne veux plus que le silence. Vingt-six ans, j'ai gouverné l'Eglise qui m'était confiée sans encourir un reproche des évêques d'Antioche; j'ai ramené plus de mille âmes des

erreurs du marcionisme ou de l'arianisme; j'ai purgé mon diocèse de tout vestige d'hérésie. Dieu sait ce que j'ai reçu de pierres des mains des hérétiques, et ce que j'ai combattu de combats contre eux, contre les païens et contre les juifs. Et après tant de sueurs et de peines, on me condamne sans m'entendre. » On le condamnera jusqu'après sa mort : le concile de 553 jettera l'anathème sur quelques-uns de ses ouvrages.

Théodoret était né à Antioche vers 393 et y avait fait ses études; de fortes études grâce auxquelles il s'était assimilé le suc de la culture classique, aussi bien que de la théologie et de l'exégèse chrétienne. Il vivait dans un cloître aux environs d'Antioche, lorsqu'il fut élevé à l'épiscopat en 423 et chargé du diocèse de Cyr, dans la Syrie euphratésienne. C'était un pauvre diocèse; huit cents villages dans une région montagneuse, beaucoup de juifs et d'hérétiques de toutes sortes, une population peu cultivée et de langue syriaque. D'autres auraient refusé la besogne. Mais Théodoret était un vaillant : il se mit avec ardeur à travailler à la conversion de son peuple, à la prédication et à l'enseignement de la doctrine chrétienne. Depuis près de sept ans, il menait cette belle vie d'évêque missionnaire, lorsque éclata l'orage du nestorianisme.

Ce fut pour lui une terrible épreuve. Toute sa formation théologique l'avait prédisposé contre les formules de saint Cyrille. Lorsque celui-ci eût rédigé les douze anathématismes et les eût présentés comme l'expression de la foi orthodoxe, il crut y reconnaître l'erreur apollinariste et les combattit sans merci. D'ailleurs il était attaché à la personne de Nestorius : rien ne put le décider à souscrire à la déposition du patriarche de Constantinople. Il avait rédigé lui-même, en 433, la formule sur laquelle l'accord pouvait se faire entre l'Orient et l'Egypte : lorsqu'il sut que cette formule ne suffisait encore pas et qu'il fallait accepter la condamnation de Nestorius, il refusa de la

signer. En 435 seulement, on parvint à obtenir une signature, mais non un anathème.

La mort de saint Cyrille, en 444, ne met pas un terme à ses tribulations. Car le nouveau patriarche d'Alexandrie, Dioscore, soutient une théorie bien différente de celle de saint Cyrille et vraiment erronée; et il commence par remporter victoire sur victoire. En 449, le brigandage d'Ephèse semble consacrer le triomphe de l'eutychianisme. Théodoret est solennellement déposé et relégué dans son ancien monastère comme dans une prison. Mais tout change en 450 : l'évêque de Cyr, qui en avait appelé au pape saint Léon, est convoqué au concile de Chalcédoine; il y est reçu l'année suivante et rétabli dans la possession de son siège. Il doit néanmoins condamner Nestorius, et il le fait, cette fois sans arrière-pensée. Il rentre alors à Cyr : c'est dans la paix qu'il y passe ses dernières années et qu'il meurt vers 460.

Peu de carrières sont aussi troublées que celle-là; et, par une étrange contradiction, Théodoret détestait la lutte. Son caractère pieux et timide le prédisposait à une existence calme, à la vie pastorale d'un bon évêque campagnard, qui, après avoir rempli sa tâche, peut se livrer à la composition de savants ouvrages. La Providence en avait décidé autrement, et Théodoret batailla; il le fit, comme les gens de son espèce, avec ardeur et maladresse. Il poussa trop loin une vaine et dangereuse fidélité à Nestorius, une hostilité passionnée contre saint Cyrille. Il lui manqua de garder la mesure pour tenir la place à laquelle ses éminentes qualités semblaient lui donner droit.

Ecrivain, Théodoret n'a laissé de côté aucune des sciences sacrées. Ses ouvrages théologiques ont été pour la plupart composés aux époques de lutte, et ils révèlent, par leur allure combative, les circonstances qui les ont vu naître. Mais, lorsque la paix revenait, l'évêque de Cyr se plaisait à rédiger des commentaires bibliques, des livres d'histoire,

des apologies de la religion, tous écrits de longue haleine, où nous apprenons à connaître l'érudit auteur dans la pleine possession de ses moyens.

Voici d'abord les livres belliqueux : *Réfutation des douze anathématismes ; Contre Cyrille et le concile d'Ephèse ; De la sainte et vivifiante Trinité ; De l'incarnation du Seigneur ; Pour Diodore et Théodore ; Contre les Ariens et les Eunomiens; Contre les Macédoniens; Contre les Apollinaristes; Contre les Marcionites ;* et le plus important de tous, l'*Eranistes* ou *Polymorphe*, dialogue en quatre livres entre un orthodoxe et un mendiant qui est le porte-paroles des monophysites. Tous ces titres sentent la poudre. Si Théodoret combat les vieilles hérésies, c'est qu'il songe à ses ouailles, parmi lesquelles il y a encore des marcionites et des eunomiens; mais il réserve sa flamme pour réfuter les doctrines de saint Cyrille, et plus encore les conséquences que certains de leurs partisans prétendent en tirer. Dans l'*Eranistes*, toute la tradition vient apporter son témoignage en faveur de Théodoret; les riches florilèges qui terminent les trois premiers livres ont déjà des modèles derrière eux, mais ils sont plus encore destinés à servir de modèles à une riche littérature.

Les écrits apologétiques combattent spécialement les Juifs et les païens. D'un traité contre les juifs, nous n'avons qu'un fragment. Mais nous possédons en entier dix remarquables *Discours sur la Providence* qui semblent avoir été prononcés à Antioche avant 431, et surtout les douze livres qui constituent la *Guérison des maladies des Grecs*, vaste compilation, où l'on retrouve les traces incontestables d'une utilisation des apologistes antérieurs, surtout de Clément et d'Eusèbe, mais qui témoigne en même temps d'une immense lecture personnelle à travers les écrivains profanes, et qui, par la pureté et l'élégance du style, imité de celui de Platon, rappelle les grandes époques de la littérature classique.

L'exégèse de Théodoret recherche avant tout le sens littéral, comme on peut l'attendre d'un Antiochien. Au début, elle procède par commentaires détaillés. L'évêque que ne troublent pas encore les discussions théologiques, a le temps de donner des explications complètes du Cantique des Cantiques, des Psaumes, des Prophètes, grands et petits, des Epîtres de saint Paul. Plus tard il se contente de répondre aux questions que soulèvent les passages les plus difficiles des livres saints : nous possédons ainsi des *Questions sur l'Octateuque, sur les livres des Rois et sur les Paralipomènes*, qui appartiennent aux dernières années de sa vie.

Vers le même temps où il rédigeait ces questions, Théodoret s'occupait d'histoire; et pour oublier les tristesses du présent, il se plaisait à rappeler les gloires religieuses du passé. Avec tendresse, il décrivait dans son *Histoire religieuse* les grands ascètes de l'Orient, moins célèbres peut-être, mais bien aussi saints que ceux de l'Egypte; il y racontait entre autres la vie extraordinaire du stylite Siméon qu'il avait pu contempler lui-même sur sa colonne; il insistait, comme de juste, sur les solitaires de son propre diocèse; et ce livre populaire, imagé, merveilleux, réjouissait les populations du sauvage pays de Cyr. L'*Histoire ecclésiastique*, composée durant les mois de l'exil, en 449-450, poursuivait un plus vaste dessein. Il s'agissait, en rappelant les cent années écoulées entre 323 et 428, de montrer le triomphe de l'orthodoxie sur l'hérésie. Par prudence, semble-t-il, Théodoret arrêtait son récit avant les débuts de Nestorius; mais comment ne pas croire que les difficultés présentes ne quittaient pas sa pensée, lorsqu'il mettait en relief les luttes des grands évêques du IV^e^ siècle? Enfin le *Résumé des fables hérétiques*, écrit après 450, complétait l'apologie esquissée dans l'histoire : en s'aidant des plus anciens auteurs, l'évêque de Cyr rappelait toutes les vieilles erreurs aux noms étranges et oubliés : à ces erreurs dispa-

rues s'opposait la vitalité admirable de l'Eglise, qui trouvait dans ses victoires mêmes un invincible argument.

Telle est l'œuvre littéraire de Théodoret. Il faut ajouter des sermons et des lettres. Il ne nous reste pas grand'chose de ses sermons; mais sa correspondance — 230 lettres environ — est admirable. Elle ne vaut pas seulement par le style, qui est d'un écrivain de race; elle vaut surtout par la simplicité de son abandon, par les confidences qu'elle nous livre. Mieux que tout le reste, elle nous découvre l'âme de Théodoret; et c'est une très grande âme, malgré d'inévitables faiblesses, et même des erreurs que nul ne songe à excuser.

Les amis de Théodoret. — Dans sa lutte contre saint Cyrille, Théodoret n'a pas été un isolé. Il a eu avec lui la plupart des évêques d'Orient, tout au moins les plus éminents par la sagesse et par la science. Les énumérer tous serait fastidieux, d'autant plus que leur héritage littéraire est à peu près insignifiant : des lettres, quelques fragments de sermons recueillis dans les dossiers conciliaires ou dans les ouvrages historiques, voilà tout ce qui nous reste de Jean d'Antioche, d'André de Samosate, d'Alexandre d'Hiérapolis, d'Helladius de Tarse, de Maximin d'Anazarbe, de Melitius de Mopsueste, de bien d'autres encore, dont les noms traversent cette longue histoire des controverses nestoriennes, et dont beaucoup ont cru servir la foi orthodoxe en luttant contre les formules du patriarche d'Alexandrie.

Le seul qui mérite une mention spéciale est Irénée de Tyr, d'abord fonctionnaire impérial et ami dévoué de Nestorius, exilé vers 435 à Petra d'Arabie, sacré dix ans plus tard évêque de Tyr, déposé en 448, condamné en 449 par le brigandage d'Ephèse et mort vers 450. Il avait composé, sous le nom de *Tragédie*, semble-t-il, un grand ouvrage justificatif en faveur de Nestorius et de lui-même : cet

ouvrage était rempli de documents, de lettres, d'actes conciliaires destinés à montrer, — il l'espérait du moins, — la parfaite orthodoxie de son ami; bien plus que par son style c'est par cet ensemble unique de textes originaux que la *Tragédie* avait aux regards des historiens une valeur énorme. Nous ne la possédons plus, mais nous en avons une réfutation latine du plus haut intérêt : l'auteur du *Synodicon contre la tragédie d'Irénée*, sans doute un diacre romain du VI^e^ siècle, a repris la plupart des textes cités par Irénée et s'est efforcé de prouver, par une argumentation ingénieuse, que ces textes condamnaient Nestorius et approuvaient saint Cyrille. Cette démonstration manque parfois de solidité; du moins nous permet-elle de lire encore, dans une traduction très fidèle, un grand nombre de documents relatifs au concile d'Ephèse.

Sévère d'Antioche. — De bonne heure, le nestorianisme fut relégué dans des pays de langue syriaque : ses écrivains ne nous appartiennent pas. Le monophysisme au contraire resta longtemps puissant à l'intérieur de l'empire et provoqua, parmi les théologiens grecs, d'inépuisables controverses. Son apologiste le plus dévoué, aux confins des V^e^ et VI^e^ siècles, fut incontestablement le patriarche Sévère d'Antioche : admirable lutteur, dont la vie agitée ne fut qu'une suite incessante de batailles, et qui finit par mourir sans s'être jamais avoué vaincu. Il était né à Sozopolis en Pisidie, de parents païens, avait fait ses études à Alexandrie et à Beyrouth, et finalement avait embrassé la carrière monastique à Maïouma près de Gaza. En 512, les monophysites en firent un patriarche d'Antioche : il ne résida pas longtemps dans sa ville épiscopale; dès 518 il en fut exilé, et passa en Egypte presque tout le temps qui lui restait à vivre : ce fut à Xoïs, au sud d'Alexandrie, qu'il mourut en 538.

Son activité, digne d'une meilleure cause, rappelle à certains égards celle de saint Athanase. Il eut contre lui quelques-uns des esprits les plus distingués de ce temps; ceux de tous les partis, que sa théorie moyenne et entêtée déconcertait plus que toutes les exagérations : eutychiens comme Sergius le Grammairien; aphthartodocètes, groupés autour de Julien d'Halicarnasse; orthodoxes, comme le moine palestinien Néphalius et les évêques Jean le Grammairien et Jean de Scythopolis. A tous ces adversaires, auteurs de traités savants dont nous ne connaissons guère que les titres combattifs, Sévère répondit inlassablement : deux traités *Contre Néphalius*, un *Philalète* ou apologie de saint Cyrille; une *Apologie du Philalète :* un énorme ouvrage *Contre Jean le Grammairien*, une réfutation de Julien d'Halicarnasse; et tout cela ne représente qu'une partie de son œuvre : des lettres, des sermons, des hymnes, la complètent, qui sont destinés les uns et les autres à faire valoir les thèses de l'indomptable patriarche. La plus grande partie de ces écrits ont disparu sous leur forme originale; mais ils ont été très tôt traduits en syriaque, et ce sont ces traductions syriaques, peu à peu rendues à la lumière, qui nous font connaître l'un des hommes les mieux doués, l'un des caractères les plus fermes, d'une époque attristée par beaucoup de défaillances et de lâchetés.

On comprend sans peine que, de bonne heure, l'existence de Sévère ait retenu l'attention des historiens monophysites, et qu'elle ait été proposée en modèle aux générations à venir. Le patriarche n'avait pas encore quitté ce monde que Zacharie le Rhéteur, évêque de Mitylène, écrivait sa *Vie*, précieux témoignage de respect et d'admiration. Ce Zacharie, qui avait été rhéteur avant de devenir évêque, est l'un des bons historiens de la fin du v^e^ siècle. On lui doit surtout une *Histoire* qui comprenait la période de 450 à 491 et en racontait les événements du point de vue mono-

physite; on lui doit aussi des biographies de quelques-uns des héros de la secte : le moine Isaïe, Pierre l'Ibère, Théodore d'Antinoé.

Exégètes. — Sévère d'Antioche est le dernier des hommes de talent que nous devions rencontrer. Mais il faut revenir quelque peu en arrière pour signaler du moins les noms de bons travailleurs qui méritent d'être connus. Après Théodoret, l'exégèse ne fait plus que languir. Déjà l'évêque de Cyr avait emprunté beaucoup à ses devanciers. On imite de plus en plus son exemple, et l'on se contente de copier les explications d'autrui, sans prendre la peine de les penser à nouveau.

C'est ainsi que procède déjà Victor d'Antioche, l'auteur inconnu d'ailleurs d'un commentaire de saint Marc que nous avons encore, et d'un commentaire de Jérémie dont on trouve des citations dans les chaînes. L'un et l'autre de ces travaux sont constitués surtout par des extraits des exégètes antérieurs; et celui qui est le plus employé, saint Jean Chrysostome, n'est pas seulement cité par son nom.

Hésychius de Jérusalem, qui vivait durant la première moitié du V^e^ siècle, est heureusement plus original. On lui doit deux et peut-être trois commentaires sur les psaumes, des gloses sur les douze petits prophètes, Isaïe et Daniel, et un commentaire sur le Lévitique conservé en latin. Nous savons d'ailleurs que ce savant homme s'occupait de beaucoup de choses : il avait, paraît-il, rédigé une *Histoire ecclésiastique* de tendance antinestorienne; et il avait publié de nombreux sermons, dont quelques spécimens heureusement conservés, nous permettent d'apprécier la piété.

A un certain Hadrien que cite Cassiodore, on doit une *Introduction aux Saintes Ecritures*, le premier ouvrage qui porte un titre destiné à être souvent employé, et à un prêtre de Cœlesyrie, Théodule, qui vivait sous le règne de Zénon (474-491), un ouvrage *Sur la consonance de l'Ecriture divine*

où l'on montrait la parfaite harmonie de l'Ancien et du Nouveau Testament.

Le représentant le plus illustre de la nouvelle méthode est Procope de Gaza (465-528 environ), maître illustre en son temps, qui passa presque toute sa vie dans sa ville natale, et qui, de là, exerça une très profonde influence sur ses contemporains. Il fut orateur et épistolier. Il fut surtout exégète, et commenta l'Octateuque, Isaïe les Rois et les, Paralipomènes. Il prétendit du moins les commenter, car il se contenta en fait de copier ce qu'on avait dit avant lui, et ses gros livres réalisent déjà toute la définition des Chaînes.

Théologiens et orateurs. — Quelques théologiens, qui n'ont pas eu, semble-t-il à s'occuper des grandes questions christologiques, honorent encore les patriarcats de Jérusalem et d'Antioche au V^e^ siècle.

De Némésius d'Emèse nous ne connaissons que le nom, et c'est par hypothèse que nous plaçons son activité entre 400 et 428. Mais sous ce nom nous est parvenu un des ouvrages les plus souvent cités de l'antiquité chrétienne, le traité *Sur la nature de l'homme*, le premier manuel d'anthropologie rédigé par un évêque, livre de philosophie et de physiologie tout ensemble, qui démontre que l'homme tient le milieu entre le monde visible et le monde invisible, grâce à sa double nature. Dès le VII^e^ siècle, ce livre était classique; saint Jean Damascène en copiait, sans le dire, de longs fragments. Au VIII^e^ siècle, il était traduit en arménien. Au IX^e^ siècle, le moine Mélitius en faisait entrer la plus grande partie dans un ouvrage *Sur la constitution de l'homme*. Au XI^e^ siècle Alfanus de Salerne le traduisait en latin, ce que faisait à nouveau, quelque cent ans plus tard, Burgundio de Pise. Les grands théologiens du Moyen Age ont souvent cité le traité de Némésius, avec son nom ou avec celui de saint Grégoire de Nysse; ils en ont ainsi assuré la gloire.

Parmi les orateurs Basile de Séleucie est mieux connu des historiens, s'il l'est moins des lettrés. Après avoir soutenu la cause de Dioscore, ce qui lui valut d'être déposé à Chalcédoine, il finit par souscrire le tome de saint Léon et par mourir dans l'orthodoxie vers 458. Photius possédait de lui quinze homélies, un poème sur sainte Thècle et d'autres écrits. Nous n'avons plus le poème sur sainte Thècle, mais, à sa place, un long récit en prose sur la vie et les miracles de cette sainte; et ce récit semble bien être l'œuvre de Basile. D'autre part, il nous reste quarante-quatre homélies que lui attribuent les manuscrits : plusieurs de ces discours sont certainement inauthentiques; ceux qui appartiennent à l'évêque de Séleucie sont d'une éloquence recherchée et fleurie; leurs images multipliées à profusion, leurs phrases courtes et hachées sont caractéristiques d'une école et d'une période qui annoncent la décadence.

Antipater de Bostra en Arabie semble un peu postérieur à Basile. On lui doit un ouvrage contre les dogmes d'Origène et des homélies, dont il n'a été conservé que des fragments. Il semble que ce personnage ait joui en son temps d'une certaine réputation et ait fait grande figure sur le siège qu'avait naguère illustré l'exégète Tite.

A Chrysippe de Jérusalem, économe de la Laure et staurophylaque vers 456, on doit des homélies et des panégyriques qu'appréciaient beaucoup les critiques du VI^e^ siècle. Nous connaissons assez mal cette production oratoire qui n'a pas encore été étudiée de près.

Hagiographes. — Les biographies de saints peuvent être rapprochées des panégyriques : il y avait longtemps que le genre était cultivé dans l'Eglise; mais, à partir du V^e^ siècle, il obtient un succès de plus en plus grand. Des livres, comme l'*Histoire lausiaque* de Palladius et l'*Histoire religieuse* de Théodoret, deviennent les compagnons familiers des pieux chrétiens; et tous les grands personnages de

l'histoire ecclésiastique trouvent désormais leur biographe. Marc Diacre est l'auteur estimé d'une vie de l'évêque Prophyre de Gaza (395-420). Un certain Antoine rédige la vie de son maître Siméon le Stylite, et un anonyme imite presque aussitôt son exemple. Un inconnu encore compose une vie de Pierre l'Ibérien, évêque de Maïouma, l'un des saints du monophysisme (453-488), ce que fait aussi un peu plus tard Zacharie le Rhéteur. Celui-ci, nous l'avons déjà noté, écrit également la vie de Sévère d'Antioche. Bien moins que de la grande histoire, on doit chercher dans ces biographies les témoignages du respect et de l'admiration que faisaient naître les vertus des ascètes ou des évêques illustres dans l'esprit de leurs contemporains.

Le pseudo-Aréopagite. — C'est par une série d'écrits pseudépigraphiques que doit se terminer notre histoire. Au colloque qui, vers la fin de 532 ou le début de 533, réunit à Constantinople des catholiques et des sévériens, ceux-ci invoquèrent, en faveur de leur opinion, l'autorité de l'aréopagite Denys. C'était la première fois que ce témoignage était cité dans les controverses. L'archevêque d'Ephèse, Hypatius, déclara qu'il ne pouvait l'accueillir, du moment que ni saint Cyrille, ni saint Athanase, ni personne n'en avait eu connaissance. La critique d'Hypatius n'empêcha d'ailleurs pas les ouvrages en question de faire leur chemin dans les cercles orthodoxes : acceptés dès le VI^e^ siècle par Jean et Georges de Scythopolis, ils obtinrent au siècle suivant leurs lettres de grande naturalisation, lorsque Maxime le Confesseur en fit le commentaire détaillé.

Ces écrits comprennent quatre traités et dix lettres. Les traités sont dédiés à un certain Timothée, apparemment le disciple de saint Paul; ils s'occupent *De la hiérarchie céleste; De la hiérarchie ecclésiastique; Des noms divins; De la Théologie mystique.* Les lettres sont adressées au théra-

peute, Caïus, au liturge Dorothée, au prêtre Sosipater, au hiérarque Polycarpe, au thérapeute Démophile, au hiérarque Tite et au théologien Jean, apôtre et évangéliste, exilé dans l'île de Patmos. Elles sont consacrées à des sujets analogues à ceux qu'envisagent les traités. L'auteur prétend composer un cours complet de théologie mystique et enseigner à ses lecteurs les chemins de la perfection, qui réside dans la vision divine. Il le fait en un style volontairement maniéré et obscur, qui se complaît aux grands mots, aux phrases bizarrement contournées, aux métaphores extraordinaires; il croit, sans aucun doute, que pour parler des mystères, il est indispensable d'éviter la simplicité et de ne pas se faire comprendre de tout le monde. D'ailleurs ses ouvrages ne sont pas sans mérite : ils donnent sur la contemplation et sur l'union à Dieu une doctrine sûre et prudente, capable de justifier le succès qu'ils ont obtenu.

L'écrivain est trahi par son style. Car malgré la prétention qu'il affiche de se faire passer pour Denys l'Aréopagite, il suffit d'en lire quelques pages pour s'apercevoir qu'il écrit à la manière des néoplatoniciens, dont il reprend le vocabulaire. Une attention plus soutenue montre bientôt qu'il connaît les écrits de Proclus, un philosophe du V^e^ siècle, et qu'il les utilise fréquemment. Il signale d'autre part l'usage de chanter le symbole à la messe; et ce chant, introduit par les monophysites d'Antioche en 476, ne fut adopté que plus tard par les catholiques. Enfin, certaines formules dont il se sert pour caractériser la nouvelle énergie théandrique du Sauveur, le soin avec lequel il évite de parler d'une seule nature et de deux natures dans le Christ, laissent à penser que le mystérieux écrivain n'a pas rédigé ses livres avant la publication de l'Hénotique de Zénon (482).

Ce serait donc entre 482 et 532 qu'auraient été écrits les ouvrages du Pseudo-Aréopagite. On peut même préciser davantage, car ces ouvrages sont déjà cités par Sévère d'Antioche antérieurement à 532 : il faut ainsi les dater de la

fin du Ve ou des premières années du VIe siècle. Leur patrie semble avoir été la Palestine, où ils ont d'abord été commentés. Ces conclusions ne suppriment pas entièrement le mystère, mais elles permettent de l'éclaircir.

Il a fallu de longs travaux au XIXe siècle pour y arriver. De très bonne heure, on avait perdu de vue l'origine réelle des écrits aréopagitiques : ce fut sous le nom de saint Denys qu'ils traversèrent les siècles et exercèrent au Moyen Age une influence prépondérante sur le développement de la théologie mystique. Il est à peine besoin d'ajouter que la valeur intrinsèque de ces écrits suffit amplement à légitimer le crédit dont ils ont joui dans l'Eglise.

BIBLIOGRAPHIE DE LA TROISIÈME PÉRIODE

Nous n'avons pas encore, du moins en France, d'études d'ensemble sur les plus grands écrivains du Ve siècle : saint Cyrille et Théodoret en particulier attendent encore leur historien. Les écrivains secondaires ne sont pas beaucoup mieux traités; et l'on doit ainsi expliquer la pauvreté des indications bibliographiques qui sont ici données.

A. LARGENT, *Etudes d'histoire ecclésiastique*, Paris, 1892, p. 1-73.
J. MAHÉ, art. *Saint Cyrille*, dans le *Dictionnaire de théologie catholique*.
J. LEBON, *Le monophysisme sévérien*, Louvain, 1909.
P. LADEUZE, *Etude sur le cénobitisme pakhomien pendant le IVe siècle et la première moitié du Ve*, Louvain, 1898.
E.-L.-A. BOUVY, *De S. Isidoro Pelusiota libri tres*, Nemausi, 1884.
H. DRUON, *Etude sur la vie et les œuvres de Synésius*, Paris, 1879.
CH VELLAY, *Etude sur les hymnes de Synésius de Cyrène*, Paris, 1904.
F. NAU, *Nestorius d'après les sources orientales*, Paris, 1911.
M. JUGIE, *Nestorius et la controverse nestorienne*, Paris, 1912.
P. BATIFFOL, *Quæstiones philostorgianae*, Paris, 1891.
— *Sozomène et Sabinos*, dans la *Byzant. Zeitschr.*, t. VII, 1898, p. 265-284.

J. BIDEZ, *La tradition manuscrite de Sozomène et la tripartite de Théodore le Lecteur*, Leipzig, 1908.
K. HEUSSI, *Untersuchungen zu Nilus dem Asketen*, Leipzig, 1917.
J. KUNZE, *Marcus Eremita*, Leipzig, 1895.
G. FICKER, *Eutherius von Tyana*, Leipzig, 1908.
F.-X. BAUER, *Proklos von Konstantinopel*, Munich, 1919.
J. GARNIER, *De Theodoreto Dissertationes V*, Paris, 1684; reproduites dans la P. G., t. LXXXIV.
N. GLUBOKOVSKIJ, *Le Bienheureux Théodoret*, Moscou, 1890 (en russe).
B. DOMANSKI, *Die Psychologie des Nemesius*, Munster, 1900.
E. LINDL, *Die Oktateuchkatene des Prokop von Gaza*, Munich, 1902
J. STIGLMAYR, *Das Aufkommen der pseudo-dionysischen Schriften und ihr Eindringen in die christliche Literatur bis zum Laterankonzil* 649, Feldkirch, 1895.
H. KOCH, *Pseudo-Dionysius Areopagita in seinen Beziehungen zum Neuplatonismus und Mysterienwesen*, Mayence, 1900.

CONCLUSION

Avec l'avènement de Justinien commence une nouvelle période pour l'histoire de la littérature grecque chrétienne. L'antiquité s'achève, tandis que l'empire byzantin établit les fondations solides sur lesquelles il subsistera jusqu'à la prise de Constantinople. Nous pouvons donc arrêter ici notre tâche et jeter un regard d'ensemble sur le long chemin que nous avons parcouru.

Au cours des cinq premiers siècles de son histoire, la littérature chrétienne a pris conscience d'elle-même. Née au hasard des circonstances, elle a grandi de la même façon, jusqu'au moment où la réconciliation de l'Eglise et de l'Etat lui a donné sa pleine raison d'être. Elle a ainsi traversé au IVe siècle une période glorieuse entre toutes, mais trop brève, comme le sont toutes les floraisons. Quand le catholicisme n'a plus trouvé devant lui de païens à combattre ou d'hérétiques à persuader; quand il a eu à son service la force de l'Etat, plus puissante et plus redoutable que l'éloquence de ses prédicateurs, il a été incapable de conserver son élan, et l'inspiration a commencé à faire défaut à ses écrivains qu'entraînait d'ailleurs une décadence générale de la langue, du style, du goût, de tout ce qui peut soutenir une littérature digne de ce nom.

Jusqu'à la fin du IVe siècle, peut-être même jusqu'au milieu du Ve, les grands noms et les grandes œuvres n'ont pas manqué. Avec quelle émotion ne relit-on pas aujourd'hui les premiers essais de cette langue qui se crée, de

cette pensée qui se forme, et qui tout de suite trouve le chemin des âmes. Clément de Rome, Ignace d'Antioche, le pseudo Barnabé, Polycarpe de Smyrne : les provinces les plus diverses de l'empire ont vu naître et grandir ces hommes qu'anime une fois commune. Leurs écrits n'ont rien de ce qui fait la beauté des chefs-d'œuvre classiques, car ils parlent mal et sont à peine composés; mais ils conquièrent le lecteur, parce qu'ils expriment une admirable vie.

Quatre-vingts ou cent ans se passent : saint Irénée, saint Hippolyte, Clément, Origène sont des hommes distingués, dont les œuvres ne seraient indignes d'aucune littérature. Déjà ils ont étudié autre chose que la Bible; ils connaissent ce que la Grèce antique a produit de plus beau. Mais ce n'est pas parce qu'ils en imitent les modèles, parce qu'ils écrivent en une langue désormais assouplie et maîtresse d'elle-même, qu'on aime à citer leurs noms ou à lire leurs écrits : c'est une fois de plus parce qu'ils ont mis toute leur âme dans des livres qu'il nous suffit d'ouvrir pour la sentir.

Saint Athanase, saint Basile, saint Grégoire de Nazianze, saint Grégoire de Nysse, saint Jean Chrysostome, saint Cyrille d'Alexandrie, Théodoret de Cyr, ne méritent pas d'autre éloge. Après eux, la flamme semble s'éteindre; elle couve sous la cendre dans la réalité et ne demande qu'une occasion pour jaillir à nouveau, plus vivante que jamais.

L'influence de tous ces écrivains a été énorme dans le monde ancien. La plupart d'entre eux ont été traduits en latin; ils ont été ainsi les maîtres de la pensée occidentale. Clément Romain, la Doctrine des Apôtres, le Pasteur d'Hermas avaient, dès le second siècle, des éditions latines; le texte original en était à peine publié que déjà le commun des fidèles pouvait en lire la traduction, qu'il pouvait même sur les murs des catacombes, admirer la tour symbolique, dont Hermas avait expliqué le sens. Un peu plus tard, Irénée avait sans doute le même sort, et il est bien remar-

quable que son gros ouvrage contre les hérésies ait trouvé des lecteurs dans la masse des croyants, tandis que ceux de son contemporain, saint Hippolyte, demeuraient réservés, sous leur vêtement grec, aux savants de Rome : la raison n'en serait-elle pas qu'Hippolyte était trop philosophe, tandis qu'Irénée représentait au mieux la simple tradition de l'Eglise.

Ce fut surtout à la fin du IV^e^ siècle que les ouvrages des Grecs envahirent le monde latin. Celui-ci, avec une incroyable avidité, se jetait sur les dernières nouveautés d'Alexandrie ou de Constantinople. Saint Grégoire de Nazianze avait à peine le temps d'éditer ses sermons, que saint Ambroise de Milan les connaissait déjà et les utilisait pour ses propres ouvrages. On ne se contentait même pas de lire l'actualité. Il fallait se mettre à l'école des anciens, à celle d'Origène surtout, dont les commentaires bibliques et même le savant ouvrage sur les principes trouvaient des lecteurs et des lectrices avides dans la noblesse romaine. Toute l'activité de Rufin et de saint Jérôme suffisait à peine à satisfaire cette curiosité inlassable. Le V^e^ siècle ne fut guère moins curieux à ses débuts; et saint Jean Chrysostome entra de très bonne heure dans le monde littéraire latin. Il fallut les invasions barbares pour rendre moins fréquentes des relations qui ne furent jamais interrompues.

Le monde romain n'a pas été le seul à se pénétrer ainsi de l'influence des chrétiens de langue grecque. Presque toute la littérature grecque chrétienne a été traduite en syriaque et en arménien; plusieurs de ses ouvrages ont été traduits en copte, et plus tard en arabe, en éthiopien, en géorgien, que sais-je encore? c'est en grande partie par les livres chrétiens que l'Orient a appris à connaître l'hellénisme et surtout à s'en imprimer la marque. Aujourd'hui d'ailleurs l'Orient se plaît à nous rendre ce qu'il a reçu : combien de ces vieux écrits des Pères grecs ne nous sont plus connus que par des versions syriaques, arméniennes,

ou slavonnes, dont la découverte émeut le cœur des savants, les plus endurcis.

Les peuples modernes ont surtout appris à connaître cette littérature et à subir son action par l'intermédiaire des Latins; mais ils n'y sont pas restés étrangers. Peut-être ne sont-ce pas les plus grands qui ont exercé la plus profonde influence : Némésius d'Emèse et le pseudo-Aréopagite ont été plus cités et plus goûtés au Moyen Age qu'Origène ou que saint Basile. Du moins reste-t-il que la pensée chrétienne a toujours été informée par les Grecs : seule une vue superficielle des choses pourrait donner à croire qu'elle doit tout aux Latins et a oublié ses grands ancêtres orientaux.

Aussi n'est-ce pas pour la seule satisfaction de la curiosité que nous avons étudié la littérature grecque chrétienne. En elle, nous avons véritablement retrouvé des Pères, les pères de notre foi et ceux de notre pensée. En fermant ces archives de famille, nous pouvons une fois de plus être fiers de notre passé; car il a été glorieux, et il est toujours fécond.

TABLE DES MATIÈRES

Pages

INTRODUCTION. — *Caractères généraux de la littérature grecque chrétienne* 5

PREMIÈRE PÉRIODE

LES ORIGINES (vers 97-313).

Vue d'ensemble. 25

CHAPITRE PREMIER. — *Rome et la Gaule.*

Saint Clément. — Hermas. — La 2ᵉ Clementis. — Saint Justin. — Saint Irénée. — Caïus. — Hippolyte. — Autres écrivains. . 27

CHAPITRE II. — *L'Asie Mineure et la Grèce.*

Les disciples de saint Jean. — Les adversaires de l'hérésie. — Apocryphes. — Les Grecs. — Le IIIᵉ siècle : Grégoire et Méthode. 43

CHAPITRE III. — *Syrie et Palestine.*

La Didachè. — Saint Ignace. — Les Palestiniens du IIᵉ siècle. — Tatien. — Théophile et Sérapion. — La Palestine au IIIᵉ siècle. — Ecrits anonymes. 53

CHAPITRE IV. — *L'Égypte.*

La lettre de Barnabé. — Les apocryphes. — Ecrits doctrinaux : les gnostiques. — Clément d'Alexandrie. — Origène. — Les disciples d'Origène. 67

DEUXIÈME PÉRIODE

L'AGE D'OR (313-410).

Vue d'ensemble. 89

CHAPITRE V. — *L'Égypte.*

Saint Alexandre. — Saint Athanase. — Sérapion de Thmuis. — Les moines. — Didyme l'aveugle 91

CHAPITRE VI. — *Les Antiochiens : Syrie et Palestine.*

Eusèbe. — Saint Cyrille de Jérusalem. — Les Antiochiens. — Diodore de Tarse. — Théodore de Mopsueste. — Saint Jean Chrysostome. — Apollinaire de Laodicée. — Saint Epiphane. Les Constitutions apostoliques. 101

CHAPITRE VII. — *L'Asie Mineure et la Thrace.*

Au début du IVe siècle. — Saint Basile. — Saint Grégoire de Nazianze. — Saint Grégoire de Nysse. — Saint Amphiloque d'Iconium — Ecrivains secondaires.. 121

TROISIÈME PÉRIODE

LE Ve SIÈCLE (410-527).

Vue d'ensemble. 141

CHAPITRE VIII. — *Alexandrie et l'Egypte.*

Saint Cyrille. — Les moines. — Synésius de Cyrène. — Ammonius et Eusèbe d'Alexandrie. 143

CHAPITRE IX. — *Le patriarcat de Constantinople.*

Nestorius. — Les adversaires de Nestorius. — Les successeurs de Nestorius. — Historiens : Philostorge, Philippe de Side, Socrate, Sozomène, Gélase de Cyzique. — Ecrivains ascétiques. — Poètes. 153

CHAPITRE X. — *Antioche et Jérusalem.*

Théodoret. — Les amis de Théodoret. — Sévère d'Antioche. — Exégètes. — Théologiens et orateurs. — Hagiographes. — Le pseudo Aréopagite 165

CONCLUSION 181

MAYENNE, IMPRIMERIE FLOCH. — 8-11-1927